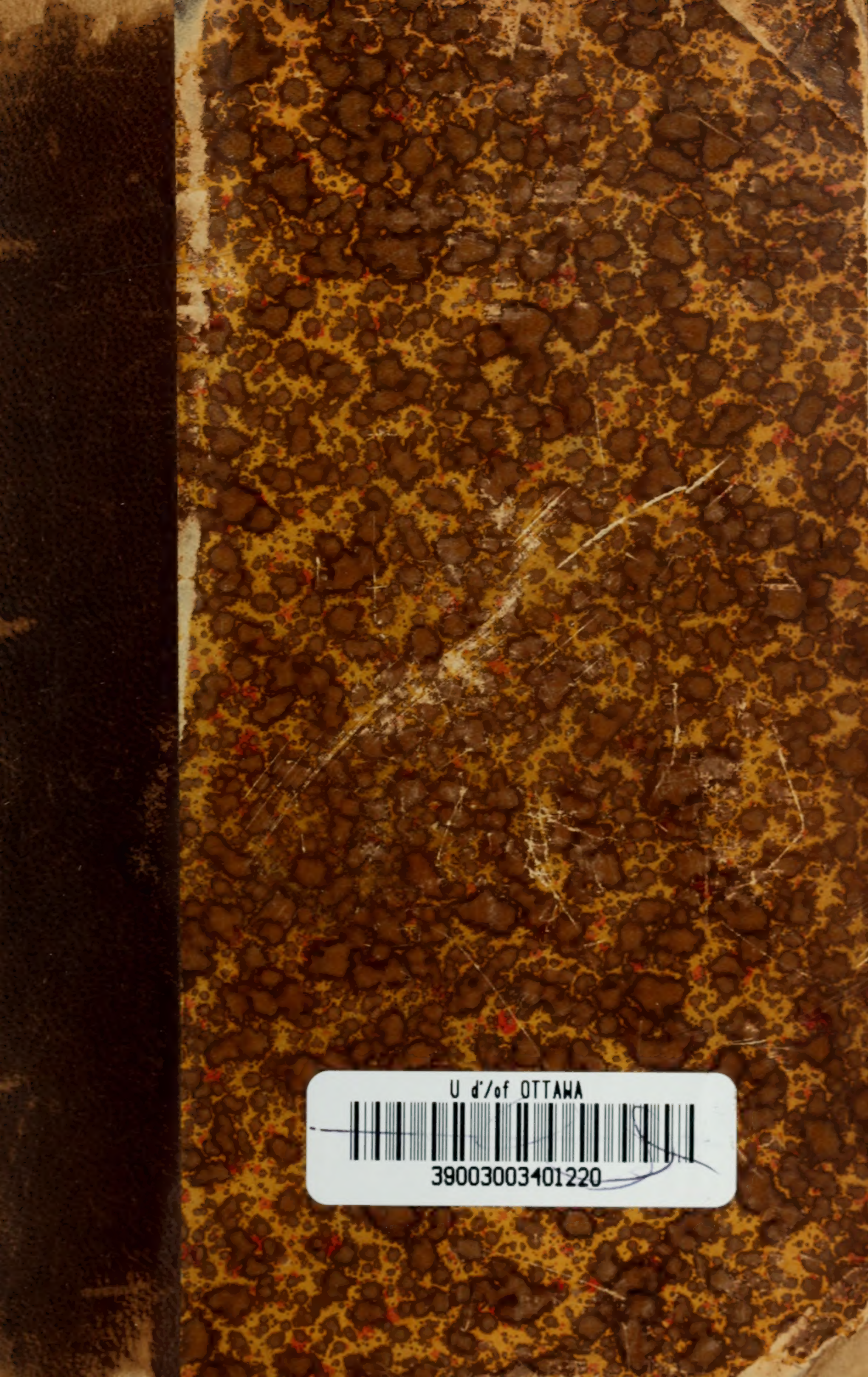
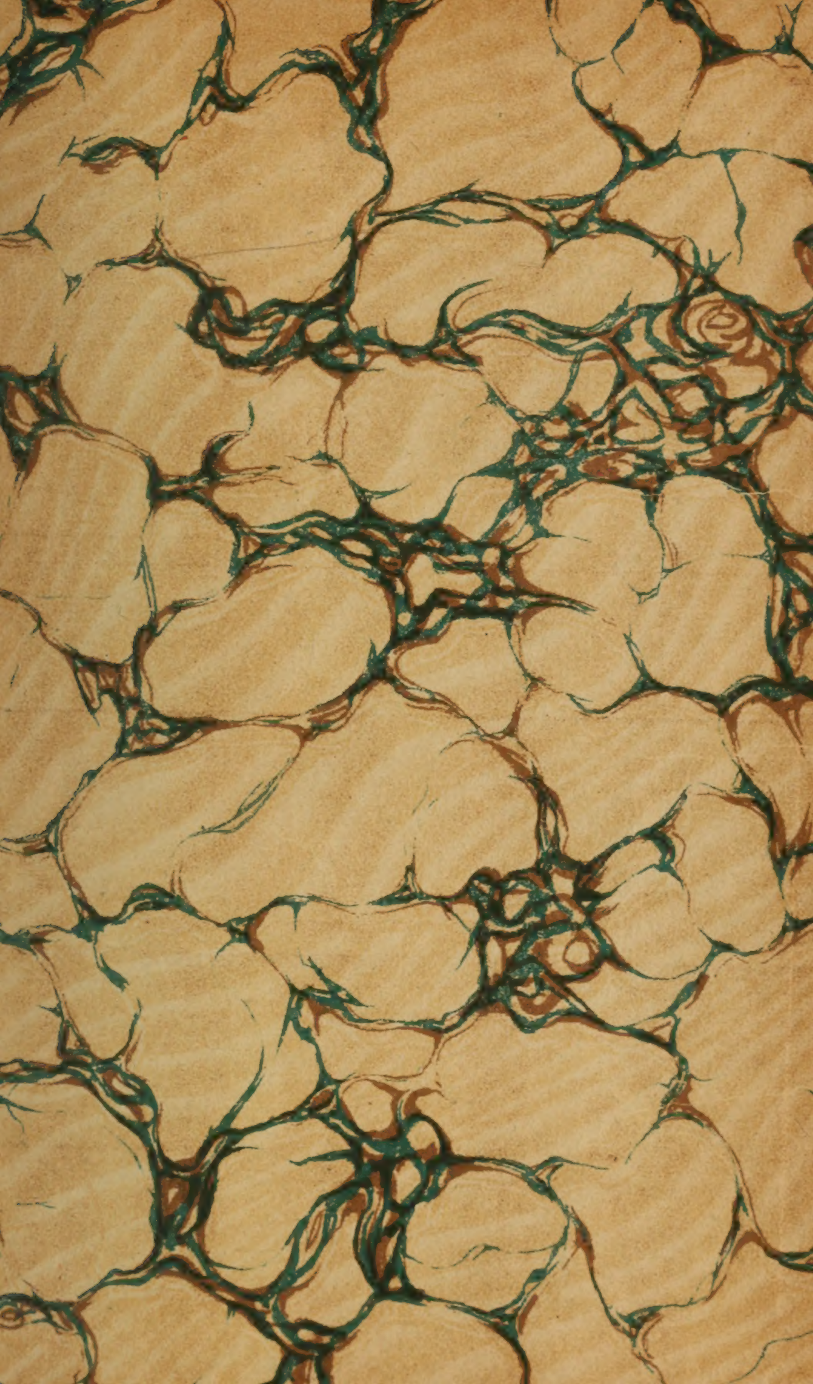
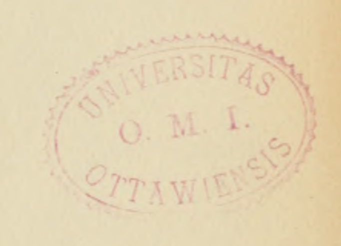


U d'/of OTTAWA
39003003401220




UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

LES MUSARDISES

1887-1893

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Musardises, *Édition nouvelle,* **1887-1893,** poésies **3 50**

Les Romanesques, comédie en 3 actes, en vers, 43e mille **3 50**

La Princesse Lointaine, pièce en 4 actes, en vers, 44e mille . . . . **2 »**

La Samaritaine, évangile en 3 tableaux, en vers, 42e mille **3 50**

Cyrano de Bergerac, comédie héroïque en 5 actes, en vers, 376e mille **3 50**

Pour la Grèce, poésie . . . . *Épuisé.*

L'Aiglon, drame en 6 actes, en vers, 271e mille . . . **3 50**

Un Soir à Hernani, poésie . . . . **1 »**

Discours de réception à l'Académie Française . . . . **1 »**

Chantecler, pièce en 4 actes, en vers, 150e mille . . **3 50**

EDMOND ROSTAND

LES MUSARDISES

ÉDITION NOUVELLE

1887-1893



PARIS

Librairie CHARPENTIER et FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1911

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cent exemplaires numérotés sur papier du Japon

AU LECTEUR

MUSARDISE, *s. f.* Action de celui qui musarde.
MUSARDER, *v. n.* Perdre son temps à des riens.

C'est là ce que tu trouveras dans le dictionnaire, Ami Lecteur. Et là-dessus tu n'auras pas grande estime pour un volume de vers qui s'appelle « les Musardises », c'est-à-dire les bagatelles, les enfantillages, les riens.

Mais pour peu que tu sois un lettré ayant connaissance des mots de ta langue et de leur sens exact, ce titre ne sera pas pour te déplaire. Même il t'apparaîtra comme seyant bien à un recueil de poétiques essais.

Tu sauras que « musardise » — « musardie », comme on disait au vieux temps, — signifie rêvasserie douce, chère flânerie, paresseuse délectation à

contempler un objet ou une idée : car l'esprit musarde autant que les yeux, si ce n'est plus.

Tu sauras que, suivant certaines étymologies, « musarder » veut dire avoir le museau en l'air : ce qui est bien le fait du poète : lequel, comme on sait, regarde tellement là-haut que souvent il trébuche et se jette dans des trous.

Tu sauras qu'au temps jadis les « musards » étaient de certains bateleurs et jongleurs, provençaux d'origine, qui s'en allaient de par le monde en récitant des vers.

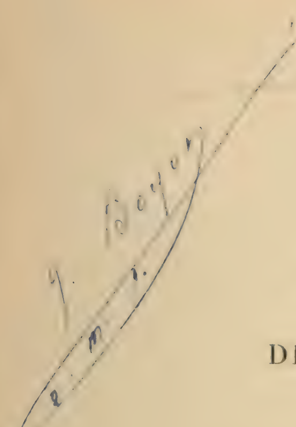
Tu ne pourras être étonné que, sous un titre qui ne semble convenir qu'à de très légères poésies, je me sois permis quelquefois des tristesses ou des mélancolies, puisqu'en langue wallonne « muzer » a pour sens : être triste.

Enfin, tu comprendras tout à fait le choix que j'ai fait de ce mot, te souvenant que le savant Huet, évêque d'Avranches, le faisait venir du latin Musa, *— qui, comme on le sait, signifie : la Muse.*

E. R.

I

LA CHAMBRE D'ÉTUDIANT



DÉDICACE

Je vous aime et veux qu'on le sache,
O raillés, ô déshérités,
Vous qu'insulte le public lâche,
Vous qu'on appelle des ratés !

Donc, à cette heure où je me lance
En pleine mêlée, où je vais
Cogner, rompre plus d'une lance,
Recevoir plus d'un coup mauvais,

Où l'ardent désir me dévore
D'attaquer de front mes rivaux,
Sans savoir seulement encore
Ce que je suis, ce que je vaux,

Si je suis seulement de taille
A me mêler aux combattants;
— Dans ce matin de la bataille
Où vont se ruer mes vingt ans,

Je pense à vous, ô pauvres hères!
A vous dont peut-être, ce soir,
Je partagerai les misères,
Parmi lesquels j'irai m'asseoir;

Et très longuement j'envisage,
Pour bien voir si j'ai le cœur fort,
Pour m'assurer de mon courage,
La tristesse de votre sort.

Si j'étais, par le ridicule
Qu'on vous jette, mis en émoi,
Il est toujours temps qu'on recule :
Mieux me vaudrait rentrer chez moi.

Mais non pas! car je veux la lutte.
Et votre fortune n'a rien
Qui me répugne ou me rebute.
Même je la préfère bien

A celles, qu'on dit plus heureuses,
De ceux qu'on nommait « philistins » ;
Je préfère les viandes creuses
De vos songes à leurs festins !

Si je tombe comme vous autres,
S'il me faut vider les arçons,
Eh bien, quoi ! je serai des vôtres,
N'est-il pas vrai, les bons garçons?

A vous donc qu'on raille et qu'on hue
Et qu'on accable de mépris,
O foule innombrable, cohue
Des déclassés, des incompris !

A vous que hanta la chimère
Du définitif, du parfait,
Et qui, pour vouloir trop bien faire,
Finalement n'avez rien fait ;

A vous qui portiez dans vos têtes
De trop beaux idéals rêvés,
A vous tous, à vous grands poètes
Aux poèmes inachevés ;

A vous dont les fainéantises
Sont pleines de si fiers projets,
Et que poursuivent les hantises
De trop magnifiques sujets ;

A vous dont la pensée énorme,
Trop large, ne pouvait entrer
Sans la briser dans une forme,
Dans un moule sans l'éventrer :

A vous, peintres, que désespère
La toujours fuyante couleur,
Qui devant un jeu de lumière
Jetez vos pinceaux de douleur ;

Musiciens, pâles d'entendre
En vous des accords merveilleux,
Et qui, de ne pouvoir les rendre,
Avez des larmes dans les yeux ;

A vous qui, ne pouvant traduire
Les finesses que vous sentez,
Préférez ne jamais produire,
O délicats, exquis ratés !

A vous, paresseux égoïstes,
Qui gardez vos œuvres en vous;
A vous les vrais, les grands artistes,
A vous les emballés, les fous,

Qui, sans entendre les sarcasmes,
Triomphez dans de pauvres soirs;
A vous dont les enthousiasmes
Gesticulent sur des trottoirs,

Personnages funambulesques,
Laids, chevelus et grimaçants,
Pauvres dons Quichottes grotesques,
Et d'autant plus attendrissants,

Dont la Muse est la Dulcinée,
— O chevaliers errants de l'art,
A qui la gloire destinée
Manqua peut-être par hasard!

Étant votre ami, votre frère,
Un rêveur, un hurluberlu
Qui connaîtra votre misère
Peut-être demain, — j'ai voulu

Vous dédier par ce poème
Les premiers vers que j'ai tentés,
Enfants perdus de la bohème,
O mes bons amis les Ratés!

Février 1889.

II

LA CHAMBRE

Au son d'un vieux Pleyel qu'un voisin pauvre oblige
A moudre des galops,
Chaque jour je m'éveille en murmurant : « Où suis-je? »
Comme dans les mélos.

Je sors de la féerie en mon rêve apparue,
Je sors d'une forêt...
Et j'habite un hôtel situé dans la rue
De Bourgogne, il paraît!

C'est une rue étroite, avec peu de silence
Et beaucoup de maisons,
Dont les cris les plus gais sont : « La belle Valence! »
Et : « Les quatre saisons! »

L'acajou de ma chambre est, ce matin, d'un style
Si Louis-Philippart,
Que de cette atmosphère ingénument hostile
Toute espérance part!

Quelles traces, fauteuils, sur votre velours chauve
Laissèrent d'humbles dos!
O fentes du plafond! ô papier de l'alcôve!
O couleur des rideaux!

C'est aujourd'hui jeudi. C'est le jour où Marseille
Tient ses marchés de fleurs.
C'est là que je serais, dans la tiédeur vermeille,
Au milieu des flâneurs,

Si je n'avais voulu, pour être ce poète
Que nul ne demandait,
Risquer d'être à Paris un Daniel Eyssette
Sans Alphonse Daudet;

Si je n'avais rêvé le vieux rêve inutile,
A tant d'autres pareil,
De me faire une place au soleil d'une ville
Qui n'a pas de soleil!

Je n'ai pas de soleil, et j'ai toujours décembre,
Et pas encor d'amour :
Toute mon existence est comme cette chambre
Qui donne sur la cour !

L'ami qui vient me voir, joyeux quand il arrive,
Est triste en s'en allant;
Et la foi chaque jour me semble être moins vive
Qu'il eut dans mon talent.

Sauf qu'il y a toujours sur ma table une rose,
Dans l'âtre une souris
Qui s'occupe toujours à ronger quelque chose,
Je suis seul à Paris.

Mais, furtif rongement, mystérieux cinname,
L'animal et la fleur
Mettent autour de moi, l'une l'odeur d'une âme,
L'autre le bruit d'un cœur.

Je n'ose plus penser que jamais à ma tempe
Verdisse aucun laurier,
Et crois me satisfaire en trouvant sous ma lampe
Un bonheur d'ouvrier.

Mais je vois sur la table une grande corolle,
Dans l'âtre un petit œil;
L'un me dit : « Patience! » — et j'entends sa parole;
L'autre me dit : « Orgueil! »

Ce sont les deux conseils dont j'ai besoin pour vivre,
L'un gris, l'autre vermeil :
Mais le second conseil est moins facile à suivre
Que le premier conseil.

Pourtant, le bruit qui ronge et le parfum qui rêve
Me rendent quelque espoir,
Et je me sens moins seul dans l'ombre, et je me lève,
Et je ris dans le soir,

Sûr de pouvoir toujours, malgré l'heure grisâtre,
Rire comme je ris,
Tant qu'il me restera, sur ma table et dans l'âtre,
Ma rose et ma souris.

Paris, 1890.

III

A MA LAMPE

O vieille lampe, ô vieille amie, à ta lumière
Que de bouquins je lus, que de vers j'écrivis!
Sous ton humble abat-jour que de fois tu me vis
Veiller, quand le sommeil rougissait ma paupière!

Lampe ventrue et basse, en cuivre bosselé,
Comme on en voit encor sur les vieilles crédences,
Tu reçus bien souvent de graves confidences :
De mes espoirs les plus secrets je t'ai parlé.

Lampe, pendant longtemps tu fus ma seule amie;
Et, lorsque j'habitais tout là-haut, sous le toit,
Seuls m'étaient doux les soirs passés autour de toi...
Et les fiacres roulaient dans la rue endormie.

Que de fois, accoudé sur ma table en bois blanc,
J'ai, de ta poudre d'or, construit des existences,
Et que de fois rimé, pour qui tu sais, des stances,
Penchant mon front pâli dans ton cercle tremblant!

Et quand le petit jour rosé venait à naître,
Quand, le ciel d'un bleu vert déjà se nuançant,
L'aurore grelottait sur Paris, le passant
Te voyait clignoter encore à ma fenêtre.

L'âge te faisait bien radoter quelquefois.
Ton mécanisme était d'une étrange faiblesse.
Il fallait te monter, te remonter sans cesse,
Et retourner ta clef sans cesse entre ses doigts.

Mais vous baissiez, méchante! et sans que je comprisse
Pourquoi. Vous paraissiez vouloir vous amuser,
La mèche s'obstinait à se carboniser,
Et j'enrageais, croyant que c'était un caprice.

Bien souvent j'ai maudit votre détraquement,
Et votre humeur, alors, me semblait une énigme.
Vous faisiez tout d'un coup un bruit de borborygme,
Puis vous vous éteigniez sans raison, brusquement.

Voilà qu'au lendemain il me fallait remettre
La tâche... Et vous couvrant d'injure et de mépris,
J'allais dormir! — Pardon! maintenant j'ai compris :
Vous vous intéressiez à votre pauvre maître.

Ne voulant pas le voir si longtemps se pencher
Pour écrire ou pour lire, un doigt contre la tempe,
Vous cessiez de brûler... Et c'était, bonne lampe,
Votre manière à vous de m'envoyer coucher.

IV

A LA MÊME

EN LA COIFFANT DE SON ABAT-JOUR

Car, sans lui, tu n'es rien, puisque, sans lui, tu laisses
Divaguer ta clarté :
Elle est ton âme souple aux trop blondes mollesses;
Il est ta volonté.

Et je te coiffe donc de l'abat-jour sévère.
Il n'a pas de feston;
Mais on voit s'élargir en cône de lumière
Son cône de carton.

C'est lui qui, sur la table, avec ta clarté d'ambre,
Forme un cercle dans quoi
Tous les rêves flottant aux ombres de la chambre
Sont convoqués par moi.

Autour de la paroi transparente du cône.
Plus d'un monstre hagard
Vient tourner, attiré par le beau piège jaune.
Le flaire, et puis repart.

Mais, franchissant le cercle où l'on voit luire, au centre.
Le cuivre de ton pied,
Plus d'un autre, saisi dans le moment qu'il entre,
Tombe sur le papier.

C'est là qu'ils tomberont, autour du pied de cuivre.
Tous ces rêves, en rond!
Et c'est, quand on voudra les obliger à vivre.
Là qu'ils résisteront!

Car c'est sous l'abat-jour que se dore et se crée.
Tremble et se circonscrit.
Le champ mystérieux d'une lutte sacrée
Sans armes et sans cri.

Allons, lampe, venez! que d'un sage couvercle
On rabatte vos feux;
Et que sur cette table apparaisse le cercle
Humblement merveilleux!

Le cercle se dessine. Attendons que tout dorme ;
Puis, forçons, quand tout dort,
La pensée à venir se battre avec la forme
Dans cette arène d'or.

C'est pour cela qu'on vit, pour amener, de l'ombre
Dans ce rond de lueur,
Des rêves... deux ou trois... on ne sait pas le nombre...
C'est pour cela qu'on meurt.

Les couronnes ne sont, que semble, sur les tempes,
Un dieu brusque apporter,
Que ce qui, du halo quotidien des lampes,
A fini par rester.

1890.

V

LE DIVAN

Quand on est couché sur le divan bas
Devant la fenêtre,
C'est délicieux, car on ne sait pas
Où l'on peut bien être.

Mollement couché, des coussins au dos.
On goûte une joie :
On ne voit plus rien, entre les rideaux,
Que le ciel de soie!

Ni sordides murs, ni toits, ni sommet
D'arbre de décembre!
Mais on revoit tout sitôt qu'on se met
Debout dans la chambre!

Dès qu'on est debout, on revoit la cour
De zinc et d'asphalte,
Tout ce qui, soudain, quand le rêve court,
Vient lui dire : « Halte ! »

L'envers des maisons, luxe à prix réduit,
Gaz et tuyautages,
Et l'affreux vitrail qui se reproduit
A tous les étages !

Dès qu'on est debout, on voit brusquement
Tout ça reparaître.
On s'étend : plus rien que du firmament
Dans une fenêtre !

C'est pourquoi, souvent, quand je me sens las
De vulgaire vie,
Durant tout un jour, sur le divan bas,
Je rêve et j'oublie.

Et j'aime rester immobile sur
Le vieux divan rouge,
Sachant qu'on détruit le carré d'azur
Aussitôt qu'on bouge.

Et je n'aperçois que du bleu, du bleu,
Du bleu dans la baie;
Le soleil y vient, une heure, au milieu,
Faire sa flambée;

Puis, le carré bleu pâlit vers le soir,
Prend un vert turquoise;
Puis il s'assombrit, devient presque noir :
C'est comme une ardoise.

Et de signes clairs partout la criblant,
L'invisible craie
Vient couvrir alors d'algèbre tremblant
L'ardoise sacrée!

Oh! ne pas bouger! ne pas faire un pas
Vers cette fenêtre!
Croire que la cour affreuse n'est pas
Et ne peut pas être!

Oh! dire au tableau : « Je ne te permets
Que ce qui s'étoile! »
Se placer toujours pour ne voir jamais
Le bas de la toile!

Ce serait trop beau! — Ne pas lire tout,
Choisir dans le livre! —
Mais on ne peut pas! Sans être debout,
On ne peut pas vivre!

Ce qu'il faut pouvoir, ce qu'il faut savoir,
C'est garder son rêve;
C'est se faire un ciel qu'on puisse encor voir
Lorsque l'on se lève;

C'est avoir des yeux qui, voyant le laid,
Voient le beau quand même;
C'est savoir rester, parmi ce qu'on hait,
Avec ce qu'on aime!

Ce qu'il faut, c'est voir, au-dessus d'un toit,
D'une cheminée,
Au-dessus de moi, au-dessus de toi,
D'une humble journée,

D'un coin de Paris, — c'est cela qu'il faut,
Car c'est difficile! —
Un ciel aussi pur, un ciel aussi haut
Qu'un ciel de Sicile!

VI

LA FENÊTRE

OU

LE BAL DES ATOMES

Un rayon d'or qui se faufile
Aux interstices des volets
Fait danser une longue file
De petits atomes follets.

C'est une poussière vivante
Qui monte, monte incessamment,
Puis redescend, toujours mouvante,
Dans un éternel tournoiement.

Elle tourbillonne et s'envole
Comme un peuple de moucherons :
Au soleil elle farandole
Et fait des fugues et des ronds ;

Et tels d'imperceptibles gnomes,
De microscopiques lutins,
Ils valsent, les petits atomes,
Dans les rayons d'or des matins!

Sans cesse, dans cette traînée
De clair soleil éblouissant,
Leur troupe folle est entraînée,
Elle remonte et redescend.

Ils dansent, dans l'or de la bande
Qui tombe, oblique, des volets,
Une furtive sarabande
Et de silencieux ballets.

Qu'ont-ils donc à danser si vite
Sur ce pont d'Avignon vermeil?
Sentent-ils qu'il faut qu'on profite
D'un bal que donne le soleil?

D'où vient-elle cette poussière?
Ces atomes n'existent-ils
Que dans les filets de lumière
Qu'ils peuplent de leurs grains subtils?

Non. Leur montante farandole,
Que l'on distingue seulement
Dans la clarté qui les isole,
Fait partout son fourmillement :

Et tout autour de nous, dans l'ombre,
Ces riens, sans que nous le croyions,
Voltigent en aussi grand nombre
Que là, dans l'or de ces rayons.

Ils vont, viennent. Mais d'habitude
On ne peut les apercevoir.
L'air s'emplit de leur multitude :
On les respire sans les voir.

Leur existence qu'on ignore
Ne se révèle brusquement
Que lorsqu'un rai de soleil dore
Leur humble poussière, en passant !

Et je pense à ces pauvres diables
Qui s'agitent autour de vous,
A tous ces rêveurs misérables,
A tous ces admirables fous !

Ils sont là, dans l'ombre, qui riment,
Qui peinent sur leurs œuvres, — mais
C'est pour eux seulement qu'ils triment...
Et vous ne les voyez jamais!

Vous ne savez pas l'existence
De tous ces humbles faiseurs d'art
A qui manque la circonstance;
Mais lorsque, par un pur hasard,

La lueur de gloire est tombée
Sur un petit groupe d'entre eux,
Vous les admirez bouche bée
Ceux-là qui furent plus heureux!

Car ils sont comme la poussière
Des petits atomes danseurs
Qu'on ne voit que dans la lumière,
Les poètes et les penseurs!

Le rayon faufilé dans l'ombre,
Dans lequel, seul, on peut les voir,
Est trop étroit pour leur grand nombre,
Et beaucoup restent dans le noir.

Dans cette clarté d'auréole
Tous voudraient bien un peu venir.
Hélas! et leur désir s'affole
De n'y pouvoir pas tous tenir;

Ils y voudraient vite leur place.
Car bientôt ils seront défunts...
Mais la gloire, la gloire passe,
Et n'en dore que quelques-uns!

1888.

VII

CHARIVARI A LA LUNE

O Lune, tu souris. Je crois bien que les doutes
Où tu nous vois toujours errant
T'ont donné ce sourire. En vain tu le veloutes.
Ce sourire est exaspérant.

Je sens que les tourments d'une race inquiète
Te servent de distraction.
Ça t'amuse de voir hésiter un poète
Entre le rêve et l'action.

Je sens que voir entrer nos pas dans une voie
Pour en ressortir aussitôt
Est la chose qui fait s'écarquiller ta joie,
Silencieusement, là-haut.

Tu souris, car tu vois la scène et la coulisse :
Et quand ta douceur fait semblant
De vouloir consoler, ce n'est qu'une malice
Cousue avec un rayon blanc.

Oui, quand, les soirs d'été, nous cueillons un peu l'heure,
Heureux au clair de lune, enfin !
Tu n'apportes jamais qu'une paix qui nous leurre
Dans tes corbeilles d'argent fin.

Face de Pierrot grave ou de gai Monsignore,
Pourquoi sourire ? Est-ce que c'est
Parce que tu connais ce que la Terre ignore ?
Sais-tu ? Ne sais-tu pas ? Qui sait ?

Souris-tu pour cacher des fiertés socratiques,
Ou des doutes à la Pyrrhon ?
Quel genre d'ironie est-ce que tu pratiques,
Profil mince ou visage rond ?

Sont-ce jeux de docteur qui sourit en Sorbonne
De ce qu'il sait qu'il ne sait rien ?
Parfois n'a-t-elle pas, ta nonchalance bonne,
Quelque chose de renanien ?

Quand tu fais de la grâce exacte ou fantômale
Au-dessus de notre bateau,
Ton sourire vient-il de l'École Normale,
Ou d'une fête de Watteau ?

Si tu le sais, pourquoi ne pas faire connaître
Le mot qui tire d'embarras?
Mais puisque je te tiens, ce soir, dans ma fenêtre,
Je jure que tu parleras!

Tu souriais tantôt quand la nuit trop superbe
M'a fait pleurer. Tu as souri?
Eh bien! je vais, frappant sur les cuivres du verbe,
Te donner un charivari!

Je ferai tant de bruit avec les métaphores,
Je t'assourdirai tellement
D'interpellations rapides et sonores,
Que, lasse au fond du firmament,

Pour obtenir la paix, pour m'entendre me taire,
Tu répondras et tu diras
Si tu n'as promené là-haut que le mystère
D'un domino de Mardi-Gras!

Et j'aurai, pour user ce flegme ostentatoire
Avec lequel tu te défends,
Cette ténacité dans l'interrogatoire
Qu'ont les juges et les enfants;

Et sans me laisser prendre à la froideur commode
De tes impassibilités,
Je lèverai sans fin le marteau de mon ode.
Et, frappant à coup répétés,

Frappant, comme ces clous à crochet qu'on enfonce.
Le point d'interrogation,
Tant que je n'aurai pas obtenu la réponse,
Je poserai la question.

*

Pour voguer sur ton eau
Quel monarque fantasque
T'a fait creuser là-haut
Dans du porphyre, Vasque?

Au bout de quel fétu
De souffleur noctambule
T'arc-en-cielises-tu
Dans l'air bleuâtre, Bulle?

Exigeant d'un mortel
Une adresse impossible,
Pour quel Guillaume Tell
Sors-tu de l'ombre, Cible?

Au-dessus des coteaux
Qui sont barbus d'éteule,
Quels sont les bleus couteaux
Que tu repasses, Meule?

Quand, partant pour ailleurs,
Au voyage on se risque,
Quel est, des aiguilleurs,
Celui qui t'ouvre, Disque?

Quel est, dans ta blancheur
De banquise immobile,
L'invisible pêcheur
Qui peut t'aborder, Ile?

Lorsque glisse en rêvant
Ta forme d'or qui s'arque
De l'arrière à l'avant.
Quelle est ta voile, Barque?

Quand mincit au lointain
Ton bombement de toile
Lumineux et latin,
Quelle est ta barque, Voile?

Sur l'espalier du soir
Quel jardinier t'empêche
De mûrir pour pouvoir
Te garder blanche, Pêche?

Sur les lignes de l'air,
Portée où l'ombre flotte,
Quel est-il, le Wagner
Qui put t'inscrire, Note?

Es-tu la drachme, ou l'as,
Et, ton effigie, est-ce
Celle d'une Pallas
Ou d'un Auguste, Pièce?

Lorsqu'on voit s'assembler
Les nuages en groupe,
Qui te fait circuler
De l'un à l'autre, Coupe?

Pour que sorte un jardin
De la brume qui rampe,
Quel sublime Aladin
Frotte ton cuivre, Lampe?

L'été comme l'hiver,
Quand ton cadran se montre,
Quel est le Gulliver
Qui te remonte, Montre?

Quel est l'officiant
Qui, pâle, t'a sortie
D'un ciboire effrayant,
Et qui t'élève, Hostie?

Quelle vague, quel flot
Dont la crête scintille
Put monter assez haut
Pour te laisser, Coquille?

Quel vieux séditieux
Dont le cerveau retarde,
Blanche, au feutre des cieux,
Vint t'arborer, Cocarde?

Quel montreur, affublant
L'ombre d'un drap tragique,
Te projette, Rond blanc
De lanterne magique?

Loupe au cristal puissant,
Quel savant gigantesque
Par toi nous grossissant
Arrive à nous voir presque?

Fer à cheval d'acier,
Quel maréchal t'embrase
Pour marescalcier
Bucéphale ou Pégase?

Pour que nous n'en ayons
Jamais le goût aux lèvres,
Qui met sur des clayons
Ce fromage de chèvres?

Quel est le noir jaloux
Qui, sultan jusqu'aux moelles,
T'a placé, Piège à loups,
Dans son sérail d'étoiles?

Quand tu scintilles, nu,
Au crépuscule fourbe,
De quel crime inconnu
Reviens-tu, poignard courbe?

Hamac, quel négligent,
T'accrochant à deux astres,
Dort dans ton arc d'argent,
Bercé sur nos désastres?

Pour que passe un rayon,
Quel brave machiniste
Ouvre ce trappillon
Sur notre monde triste?

Au fond du ciel léger
Pétase de lumière,
Quel est le Grand Berger
Qui te porte en arrière?

Toi qui mets sur l'azur
Ta nacre de Byzance,
Es-tu d'un Ètre obscur
Le jeton de présence?

En encre de clarté,
D'une plume de cygne,
Quel dieu te fait, Pâté,
Sur le ciel, quand il signe?

Alourdis-tu — terreur
Qui surplombe ou qui tombe! —
Globe, un poing d'empereur?
Ou d'anarchiste, Bombe?

Buire, quel Cellini
Galbe ton métal rose?
Quel est, Point sur un I,
Le Musset qui te pose?

Te maniant encor,
Là-haut, mieux que personne,
Quel est, Faucille d'or,
Le Hugo qui moissonne?

Quel clown, frappant du pied,
Va bondir de la Ville,
Cerceau, dans ton papier,
Pour imiter Banville?

A quel char de sommeil
Dors-tu, Roue enrayée?
Cymbale de vermeil,
Qui t'a déparcillée?

Quelle fut — le sait-on?
O Tête d'Holopherne,
Ta Judith? Quel est ton
Diogène, Lanterne?

Ex-voto, pour quel vœu
Pends-tu sur la nuit noire?
Quel Roland du Mont Bleu
T'embouche, Cor d'ivoire?

Quel émir, Bouclier,
Te suspend à sa selle?
A quoi va se lier,
Cerf Volant, ta ficelle?

Quels sont tes poids, Plateau
De balance romaine?
En mangeant ce gâteau
Quel enfant se promène?

Quel chiffre est ciselé
Sur cette tabatière?
Quel chat noir a filé
Par ton trou blanc, Chatière?

Quel garde assermenté
T'a sur sa blouse, Plaque?
Quelle Tasse de thé
Sert-on sur du vieux laque?

Grand Bouton de Cristal,
Quel mandarin te porte?
Poignée en clair métal,
Ouvres-tu quelque porte?

Fermoir étincelant,
Fermes-tu quelque tome?
Hublot, tu luis au flanc
De quel Vaisseau Fantôme?

Quel Coq, *escam quærens*,
Perle, du bec te pousse?
Palette, quel Rubens
Passe dans toi le pouce

De cette Opale, au loin,
Quel turban s'agrémente
Qui te grignote un coin,
O Pastille de menthe?

Qui va, dans les « ha! ha! »
Te décrocher, Timbale?
Quelle Nausicaa
Te perd dans le ciel, Balle?

Dans quel moule arrondi
Est-ce que l'on t'arrange,
Tarte? De quel midi
Peux tu bien être, Orange?

De quel verre, Sorbet?
De quelle jatte, Crème?
O, de quel alphabet?
Zéro, de quel problème?

De quel pré, Champignon ?
Visière, de quel Casque ?
Pont, de quel Avignon ?
Tambourin, de quel Basque ?

Qui donc, Veilleuse, dort ?
Quel est ton hiver, Neige ?
Cirque, ton picador ?
Ton écuyer, Manège ?

Quel Hercule a jeté
Ce Peloton de laine ?
Fleur, quel est ton été ?
Ton Sèvres, Porcelaine ?

Faïence, ton Nevers ?
Prunelle, ton Cyclope ?
Médaille, ton revers ?
Cachet, ton enveloppe ?

Ton portrait, Médaillon ?
Diamant, ton satrape ?
Grelot, ton postillon ?
Grain de raisin, ta grappe ?

Ton Versaille, Œil-de-Bœuf?
Œil de tigre, ta jongle?
Ton bilboquet, Boule? Œuf,
Ton nid? Arc, ta flèche? Ongle,

Ton doigt? Lotus, ton lac?
Ton lait, Bol? Ton puits, Cruche?
Fruit, ta branche? Or, ton sac?
Pain, ton blé? Miel, ta ruche?

*

Je m'arrête, essoufflé... Mais je sens qu'elle va
Parler! que cette voix va tinter, qu'on rêva
D'argent! que cette voix d'argent va me répondre!
Que la Lune a senti sa patience fondre,
Et qu'elle va répondre!... Et j'attends, haletant,
Qu'elle tinte le mot de l'énigme; et, tintant
Comme un timbre, en effet, tinterait dans la nue,
La Lune me répond froidement :

« Continue! »

VIII

LE VIEUX PION

> ... Le voyans au dehors, et l'estimans par l'extérieure apparence, n'en eûssiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il était de corps et ridicule en son maintien... Mais ouvrant cette boîte eûssiez au dedans trouvé une céleste et impréciable drogue...
>
> RABELAIS.

Vieux pion qu'on raillait, ô si doux philosophe
Aux coudes rapiécés, pauvre être marmiteux
Dont l'étroit paletot, d'une luisante étoffe,
Disait un long passé d'hivers calamiteux,

Je te revois. Ton crâne avait une houppette,
Une seule, au milieu, de poils, — et tu louchais,
Et longuement, avec un fracas de trompette,
Dans un mouchoir à grands carreaux tu te mouchais.

Je te revois, dans le préau, sous les arcades,
Grave, déambuler[1], et j'ai la vision
De ton accoutrement pendant ces promenades
Où tu marchais au flanc de ma division ;

De ta longue, oh ! si longue et noire redingote,
Dans laquelle plus d'un avait déjà sué ;
De ton chapeau gibus bon pour mettre à la hotte,
Si fantastiquement bleuâtre et bossué !

Ton haleine odorait le vin et la bouffarde,
Et, quand tu paraissais à l'étude du soir,
Souvent ton nez flambait dans ta face blafarde,
Et c'est en titubant que tu venais t'asseoir.

Pochard mélancolique au crâne vénérable,
Parfois tu t'éveillais, quand tu cuvais ton vin,
Et, frappant un grand coup de règle sur la table,
Tu glapissais : « Messieurs, silence !... » Mais en vain.

Ou plutôt, tu dormais, sans souci des boulettes
Qu'on mâchait longuement pour t'envoyer au nez,
Et ton étude alors marchait sur des roulettes...
Plus de punitions ni de pensums donnés !

On t'avait surnommé Pif Luisant. Les élèves
Charbonnaient ton profil grotesque sur le mur.
Mais tu marchais toujours égaré dans tes rêves.
Tu ne souffrais de rien. Tu vivais dans l'azur.

Car tu faisais des vers. Tu rimais un poème!
A nul autre que moi tu ne l'as avoué.
— Comment donc avais-tu, lamentable bohème,
Au fond de ce collège, en province, échoué?

Pif-Luisant, je t'aimais. Quelquefois je suis triste
En repensant à toi. Qu'es tu donc devenu?
C'est toi qui m'as prédit que je serais artiste,
Et c'est toi le premier rimeur que j'ai connu.

Un jour, ayant trouvé des vers dans mon pupitre,
Tu fus pris d'une joie attendrie, et je vis
Comme un rayonnement sur ta face de pitre,
Et tu me contemplais avec des yeux ravis!

Dès ce jour, tu m'aimas. Et tandis que les autres
Jouaient en criaillant aux barres, nous causions.
Les conversations exquises que les nôtres!
Parfois tu m'expliquais un peu mes versions.

Je crois que si j'ai fait vraiment ma rhétorique,
C'est sous les marronniers, en t'écoutant parler.
Tu commentais, dans ton langage poétique,
Homère, — et je voyais la grande mer s'enfler,

Les galères en ligne avec leurs belles proues,
Et les cnémides d'or des Grecs étincelants,
Et je voyais passer, le rose sur les joues,
La merveille de grâce, Hélène, à pas très lents !

Quelquefois tu prenais Virgile, ou bien Tibulle :
J'entendais, sous les verts feuillages, les pipeaux,
Les clochettes dont la chanson tintinnabule
Dans les lointains du soir, quand rentrent les troupeaux.

Et puis, c'était Ovide et ses métamorphoses,
Cycnus qui, duveté de neige, est fait oiseau,
Daphné qui fuit, montrant ses talons nus et roses,
Syringe qui se change en flexible roseau,

En roseau chuchoteur et qui devient lui-même
Une flûte à six trous entre les doigts de Pan,
Io, génisse blanche et que Jupiter aime,
Les yeux d'Argus semés sur les plumes du paon !

Merci, vieux, qui, plus jeune encor, malgré ton asthme,
Que le gandin pédant dont nous suivions les cours,
Fus l'éveilleur de mon premier enthousiasme,
Me refaisant la classe, en plein air, dans les cours!

Merci, toi qui me mis de beaux rêves en tête,
Toi dont la main furtive, au dortoir, me glissait
Les livres défendus de plus d'un grand poète,
O toi qui m'as fait lire en cachette Musset!

Souvent, le professeur, corrigeant ma copie,
Dans un discours français trouvait, en suffoquant,
Quelque insulte à Boileau qui lui semblait impie,
Quelque néologisme horriblement choquant;

Il pâlissait de mon audace épouvantable,
Comme s'il s'attendait à voir crouler le toit...
Mais il ne s'est jamais douté que le coupable,
Mon affreux corrupteur, Pif-Luisant, c'était toi!

Oui, si je fus poussé vers quelque plus moderne
Irrégularité, celui qui me poussa
Fut ce pion crasseux qu'on traitait de baderne,
Diogène poussif et Silène poussah!

O bohème déchu dont le sort fut si rude,
Es-tu du grand sommeil sous la terre endormi,
Ou bien fais-tu toujours, là-bas, ta triste étude,
Et liras-tu ces vers de ton petit ami?

Grand poète incompris, ivrogne de génie,
Toi qui me prédisais un si bel avenir,
Tu fus mon maître vrai. Loin que je te renie,
Aujourd'hui j'ai voulu chanter ton souvenir.

Et si la mort t'a pris, ce qui vaut mieux peut-être,
Car tu ne souffres plus ni faim, ni froid cuisant,
Dors tranquille, mon vieux, repose-toi, pauvre être,
Toi que j'ai tant aimé... doux pochard... Pif-Luisant!

1889.

IX

LES SONGE-CREUX

Nous sommes de bien douces gens
Qui ne faisons mal à personne.
Contents de peu, point exigeants,
Heureux d'une rime qui sonne.
Heureux d'un beau vers entendu.
D'une ballade commencée.
D'une chimère caressée.
D'un penser finement rendu.
De bon sens peut-être indigents,
Détestant tout ce qui raisonne.
Nous sommes de bien douces gens
Qui ne faisons mal à personne!

Qu'on laisse aux pauvres songe-creux.
Aux rimeurs, aux penseurs étiques.
Les choses qui les font heureux,

Leurs rêves et leurs esthétiques!
Laissez-nous poursuivre à l'écart
Notre amoureuse musardise;
Pour tout ce qui n'est pas de l'art
Nous sommes pleins de balourdise;
Nous sommes inintelligents
Hors de nos vers... Qu'on nous pardonne.
Nous sommes de bien douces gens
Qui ne faisons mal à personne!

Sans savoir compter jusqu'à trois
Nous nous en allons dans la vie;
Nous sommes des esprits étroits
Qui n'avons qu'une seule envie.
Et nous fuyons dans nos jardins
Les contacts blessants du vulgaire,
Lui rendant dédains pour dédains...
Mais ne lui cherchant pas la guerre!
Aussi, daignez être indulgents
Au songe-creux qui déraisonne...
Nous sommes de bien douces gens
Qui ne faisons mal à personne!

Février 1888.

X

LA FORÊT

La Nature, par qui souvent nous sommes tristes,
Nous tous qui l'adorons, les rêveurs, les artistes,
— Tandis que jour et nuit nous nous évertuons
A vouloir l'exprimer, et que nous nous tuons
Au labeur de fixer son image impossible,
Nous regarde souffrir et demeure impassible.

Donc, j'étais amoureux de la grande forêt.
Son sauvage parfum fort et doux m'enivrait ;

Il me fallait ses chants d'oiseaux et ses murmures;
Et, la nuit, je rêvais d'elle, de ses ramures,
Des bouquets nuptiaux que font ses aubépins,
De ses fourrés touffus et peuplés de lapins
Dont on voit brusquement fuir les petits derrières,
Des morceaux de ciel bleu plafonnant ses clairières...
Je l'aimais. Cet amour m'avait pris tout entier
Le jour que j'avais fait un pas dans le sentier
Qui la traverse toute en partant de l'orée.
Je l'avais aussitôt follement adorée.
On y voyait fleurir de grandes, grandes fleurs!
On y sentait un tas de si bonnes odeurs!
Et, le soir, quand chantaient les brises étouffées,
Des endroits noirs semblaient habités par les fées!
On avait peur. Enfin ma tête s'égarait...
Et j'étais amoureux de la grande forêt!
Mais amoureux vraiment, amoureux de ses sources,
De ses ruisseaux croisant dans l'ombre mille courses,
De ses mousses, de ses insectes voltigeant,
De ses feuillages verts, bleu foncé, gris d'argent,
Des enchevêtrements épineux de ses haies,
De ses mûrons, de ses framboises, de ses baies,
De sa mystérieuse et solennelle paix;
Puis aussi de ses coins dans les taillis épais,

De ses coins retirés qui semblent des alcôves
Avec des lits fleuris de petites fleurs mauves !

Et j'aimais les sentiers même où l'on a des peurs
Quand les bras sarmenteux des arbustes grimpeurs
Viennent en s'étirant vous accrocher la manche,
Où l'on se croit suivi soudain quand une branche
Vous fait, malicieuse, un brusque frôlement,
Et vient vous chatouiller dans le cou, drôlement !

J'aimais cette forêt.

Bien souvent le poète
S'éprend ainsi, se met une folie en tête
Dont il souffre beaucoup, mais qui dure fort peu
Lorsqu'il la satisfait pleinement, lorsqu'il peut
Posséder cette idée ou cet objet qu'il aime,
Et lui faire un enfant, c'est-à-dire un poème.
C'est ainsi que j'aimais. Je mourais du désir
De prendre la forêt dans mes vers, de saisir
Son charme, son parfum, son silence, et de rendre
L'émoi dont m'emplissaient un feuillage vert tendre,
Une source, un recoin moussu, quelque oiselet
Qui le long du sentier, par terre, sautelait,

Un rayon qui glissait dans le feuillage sombre,
Et la fraîcheur exquise, et le murmure, et l'ombre...
Je mourais du désir d'exprimer tout cela!

C'est pourquoi je me dis : « Je serai toujours là
Dans la forêt, notant le moindre frisson d'aile.
Je viendrai chaque jour me remplir les yeux d'elle,
Tâcher de lui voler de sa beauté, m'asseoir
Sur le même arbre mort, s'il le faut, chaque soir,
Tant que je n'aurai pas bien traduit son mystère
Et cette forte odeur de feuillage et de terre
Qu'elle sent. Je veux bien me priver de sommeil :
Mais je la surprendrai, la gueuse, à son réveil,
Pour bien voir quelles sont à l'aurore ses teintes,
De quel vert plus brillant ses feuilles sont repeintes,
Et comment la rosée à leur bout vient perler,
Et comment tous les plus vieux arbres font trembler,
Dans l'azur matinal, des cimes toutes roses! »

Oui, mon rêve, c'était de traduire ces choses.
Mais malgré mes efforts je ne le pus jamais!
Je ne possédai pas la forêt que j'aimais!
Et mon amour devint alors de la souffrance.
Je fus pris tout d'un coup d'une désespérance

Affreuse. Et comme, un jour, pour la dernière fois,
Assis dans la fraîcheur exquise d'un sous-bois,
Je voulais découvrir les mots exacts pour dire
L'églantier qui fleurit, la brise qui soupire,
Le mystère si calme et frais du clair-obscur,
Les petits airs penchés des clochettes d'azur
Qui se livrent, sans doute, à quelque babillage,
Et les sourires bleus du ciel dans le feuillage,
Le soleil qui parfois en rais semble pleuvoir,
Je me mis à pleurer de ne pas le pouvoir!
J'étais vaincu, brisé! Soudain, tout mon courage
S'en allait! Je pleurais d'impuissance et de rage!
Je pleurais, suffoqué de douleur, étouffant
D'un de ces gros chagrins de poète et d'enfant!
Et les branches étaient doucement frémissantes,
Et jamais les oiseaux cheminant dans les sentes
N'avaient été plus gais, les merles plus siffleurs.
Au-dessus de mon front passaient des vols ronfleurs
D'abeilles, de frelons... J'étais couché dans l'herbe :
Et je la sentais douce, odorante. Et, superbe,
Sans savoir que pour elle un homme sanglotait,
La forêt verdoyait, fleurissait et chantait!

La Nature est toujours la grande indifférente;

De tous les maux humains elle reste ignorante.
Souvent les malheureux l'ont maudite, en voyant
Qu'elle les regardait en ne s'apitoyant
Jamais, et que devant leurs souffrances cruelles
Ses fleurs gardaient leur joie et fleurissaient plus belles,
Et qu'elle n'était rien qu'un merveilleux décor!
Mais, pour nous qui l'aimons, c'est bien plus dur encor,
Pour nous, ses amoureux, les peintres, les poètes,
Puisque enfin nos douleurs par elle nous sont faites!
C'est de son seul amour que l'artiste est martyr.
Ne peut-elle donc pas à ses maux compatir,
La toujours insensible et sereine Nature,
Ou paraître savoir tout au moins sa torture?

Mais non! — Et si jadis, forêt, grande forêt,
Si, dans son désespoir, celui qui t'adorait
Était allé se pendre, un soir, à quelque branche,
Cela n'aurait pas fait faner une pervenche,
S'attrister un iris, pleurer un chèvrefeuil!
Tes roses d'églantiers n'auraient pas pris le deuil
De leur pauvre amoureux, en fermant leurs pétales!
Calmes auraient souri tes hautes digitales!
Tes oiseaux n'auraient pas éloigné leurs ébats
Et n'auraient pas jasé ni chansonné plus bas

En voyant balancer ma longue forme brune!
Et quand un ironique et blanc rayon de lune
M'aurait comme vêtu du linceul des défunts,
Ta brise aux chauds soupirs, ta brise aux doux parfums
N'aurait pas tu son bruit de harpe qu'on accorde,
Et des liserons bleus auraient fleuri ma corde!

Bellevue, 1888.

XI

OÙ L'ON RETROUVE PIF-LUISANT

Il bouquinait un vieux Hugo de chez Hetzel
Au seuil d'une taverne. Étant de cette race
Qui déjeune d'un bock et dîne d'un bretzel,
Il m'apparut bien maigre à cette humble terrasse.

Alors, je l'emmenai dans le soir. Il parlait.
Le profond Luxembourg nous ouvrit ses quinconces.
Je crois l'entendre encor dans le soir violet
Maudire l'esthétisme et les Muses absconses.

Je crois le voir encor s'arrêter. — « *Mille dious !* »
Dit il au promeneur surpris qu'on l'interpelle,
« Notre premier devoir est de chanter pour tous !
« Foin d'un art compliqué pour petite chapelle !

« Quand l'importance du cheveu que vous sciez
En huit, mes bons seigneurs, n'est pas très bien saisie,
Pourquoi vous figurer que des initiés
Peuvent seuls s'ingérer d'aimer la Poésie?

« Certe, il faut fuir les lourds et stupides moqueurs,
Mais craindre, quand on veut écarter le vulgaire,
D'y confondre certains qui n'en sont pas, les cœurs
Qui sentent grandement, s'ils ne comprennent guère.

« Aimez ces dédaignés et ces silencieux
Qui, les vers déclamés, n'en disent rien de juste,
Mais à qui l'on surprend des larmes dans les yeux,
Tant ils ont bien senti passer le vol auguste!

« Aimez ces ignorants de vos jeux, de leur prix,
Et leur simplicité quelquefois justicière;
Et songez qu'après tout ce qu'ils n'ont pas compris
Ce n'était, bien souvent, que tours de gibecière.

« Ah! ne préférez pas ces soi-disant experts
Qui pèsent au carat les beautés précieuses
A ces âmes qui pour répercuter les vers
Ont la sonorité des âmes spacieuses! »

XII

OÙ L'ON PERD PIF-LUISANT

J'allais souvent le voir tandis qu'il se mourait.

C'était à mi-chemin du ciel qu'il demeurait,
Dessous les toits, et dans une affreuse mansarde
Aux murs blanchis, au noir plafond qui se lézarde.
J'allais souvent le voir, et nous causions longtemps.
Et ses doigts amaigris étaient plus tremblotants
Chaque jour, et sa lèvre était plus violette.

∴

Il me disait :
« Surtout, ne sois jamais poète.
Les vers, mon pauvre ami, c'est ce qui m'a perdu.

Tu le vois, je suis vieux, exténué, rendu
Avant l'âge, car j'ai voulu faire ce rêve.
La lutte m'a brisé. Non, la vie est trop brève :
Pourquoi passer son temps à batailler, pourquoi
Ne pas vivre en son coin, sage, et se tenant coi?
Le bonheur régulier, crois-moi, la vie intime,
Le foyer, une femme et des enfants, l'estime
De son quartier. Surtout, ne fais jamais de vers!
N'en fais jamais! Si c'est un innocent travers,
S'il te plaît, comme on dit, de courtiser la Muse,
Quelquefois, au dessert, en bourgeois qui s'amuse,
Tu le peux, et c'est sans danger.

« Mais si, le soir,
Quand la lune sourit, tu rêves de t'asseoir
Sur le vieux banc de pierre au fond du parc, d'entendre
La chanson de la brise, et si tu vas t'étendre
Par les matins d'été, dans l'herbe, sur le dos,
En regardant le ciel avec des yeux mi-clos,
Si le rythme t'émeut, si ton être tressaille
Quand s'envole une strophe, et si ton cœur défaille
Quand un ami te lit des vers à haute voix,
Si le désir te prend, devant ce que tu vois,
De l'exprimer avec une forme parfaite,

Si tu sens vaguement s'agiter un poète
En toi, n'hésite pas! étouffe dans ton cœur
Ce serpent! Il y va, crois-moi, de ton bonheur...
Et le bonheur vaut seul vraiment qu'on s'en occupe!
Le métier de poète est un métier de dupe.
Ah! mon expérience est amère! Longtemps,
J'ai subi les dédains, les affronts irritants
Des sots; j'ai combattu pour l'art, plein d'énergie!
Je marchais, ébloui toujours par la magie
De mon rêve, mes yeux de fou perdus au ciel!
Je ne souffrais de rien. J'étais même sans fiel
Pour ceux qui me raillaient. J'étais le doux bohème
Inoffensif; j'allais, en penaillons, tout blême,
Et nourri seulement des viandes de l'esprit;
Sans me mettre en souci du vulgaire qui rit,
J'allais, gonflant toujours quelque nouvelle bulle!
J'étais l'extravagant heureux qui noctambule,
Qui trouve, pour dormir, un banc délicieux,
Pour qui tous les plafonds sont trop bas, sauf les cieux.
J'étais le vagabond poète qui balade,
Cherchant des jours entiers un refrain de ballade,
Et qui va devant lui, sans souci des hivers,
Heureux de se chanter à lui-même ses vers!
Je me disais : Mon temps n'est pas venu, mon heure

Sonnera. Mais j'ai vu que l'espoir était leurre.
J'ai vieilli, je me suis lassé d'être incompris.
C'est absurde, mais c'est ainsi : le beau mépris
Que nous avons d'abord pour le goût du vulgaire
Tombe avec l'âge. Eh quoi! toujours faire la guerre?
On veut avoir son tour de gloire. On n'en peut plus
Des veilles sans profit, des travaux superflus.
J'ai fait de l'art. Cet autre fait du vaudeville :
Et c'est à lui que va la multitude vile.
C'est lui que l'on acclame. Et moi je meurs de faim!
Eh bien! je me révolte et je crie, à la fin!
Mon cœur veut déverser son trop-plein d'amertume.
Nous autres, je sais bien, notre gloire est posthume
Quelquefois. Il paraît que, quand nous sommes morts,
La Gloire, cette femme, a souvent des remords
De ne pas nous avoir aimés. On nous découvre.
Nos vers sont exaltés; nos tableaux vont au Louvre...
Mais que nous font de verts lauriers sur nos tombeaux?
C'est vivant que j'aurais voulu quelques lambeaux
De cette pourpre; et, mort, je n'en fais nul usage!
Vois-tu, le désespoir vous étreint avec l'âge
D'être plus inconnu qu'un faiseur de couplet;
Et l'on mendie : « Un peu de gloire, s'il vous plaît!
Daignez avant ma mort m'avancer quelque chose.

Quelques rayons sur ma future apothéose!
Si l'on doit m'admirer plus tard, il vaut autant
Commencer tout de suite, et je mourrai content.
J'ai trop voulu sortir de l'ornière banale,
Dites-vous : quand l'idée est trop originale
On la repousse?... Eh bien! si c'est là le récif
Où j'échouai, je veux bien faire du poncif.
Du poncif, s'il le faut! Mais avant que j'expire,
C'est mon rêve, je veux que le bourgeois m'admire! »

« Oui, vieillis, les plus fiers lutteurs, les plus fougueux
Parlent ainsi, lassés d'être incompris et gueux!

*
* *

« Car c'est une tristesse noire
De vieillir toujours méconnu.
Alors, n'ayant pas eu la gloire
Dans cette vie, on n'a rien eu.

« Comme on a passé sa jeunesse
A chasser la chimère, on n'a
Rien récolté pour sa vieillesse,
Et quand l'heure affreuse sonna,

« L'heure de la tristesse, l'heure
Des ressouvenirs étouffants,
On se vit pauvre, sans demeure,
Et vieux grand-père sans enfants.

« Trimer, c'est bon quand on est jeune.
Mais on change en se faisant vieux.
On ne supporte plus le jeûne,
On songe qu'on serait bien mieux

« Dans un intérieur confortable
Que sous un plafond d'où ça pleut;
On songe que se mettre à table
Doit être un plaisir. quand on peut!

« On songe qu'une chambre chaude
Doit être agréable, le soir,
Avec une femme qui rôde
Autour de vous, blonde, en peignoir;

« Qu'il est doux. lorsque le vent souffle.
D'être, béat, au coin du feu;
Tout en rôtissant sa pantoufle,
De somnoler un petit peu;

« Qu'il est doux de prendre ses aises,
De mettre aux chenets son talon,
D'avoir, au lieu de quatre chaises,
De bons fauteuils dans son salon !

« Ah ! que de choses on regrette
Lorsqu'on eut des rêves trop grands !
Musicien, peintre, poète,
Ce sont de fichus métiers. Prends

« Quelque bon métier qui rapporte ;
Mets sur ton oreille un crayon
Ou des panonceaux sur ta porte,
Et ne cherche pas le rayon !

« Ne fais jamais d'art ! Ne t'ingère
Jamais de penser du nouveau !
Fume un gros cigare. Digère.
Et crains les rhumes de cerveau !

« Bois frais. Tiens-toi dans l'allégresse.
Pas de vers, je te le défends.
Vis comme un coq en pâte. Engraisse.
Fais des ribambelles d'enfants !

« Du reste, je te dis ces choses,
Mon pauvre ami, mais je sais bien
Que les conseils des vieux moroses
Ne serviront jamais de rien,

« Et que, si le diable t'y pousse,
Tu seras poète, gamin!
— Mais j'ai parlé trop, et je tousse...
Embrasse-moi vite. A demain! »

⁂

Le lendemain, j'appris la mort du pauvre hère.
Je l'accompagnai seul jusqu'à son cimetière.
Puis, ayant vu glisser le cercueil dans le trou,
Je marchai devant moi, longtemps, sans savoir où.
Et je songeais : « Jamais je ne serai poète!
Car je n'ai pas le cœur assez brave, et ma tête
S'égarerait à tant souffrir. Je ne veux pas
Traîner cette existence affreuse, à chaque pas
Me blesser aux cailloux aiguisés de la route.
L'Art, oh! l'Art m'attirait et me grisait, sans doute!
Mais je veux travailler à faire mon bonheur.
Cet homme avait raison. Il m'a donné la peur

Du calvaire qu'il faut gravir pour être artiste.
Je veux vivre impassible et vieillir égoïste ! »
Je m'aperçus alors que j'étais dans les champs,
Que les arbres, bouquets de parfums et de chants,
S'éveillaient au soleil, et que les verts cytises
Invitaient sous leur ombre à des fainéantises ;
Que le ciel, d'un bleu pâle, avait l'air d'un satin
De Chine ; que c'était l'adorable matin,
L'heure où la cime des ormeaux tremble et rougeoie.
Dans ces odeurs, dans ces fraîcheurs, dans cette joie,
J'oubliai tous les maux que l'autre avait soufferts...

— Et je rentrai chez moi pour écrire ces vers.

1887.

XIII

SOUVENIRS DE VACANCES

I

LE TAMBOURINEUR

A l'heure où l'invisible orchestre des cigales
N'exerce pas encor ses petites cymbales,
Quand l'horizon est rose et vert, de bon matin,
Par les sentiers pierreux de la blanche colline,
En jouant un vieil air lentement s'achemine
Le tambourineur, beau comme un pâtre latin.

Sous les pins parasols d'où pleuvent les aiguilles
Qui rendent les sentiers glissants, il fait des trilles
Sur le fin gaboulet, comme un merle siffleur.
Sa longue caisse aux flots de rubans verts ballante,
Il s'en va pour donner une aubade galante
A la belle qui l'a choisi pour cajoleur.

Il souffle dans son fifre un air très gai de danse,
Pendant qu'il frappe avec la baguette, en cadence,
La peau du tambourin qui ronfle sourdement.
Le petit galoubet d'ivoire rossignole,
Et le tambourin suit l'alerte farandole
D'un monotone, un peu triste, accompagnement.

Tambourineur d'Amour, comme je te ressemble!
Je vais jouant du triste et du gai tout ensemble :
Le tambourin sonore et grave, c'est mon cœur,
Bien plus lourd à porter, va, que ta caisse lourde!
Mais, toujours, cependant qu'il fait sa plainte sourde,
Sifflote mon esprit, ce galoubet moqueur!

1888.

II

L'ÉTANG

L'étang, dont le soleil chauffe la somnolence,
Est fleuri ce matin de beaux nénuphars blancs.
Les uns, sortis de l'eau, semblent offrir, tremblants,
Leur assiette de Chine où de l'or se balance.

D'autres n'ont pu fleurir, mais purent émerger,
Et, pointe autour de quoi l'onde en cercles se plisse,
Leur gros bouton bronzé qui commence à nager
Est une cassolette avant d'être un calice.

D'autres, encor plus loin du moment de surgir,
Promesse de boutons par l'eau glauque couverte,
Se bercent d'un remous sous l'ample feuille verte
Qu'on voit, comme un plateau de laque, s'élargir.

Ainsi sont mes pensers dans leur floraison lente.
Il en est d'achevés que leur tige me tend,
Complètement éclos, comme, sur cet étang,
Les nénuphars berçant leur soucoupe indolente.

D'autres n'ont encor pu qu'atteindre le niveau...
Et ce sont eux surtout que, poète, on caresse,
Qu'on laisse à fleur d'esprit flotter avec paresse,
Comme les nénuphars qui pointent à fleur d'eau.

Mais je sens la poussée en moi, vivace et sourde,
D'autres pensers germés mystérieusement,
Qui montent en secret vers leur achèvement,
Comme les nénuphars qui dorment sous l'eau lourde

III

LES PAPILLONS

En Mai, quand les brises roucoulent,
Quand fleurissent toutes les fleurs,
Les papillons sont grands buveurs :
Les petits papillons se soûlent.

Souvent, au crépuscule gris,
A l'heure où le couchant se dore,
On en voit balocher encore :
C'est tout simplement qu'ils sont gris.

Le regard les suit et s'étonne
De les voir, dans le jour tombant,
S'en aller d'un vol titubant,
D'un vol qui zigzague et festonne.

Les pauvrets se sont attardés
A boire dans toutes les roses;
Pour chasser les ennuis moroses
Ils se sont un peu pochardés.

Au sortir de leur chrysalide
Faisant dehors leurs premiers pas,
Pour les parfums n'avaient-il pas
Encor la tête assez solide?

Avaient-ils des chagrins d'amour,
Ces papillons? Voulaient-ils boire
Pour se consoler d'un déboire?
Mon Dieu, ça se voit chaque jour!

Ou par des amis en goguette
Se laissèrent-ils emmener
De fleur en fleur biberonner,
Comme de guinguette en guinguette?

Eux, les élégants papillons,
Si corrects près des marguerites,
Ils sont, en regagnant leurs gîtes,
Dépoudrés de leurs vermillons!

Et gris à rouler sous les roses,
Lorsqu'il leur faut rentrer chez eux,
Ils s'en reviennent deux par deux...
Et voilà qu'ils disent des choses!...

Ils se détaillent leurs amours,
Se vantent de leurs prétentaines,
Mettent de travers leurs antennes,
S'attendrissent, font des discours;

Eux, les doux frôleurs de corolles,
Les petits Platons de l'air pur,
Amis des lys et de l'azur,
Ils racontent des gaudrioles!

Quand les nectars et les rayons
Ont troublé leur âme sensible,
Il n'y a rien de plus terrible
Que l'ivresse des papillons!

Dons Juans récitant leurs listes.
Ils révèlent soudain aux fleurs
Quelles âmes d'écornifleurs
Ils cachaient, ces idéalistes !

Battant des ailes de pastel,
Chacun, avant la nuit, aspire
Un dernier lys avec sa spire,
Ainsi que l'on hume un cocktail !

Les roses ayant une essence
Qui grise mieux que le trois-six,
Ce qu'au buisson dit le *Tircis*
Est de la plus rare indécence.

Les *Machaons* sont déchaînés,
Et les hautaines *Atalantes*
Ne fuient qu'avec des ailes lentes
Qui semblent leur dire : « Venez ! »

Le *Mars*, gai comme un soir de solde,
Dit au *Tabac d'Espagne* : « Ohé ! »
Le *Daphnis* change de Chloé.
Le *Tristan* se trompe d'Ysolde.

A demain matin les pardons !
Il faudra qu'on s'y reconnaisse.
Mais, ce soir, plus d'une *Vanesse*
Pour les phlox trahit les chardons.

Un obscur papillon d'avoine
Tutoie un lilas de jardin.
Le papillon du chou, soudain,
Appelle : « Mon chou ! » la pivoine.

Le désordre règne. Il n'y a
Plus de lois ni de protocoles.
L'*Argus* parle argot. « Tu me colles ! »
Dit l'*Argynne* au pétunia.

Le *Demi-Deuil* n'est plus sévère.
Et : « Ma primevère n'est pas
Grande », dit le *Sylvain* tout bas,
« Mais je bois dans ma primevère ! »

IV

DÉJEUNER DE SOLEIL

Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement.
Vers lui, dans le matin charmant,
Elle monte, vaporisée.

L'aurore fait le firmament
D'une teinte exquise et rosée.
Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement.

Sur chaque brin d'herbe est posée
Une goutte arc-en-cielisée
De plus de feux qu'un diamant...
Et, comme il en est très gourmand,
Le soleil hume la rosée.

V

LES COCHONS ROSES

Le jour s'annonce à l'Orient
De pourpre se coloriant;
Le doigt du matin souriant
Ouvre les roses;
Et sous la garde d'un gamin
Qui tient une gaule à la main,
On voit passer sur le chemin
Les cochons roses.

Le rose rare au ton charmant
Qu'à l'horizon, en ce moment,
Là-bas, au fond du firmament,
On voit s'étendre,
Ne réjouit pas tant les yeux,
N'est pas si frais et si joyeux
Que celui des cochons soyeux
D'un rose tendre.

Le zéphyr, ce doux maraudeur,
Porte plus d'un parfum rôdeur,
Et, dans la matinale odeur
    Des églantines,
Les petits cochons transportés
Ont d'exquises vivacités
Et d'insouciantes gaîtés
    Presque enfantines.

Heureux, poussant de petits cris,
Ils vont par les sentiers fleuris,
Et ce sont des jeux et des ris
    Remplis de grâces;
Ils vont, et tous ces corps charnus
Sont si roses qu'ils semblent nus,
Comme ceux d'amours ingénus
    Aux formes grasses.

Des points noirs dans ce rose clair
Semblant des truffes dans leur chair
Leur donnent vaguement un air
    De galantine,

Et leur petit trottinement
A cette graisse, incessamment,
Communique un tremblotement
De gélatine.

Le long du ruisseau flouflottant
Ils suivent, tout en ronflotant,
La blouse au large dos flottant
De toile bleue;
Ils trottent, les petits cochons,
Les gorets gras et folichons
Remuant les tire-bouchons
Que fait leur queue.

Et quand les champs sans papillons
Exhaleront de leurs sillons
Les plaintes douces des grillons
Toujours pareilles,
Les cochons, rentrant au bercail,
Défileront sous le portail,
Agitant le double éventail
De leurs oreilles.

Puis, quand, là-bas, à l'Occident,
Croulera le soleil ardent,
A l'heure où le soir descendant
Touche les roses,
Paisiblement couchés en rond,
Près de l'auge peinte en marron,
Bien repus, ils s'endormiront,
Les cochons roses.

VI

LE PETIT CHAT

C'est un petit chat noir, effronté comme un page.
Je le laisse jouer sur ma table, souvent.
Quelquefois il s'assied sans faire de tapage;
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien de lui, pas un poil de sa toison ne bouge.
Longtemps il reste là, noir sur un feuillet blanc,
A ces matous, tirant leur langue de drap rouge,
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux, tel un ourson drôlet.
Souvent je m'accroupis pour suivre sa mimique
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord, de son nez délicat il le flaire,
Le frôle ; puis, à coups de langue très petits,
Il le lampe ; et dès lors il est à son affaire ;
Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue, et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat
Que lorsqu'il a passé sa langue rêche et rose
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, il se pourlèche un moment les moustaches,
Avec l'air étonné d'avoir déjà fini ;
Et, comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,
Il relustre avec soin son pelage terni.

Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates :
Il les ferme à demi, parfois, en reniflant,
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

Mais le voilà qui sort de cette nonchalance,
Et, faisant le gros dos, il a l'air d'un manchon;
Alors, pour l'intriguer un peu, je lui balance,
Au bout d'une ficelle invisible, un bouchon.

Il fuit en galopant et la mine effrayée,
Puis revient au bouchon, le regarde, et d'abord
Tient suspendue en l'air sa patte repliée,
Puis l'abat, et saisit le bouchon, et le mord.

Je tire la ficelle, alors, sans qu'il le voie;
Et le bouchon s'éloigne, et le chat noir le suit,
Faisant des ronds avec sa patte qu'il envoie,
Puis saute de côté, puis revient, puis refuit.

Mais dès que je lui dis : « Il faut que je travaille;
Venez vous asseoir là, sans faire le méchant! »
Il s'assied... Et j'entends, pendant que j'écrivaille,
Le petit bruit mouillé qu'il fait en se léchant.

VII

BALLADE DU PETIT BÉBÉ

Il fait un gazouillis suave.
Un chantonnement continu,
Sans souci du ton, de l'octave.
Son crâne au seul frison ténu
Est si blond qu'il paraît chenu.
Par une prudente planchette
Dans son haut fauteuil retenu,
Le petit bébé fait risette.

Et puis il désigne, très brave,
Le gros chat, de son doigt menu.
Et puis, quand sa bonne le lave
Et poudre tout son corps charnu,
De vive force maintenu
Jambes en l'air, sans chemisette,
En montrant son derrière nu
Le petit bébé fait risette.

Après quoi, longuement, il bave.
Et comme un objet inconnu
Il contemple, rêveur et grave,
Son pied dans ses deux mains tenu.
Et, pris du désir saugrenu
De sucer son bout de chaussette
Auquel il n'est pas parvenu,
Le petit bébé fait risette.

ENVOI

Épousez-vous, couple ingénu,
Comme Marius et Cosette.
Tout rit lorsque, nouveau venu,
Le petit bébé fait risette.

VIII

CRÉPUSCULE

Au bord de l'horizon les collines boisées
Ondulent, en prenant des teintes ardoisées,
Cependant qu'un dernier reflet, comme un mica
Piqué sur les coteaux, scintille dans leur brume,
Et que, timidement, une étoile s'allume
Dans l'azur pâle et délicat.

Les arbres, sur le ciel, de leurs grêles membrures,
Font un dessin pareil à celui des nervures
D'une feuille. A présent, les étoiles sont deux,
Et luisent à travers la vapeur violette
Comme des yeux de femme à travers la voilette...
Les arbres ont un air frileux.

Tous les contours ont des finesses d'aquarelle.
Les fonds sont des lavis très clairs. Un clocher frêle
S'effile exquisement sur le lointain bleuté.
Les étoiles sont trois. La campagne repose,
Et dans le ciel vert d'eau monte une lune rose
Comme un cuivre désargenté.

De larges bandes d'or l'horizon se chamarre.
Mais le dernier reflet s'est éteint sur la mare.
On croit voir des cyprès dans les hauts peupliers.
Le jour traîne un moment encor son agonie.
Les crapauds font un chant d'une plainte infinie...
Les étoiles sont des milliers.

IX

ON SOUFFLE

On souffle, et vous vous envolez,
Duvet des chandelles de neige!
Le souffle qui vous désagrège
Met à nu des cœurs désolés!

Par un jeu bête et sacrilège
Pauvres cœurs désauréolés!
On souffle, et vous vous envolez,
Duvet des chandelles de neige!

Rayons blancs dont sont étoilés
Nos cœurs naïfs (au mien que n'ai-je
Votre poids encor, qui l'allège!)
Ainsi, vous nous êtes volés :
On souffle, et vous vous envolez!

XIV

LA PREMIÈRE

Or, c'est Dieu qui fit la première.
Qui façonna son corps si cher
Lui-même, dans de la lumière.
Et pétrit son exquise chair.

Il mit sur sa peau de l'aurore
Et du soir d'été dans ses yeux,
Puis il tissa pour elle encore
Le soleil en rayons soyeux.

De ses adroites mains divines
Le bon Dieu sculptait, il dorait.
Et déjà le souffle odorait
Entre les lèvres purpurines.

Déjà l'œil charmant s'entr'ouvrait
Comme s'entr'ouvre une pervenche ;
Et du talon fin à la hanche
La ligne onduleuse courait.

Pâle aux musiques de l'orchestre
Qu'apportaient les vents attiédis,
Émerveillant le paradis
Qui n'était alors que terrestre,

Ève s'épanouit, semblant
Sous les branches, nue et pudique,
Un tel chef-d'œuvre doux et blanc
Que le lys murmura : « J'abdique ! »

Dieu, riant dans sa barbe, dit :
« Tu feras le bonheur de l'homme. »
Or, c'est elle qui le perdit
En lui faisant croquer la pomme.

A qui serait-il donc prudent
D'offrir le cœur et la chaumière ?
La première perdit Adam :
Et c'est Dieu qui fit la première !

XV

Oh! les yeux, les beaux yeux des femmes!
Que de choses nous y voyons!
C'est de la lumière des âmes
Que nous croyons faits leurs rayons.

Nous croyons lire en leurs prunelles
Des perversités, des candeurs;
Et nous mettons du rêve en elles,
Nous fiant à leurs profondeurs;

Mais le trouble des yeux, leur vague,
Et leurs calmes de soirs d'été,
Leurs bleus changeants comme la vague,
Leur douce et vivante clarté,

La lumière exquise filtrée
Entre les cils frangés, — tout ça
N'est rien qu'un peu d'humeur vitrée
Qu'un peu de soleil nuança.

Les yeux sont des petites flaques
Reflétant du ciel sans savoir ;
Pas plus que s'ils étaient opaques
Les pensers ne peuvent s'y voir ;

Et, tout simplement, quand se lève
Leur regard profond et câlin,
S'ils nous paraissent pleins de rêve,
C'est qu'ils ont un beau cristallin.

XVI

LES TZIGANES

Un ordre fut donné par le chef à mi-voix,
Et des bruits d'instruments dans l'ombre s'entendirent.
Le silence se fit. Et, sur leurs clés de bois,
Harmonieusement les cordes se tendirent.

Ce ne furent d'abord, sous les arbres touffus,
Que des fragments épars d'harmonie essayée,
— Par de vagues accords, des préludes confus,
L'âme des violons voulant être éveillée.

Incertains un moment gémirent les altos,
Puis de leur gravité sonore ils s'assurèrent,
Et les Tziganes noirs, drapés dans leurs manteaux,
Brusquement, pour jouer, en cercle se levèrent.

Alors le chef, les yeux perdus, improvisant,
Attaqua la mesure avec un geste large,
Et, du son merveilleux lui-même se grisant,
Il partit, endiablé, comme dans une charge.

L'orchestre répandit un long bruit de sanglots;
Et du même côté, tous, la tête penchée,
Ils envoyaient l'archet, pâles, les yeux mi-clos,
Ivres de l'harmonie en ondes épanchée.

Ils jouaient, balançant lentement leurs grands corps,
Et toujours un sourire énigmatique aux lèvres,
Et par moments c'étaient d'étranges désaccords,
Ou, sous les doigts pinceurs, des pizzicati mièvres.

Agacés quelquefois par les archets frôleurs,
Les instruments avaient des plaintes fantastiques,
Comme le vent nocturne ou les dogues hurleurs
Montant lugubrement leurs gammes chromatiques.

Tantôt sous un baiser de lune on croyait voir
Quelque apparition vague en une clairière,
Tantôt des cavaliers passer sous un ciel noir
Quand le rythme prenait une fureur guerrière.

Et c'étaient, tout d'un coup, d'immenses désespoirs,
Plaintes de trahison, mortes chères pleurées;
Et puis, des souvenirs attendris de beaux soirs...
Et les cordes n'étaient plus qu'à peine effleurées.

Le violon du chef chantait éperdument.
Quel étrange génie avait donc ce grand diable?
Il passa tout d'un coup du sauvage au charmant :
Et ce fut une valse, alors, inoubliable!

Son archet, appuyé dans toute sa longueur,
Faisait monter un son d'une pureté grave,
Qui vous envahissait de trouble et de langueur,
Et qui se prolongeait, agonisant, suave!

Vous roulant, vous berçant, avec quelles lenteurs
Ondulait et mourait la vague mélodique!
Et plus que la nuit chaude, et plus que les senteurs,
Elle prenait les sens, cette rare musique!

J'écoutais, subissant comme un charme pervers.
Parfois, il me semblait que ces archets magiques
Jouaient, ayant quitté leurs cordes, sur mes nerfs...
Et c'étaient de beaux cris d'amour, longs et tragiques!

Car d'abord le chef seul avait improvisé.
Chaque musicien suivait, comme un élève,
Accompagnant le chant... Mais voilà que, grisé,
Chacun était parti maintenant dans son rêve !

Dans son rêve, les yeux fermés, chacun marchait.
Ce n'étaient plus du tout de simples airs de danses,
Car le cœur de chacun saignait sous son archet,
Et tous ces violons chantaient des confidences !

XVII

BALLADE DE LA NOUVELLE ANNÉE

O bon jour de l'an de demain matin,
Pour chacun de nous qui vivons sans trêve
Apporte la fleur, l'objet, le pantin
Qui fait oublier l'existence brève :
Ève pour Adam, la pomme pour Ève,
La noix de coco pour le sapajou,
La rime au rimeur dont le vers s'achève...
Il faut à chacun donner son joujou.

Donne un papillon aux touffes de thym .
Et des goélands au cap de la Hève ;
Le touriste anglais au Napolitain ;
Au duc de Nemours Madame de Clève ;

Au vieillard un songe, au jeune homme un rêve ;
Donne un livre au sage, un tambour au fou,
Un élève au maître, un maître à l'élève...
Il faut à chacun donner son joujou.

Dans l'obscur gâteau qu'on nomme scrutin
Fais l'ambitieux découvrir la fève;
Donne un beau suiveur au petit trottin;
A ce vieux monsieur dont l'espoir endève
Donne l'habit vert orné de son glaive;
La carte au joueur et l'or au grigou;
A moi, jeune auteur, le rideau qu'on lève...
Il faut à chacun donner son joujou.

ENVOI

A celle qu'un jour je vis sur la grève
Et dont le regard est mieux qu'andalou,
Donne un cœur d'enfant pour qu'elle le crève.
Il faut à chacun donner son joujou.

XVIII

DEUX MAGASINS

I

JOUJOUX

A l'heure où s'ouvrent les écoles,
Oubliant les pensums, les colles
Et les leçons,
En riant, en jetant des billes,
On voit se bousculer les filles
Et les garçons!

Poussant des cris épouvantables,
Ils courent avec leurs cartables
Mis en sautoir,
Leurs manches noires de lustrine,
Se grouper à chaque vitrine
Sur le trottoir.

Avant de gagner leurs demeures.
Ils regardent pendant des heures
Les beaux joujoux.
C'est leur plaisir, à ces mioches
Qui n'ont pas au fond de leurs poches
Des petits sous.

Ils regardent, les pauvres gosses,
Le Polichinelle à deux bosses
Qui coûte cher,
Les poupons en chaussons de laine,
Les bébés dont la porcelaine
Paraît en chair.

Ils comptent les ballons, les balles,
Par un clown jouant des cymbales
Très étonnés;
Et ce sont des heures d'extase
Devant cette vitre où s'écrase
Leur petit nez.

Que c'est beau! leurs sourcils s'écartent!
Ce sont de vrais fusils, qui partent!
De vrais fourneaux!

De vrais outils de jardinage!
Et les voitures d'arrosage
Ont des tonneaux!

Sous des arbres dont les verdures
Sont faites avec des frisures
De copeaux verts,
Ils voient, bêtes et gens en marche,
Tout ce qui s'échappe de l'Arche
Aux toits ouverts!

Ils regardent d'un regard tendre
Les filles de Noé leur tendre
Des petits bras;
(Comme, au commencement du monde,
On avait une tête ronde,
Des chapeaux plats!)

L'Auvergnat sortant de sa boîte,
Les soldats de plomb dans l'ouate
S'emmitouflant,
La chèvre avec ses trois nœuds roses,
Ils regardent toutes ces choses
En reniflant.

Une dame dans la boutique
Fait marcher un ours mécanique
Sur le parquet.
Comme il marche! — Une demoiselle
Entoure avec de la ficelle
Un grand paquet!

Un Monsieur achète un théâtre
Où l'on peut, en or sur du plâtre,
Lire : OPÉRA.
Le Monsieur sort. La porte sonne.
Oh! les beaux joujoux que personne
Ne leur paiera!

Les fillettes aux mains crispées
Regardent surtout les poupées
Dans leur carton.
Hein, Sophie? hein, Claire? hein, Louise?
En ont-elles de la chemise
Et du feston!

Sont-elles riches, les mâtines!
On leur enlève leurs bottines
Pour les coucher!

Et celle en bleu, près de la Cible !
Il ne sera jamais possible
De la toucher !

Et celle avec sa robe Empire
Qui fait que tout leur cœur soupire :
« Oh ! je la veux ! »
Et cette autre avec sa dînette !
(Leur grande sœur la midinette
A ces cheveux !)

Elles restent là, bouche ronde !
Le ménage de cette blonde
Aux yeux trop grands
Dont l'écriteau dit qu' « elle nage »
Est mieux monté que le ménage
De leurs parents !

Et les garçons, qu'est-ce qu'ils disent
Devant les sabres qui reluisent
Comme d'acier ?
Se peut-il qu'un enfant reçoive
De quoi tout d'un coup être zouave
Ou cuirassier ?

Oh! les chevaux que l'on harnache!
(Ils sont en vrai poil, qui s'arrache,
Que l'on te dit!)
Et le poussah sur une sphère,
Qui titube comme leur père
Le samedi!

Hein, Gaston? hein, Marcel? hein, Charle?
Quand viendra le jour dont on parle
A la maison,
Dont on parle en fumant des pipes,
Le jour où tous les pauvres types
Auront raison.

Pourra-t-on en être à tout âge?
Lorsque viendra le grand partage
Des partageux,
Les mômes, moucherons, moustiques,
Entreront-ils dans les boutiques
Prendre les jeux?

Il faut, si c'est de la justice,
Que tout, la petite bâtisse
En blocs de bois,

Le clown au pantalon trop large,
Le Grand Tir, le canon qu'on charge
Avec des pois,

Il faut que l'avaleur de boules,
Il faut que tout, les coqs, les poules,
Soit partagé !
Le singe montrant ses gencives,
Et les couleurs « inoffensives »
S. G. D. G. ;

Tout : l'Anglais fumant son cigare,
Le chemin de fer avec gare,
Tunnels et ponts...
On prendra tous les jeux de quilles !
On mettra dans les bras des filles
Tous les poupons !

Le pain, ça manque. Oui, mais ça manque
Aussi, ce clown, ce saltimbanque,
Tous ces chiens fous,
Ce Polichinelle à deux bosses !...
Droit au pain, soit ! Et, pour les gosses,
Droit aux joujoux !

Ainsi, sous la blouse ou le châle,
Pense, plus grand et déjà pâle,
Chaque moutard.
Ils restent dans le vent qui siffle.
Ce soir, tous vont, risquant la gifle,
Être en retard.

Ils en ont oublié qu'il gèle.
Ils ne battent plus la semelle ;
Mais, quelquefois,
Leur souffle ayant terni la glace,
Pour mieux voir ils essuient la place
Avec leurs doigts !

II

FLEURS

Nous sommes les fleurs des fleuristes.
Nous sommes les fleurs des marchands,
Les petites fleurs qui sont tristes
De ne pas fleurir dans les champs ;

Nous sommes les fleurs printanières
Qui n'ont jamais vu le printemps,
Et dont on fait des boutonnières
Pour des revers trop miroitants;

Nous sommes cette rose noire
Et ce bleuet gros comme un chou
Pour qui les smokings, sous leur moire,
Ont un oblique caoutchouc!

Nous sommes ces lilas superbes
Qui dans les boutiques, l'hiver,
Montent en monstrueuses gerbes
Coûtant monstrueusement cher!

Nous sommes, parmi le vertige
Des jours de l'an nauséabonds,
Les pauvres fleurs que l'on oblige
A faire un métier de bonbons!

Nous sommes les fleurs qu'on envoie
Dès qu'on a publié les bans,
Pour que la famille les voie
Dans des paniers à grands rubans;

Nous sommes les fleurs où voltige
La libellule de carton;
Nous tremblons trop sur notre tige,
Car notre tige est en laiton!

Nous sommes les fleurs qui sur elles
N'ont qu'un papillon de papier
Offrant sur deux plateaux, ses ailes,
L'adresse, en or, du boutiquier.

Pour nous la rosée est un mythe,
Malgré d'adroits contrefacteurs
Dont la ruse, sur nous, l'imite
Avec des vaporisateurs.

Nous sommes les fleurs sans abeilles
Qui trouvent les trois jours bien longs
Où l'on fait vivre leurs corbeilles
Sur les pianos des salons!

Nous voyons sur nous, parasites
Qui blessent nos feuillages verts,
Pousser des cartes de visites
Où parfois on écrit des vers!

C'est nous qu'un pâle accessoiriste,
Après les six rappels du « trois »,
Monte en hâte à la grande artiste
Par des escaliers trop étroits.

Nous sommes ces iris de nacre
Que les fleuristes de Paris
Savent envoyer dans un fiacre
Pendant l'absence des maris!

Nous sommes ces héliotropes,
Ces glaïeuls forcés de fleurir
Qui portent dans des enveloppes
Le nom qu'on sait avant d'ouvrir!

C'est nous la flore citadine
Qui, sous les capillaires fous,
Ne se penche, pendant qu'on dîne,
Qu'aux berges d'argent des surtouts!

C'est nous la flore dont l'arome
Toujours au pays flottera
Qui va de la Place Vendôme
A la Place de l'Opéra.

Les noms de cette étrange flore
Sont du botaniste inconnus :
Comment porter les noms encore
Des fleurs que nous ne sommes plus?

Nous sommes désormais — Nature,
Ne ris pas de ces noms de fleurs! —
Le réséda-de-la-ceinture,
L'œillet-des-costumes-tailleurs!

Et, fleurs que loin de nos collines
Dans la fourrure on exila,
Le mimosa-des-zibelines
Et la parme-du-chinchilla!

Nous sommes ces frivoles touffes
Qui connaissent pour seuls étés
La température des Bouffes
Et celle des Variétés.

Nous sommes, parmi les éloges
Aux blondes nuques adressés,
Les fleurs chaudes qui, dans les loges,
Frayent avec les fruits glacés.

Nous sommes le lys qui se fane
Au vent des restaurants du soir;
La rose qu'on jette au tzigane
Qui sur l'épaule a son mouchoir;

Le muguet qui sait chaque phrase
Qu'on dit à la fin des soupers,
Et la jacinthe qu'on écrase
Dans les coins sombres des coupés!

Nous sommes, quand le cœur s'effraye,
Ces violettes d'un instant
Qu'on respire en prêtant l'oreille
Et qu'on mordille en hésitant.

Nous sommes ces œillets de Londre
Et ces jonquilles de Menton
Dans lesquels, avant de répondre,
On enfonce un joli menton.

Nous enguirlandons l'aventure,
Et, quand le bonheur est défunt,
Nous assurons à la rupture
De l'élégance et du parfum.

Nous sommes les fleurs nécessaires
Aux intrigues de la Cité.
Nous n'avons connu, dans les serres,
Qu'un soleil d'électricité.

Dans les serres nous sommes nées ;
Des saisons nous ne vîmes rien.
Quelles étaient nos destinées,
Cependant, nous le savons bien !

Nous sentons en nous, ô mystère !
Parler la sève d'autres fleurs
Qui poussèrent, libres, de terre,
Et nos souvenirs sont les leurs !

Nous sentons, dans ces mornes fêtes
Où passent d'inutiles fronts,
Vaguement, que nous sommes faites
Pour être ailleurs, — et nous souffrons.

Nous aimerions, fières, ravies,
Vraiment fraîches, pures toujours,
Nous mélanger à d'autres vies,
Favoriser d'autres amours !

Pourquoi donc, fleurs dont nous naquîmes,
Dans vos graines aviez-vous mis
L'amour des vallons et des cimes,
Puisqu'il ne nous est pas permis?

Puisqu'il nous faut vivre à distance
De ces choses, pourquoi faut-il
Que nous soupçonnions l'existence
D'une Nature et d'un Avril?

— Et nous sommes, dans les boutiques,
Sur du gazon artificiel,
Les petites fleurs nostalgiques
D'air pur, de lumière et de ciel.

Janvier 1890.

XIX

L'ALBUM DE PHOTOGRAPHIES

Cet album sur quoi tu te penches,
Je n'en peux voir sans un frisson
Les épais feuillets blancs qui sont
Pareils à des façades blanches !

Je vois, dans le carton glacé,
S'ouvrir, à chacune des pages
Qui sont à deux ou trois étages,
Six fenêtres sur le passé.

On est là, la mine ravie !
Et peut-être restera-t-on
A ces fenêtres de carton
Plus qu'aux fenêtres de la vie.

Jusques à quand souriront-ils
A ces fenêtres découpées
De maisonnettes de poupées,
Nos vieux trois-quarts, nos vieux profils?

Sous leurs fermoirs et sous leurs moires,
Les vieux albums de vieux portraits
Laisseront s'effacer nos traits
Plus lentement que les mémoires.

On sera morts depuis longtemps
Qu'aux visiteurs priés d'attendre
Ces portraits feront encor prendre
Patience quelques instants.

On sera ces oncles, ces tantes,
Ces bonshommes gras ou fluets,
Ces haut-de-forme désuets,
Et ces robes trop importantes!

Ces enfants dans des fauteuils, nus;
Ces lycéens — depuis grands-pères! —
Ces magistrats, ces militaires,
Tous ces morts, tous ces inconnus!

Cessez, fenêtres minuscules,
De nous offrir aux yeux moqueurs
Lorsqu'il n'y aura plus des cœurs
Pour accepter nos ridicules !

Ah ! nos portraits qui s'en iront
Dans les albums inévitables
Déposés sur les coins des tables
Où, doucement, ils jauniront !

Morts, faudra-t-il que l'on remeure
D'abord dans les cœurs, puis encor
Sur ces cartons à biseau d'or
Où sinistrement on demeure ?

Jetez ces rois et ces valets
Dont s'éternise l'agonie !
Puisque la partie est finie,
Jetez les cartes ! Jetez-les !

XX

AU CIEL

« Hé, là-bas ! » s'écria saint Pierre.
« Qui frappe à l'huis du Paradis ?
— Oh ! c'est l'âme d'un pauvre hère,
Mon bon Monsieur ! » que je lui dis.

— « Vous croyez qu'on entre peut-être
Ici comme dans un moulin ?
— Vous êtes si bon, mon doux maître... »
Repris-je en faisant le câlin.

— « Taisez-vous ! On ne peut me plaire
Par des douceurs ni des cadeaux ;
C'était bon avec leur Cerbère
Qu'on prenait avec des gâteaux !

« Je suis un portier sans faiblesse.
Répondez : sur terre, là-bas,
Alliez-vous entendre la messe?
— Pas souvent », lui dis-je tout bas.

— « On sait ce que cela veut dire,
Pas souvent! Mais notre bon Dieu
Est partout. Cela peut suffire
De l'adorer hors du saint lieu.

« Lui faisiez-vous votre prière
En vous couchant? — En me couchant?
Je ne me souviens pas, saint Pierre.
Mais peut-être bien qu'en cherchant...

— « Hum!... enfin!... Et la bonne chère?
— Je l'aimais assez... — Et le vin?
— La bouteille aussi m'était chère.
— Bûtes-vous trop? — Cela m'advint.

— « Mais vous viviez comme un infâme!
Et la vertu?... — Dame! j'aimais
Toujours une petite femme!
— Était-ce la même? — Jamais!

« Que la dernière était jolie!
On s'en allait, sur les gazons,
Par les dimanches de folie,
On s'en allait... — C'est bien! Gazons!

« Et vous avez encor l'audace
De me dire ça sous le nez?
Pour vous nous n'avons pas de place :
Allez-vous-en chez les damnés!

« Oh! là-bas on vous fera fête,
Monsieur le... Tiens, au fait, qu'avez-
Vous été sur terre? — Poète.
Je faisais des vers, vous savez.

— « Hein? Poète?... » Alors, m'ouvrant vite :
— « Pourquoi, » fit-il d'un ton plus doux,
« Ne l'avoir pas dit tout de suite?
Entrez donc! Vous êtes chez vous. »

XXI

BALLADE

DES VERS QU'ON NE FINIT JAMAIS

Mes vers pour qui je sens la plus grande tendresse
Sont tous les non-finis qui vont par un, par deux;
Ces vers dont on remet l'achèvement sans cesse,
Qu'on retrouve en fouillant dans les papiers poudreux.
Quand on est un poète, on est un paresseux;
On n'est point patient comme un graveur sur cuivre;
Souvent, quand la beauté d'un sujet vous enivre,
On se met au travail; mais le feu tombe, mais
Les vers vont faiblissant si l'on veut les poursuivre.
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

L'idée est délicate, et la forme la blesse
Des poèmes trop faits. Elle préfère ceux
Qui ne l'ajustent pas avec trop d'étroitesse :
Elle court moins danger de s'abîmer en eux.
Quand on veut achever, cela devient chanceux ;
La mort du sens exquis bien souvent doit s'ensuivre ;
Il fond comme fondrait une étoile de givre
Qu'on voudrait prendre, ou bien la neige des sommets !
Dans des vers terminés le rêve peut-il vivre ?
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

C'est vous, vers commencés et puis que l'on délaisse,
Rondels abandonnés, refrains harmonieux
Auxquels on n'a pas fait de chansons, par mollesse,
Sonnets dont on n'a fait qu'un tercet merveilleux,
C'est vous que le poète aime toujours le mieux.
Et tel alexandrin qu'un second n'a pu suivre
Dit un charme, un parfum léger dont on fut ivre,
Mieux qu'un poème long. Ce sont les plus mauvais,
Les vers que, du tiroir, pour la foule, on délivre...
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

ENVOI

Lecteur, je suis navré. Ces vers que je te livre
— Dont, peut-être, on vendra le papier à la livre. —
Ne sont pas, il s'en faut, hélas! ceux que j'aimais.
Car les meilleurs, comment les mettre dans un livre?
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

XXII

SUR UN EXEMPLAIRE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE CE LIVRE

...Le savant Huet, évêque d'Avranches, faisait venir *musard* du latin *musa*.
(PRÉFACE.)

Ainsi j'ai musardé, musardisé, musé,
Sans croire qu'aux lauriers pour moi fussent des branches,
Et sans être aussi sûr que Monseigneur d'Avranches
Qu'un mot comme *musard* vînt de *Musa, Musæ*.

Ainsi j'ai soupiré, flûté, cornemusé,
Sans savoir que parfois sur des jeux tu te penches,
O Muse! et que tu prends tout d'un coup des revanches
Lorsqu'on pense avec toi ne s'être qu'amusé.

Je jouais, pour user ma jeunesse trop neuve,
En attendant le jour prédit par Sainte-Beuve
Où survit au musard un homme avantageux.

Je jouais... puis : « Vivons! » dis-je, en fermant ce livre.
Mais la Muse habitait dans le nom de mes jeux;
Et sans elle à présent je ne saurais plus vivre.

II

INCERTITUDES

I

CHANSON DANS LE SOIR

Il fit halte, ébloui, humant
Cette soirée et son haleine,
Au sommet de l'escarpement
D'où l'on découvre infiniment
La plaine.

Un doux crépuscule du mois
Des doux crépuscules — septembre —
Bleuissait vaguement les bois,
Sous un ciel de rose, à la fois,
Et d'ambre

La lune, basse, et n'ayant point
Son teint coutumier de béguine,
Montrait un rougeâtre embonpoint,
Telle une orange mûre à point,
Sanguine;

Et, sous cet astre de Japon,
Le val fuyait en molles lignes,
Avec le canal clair, le pont,
L'étang ridé comme un crépon,
Les vignes.

Il admirait, lorsque, soudain,
Un chant monta de ce théâtre,
De ce cirque, de ce jardin,
Exhalé du dernier gradin
Bleuâtre.

Et cet air où le soir mêla
Son murmure de vaste conque,
Cet air divinement vola...
C'était, d'ailleurs, un *lon lon la*
Quelconque.

Mais, dans le lointain de pastel,
Ce chant naïf, lent comme un psalme,
Était irrésistible, — et tel
Que cet instant fut immortel
De calme.

Il se fit un tel unisson
De ce chant et du paysage,
Que le poète eut un frisson.
Et nous vîmes des pleurs sur son
Visage.

Puis, de ce ton triste et coquet,
Ému, mais où du railleur passe,
De ce ton qui laisse inquiet,
Qui est son défaut, et qui est
Sa grâce,

Cependant que toujours, parmi
Le doux bruit du soir qui soupire,
Montait sur le val endormi
La chanson charmante, il se mit
A dire :

« O chanson qui monte, vieil air,
Filet lointain d'une voix pure,
Selon la brise vague ou clair,
O dentelle de son dans l'air,
Guipure!

« O chanson qui monte dans l'or
Du ciel, sur la lande embrumée,
Qui flotte au-dessus du décor,
Ruban de son, et moins encor...
Fumée!

« Oh! qui donc, de cette façon
Mélancolieuse et touchante,
Quel rustique et jeune garçon,
Quel bouvier, quel pâtre, ô chanson,
Te chante?

« Quel simple, ignorant de ce qu'il,
Oh! de tout ce qu'il ressuscite
De tendre, en moi, de puéril,
Ajoute ce charme subtil
Au site?

« Charme dont, languissant musard,
Je suis ému jusqu'à la larme,
Parce que, inattendu, sans art,
Il éclôt d'un simple hasard,
Ce charme!

« Voilà! le fredon d'un vilain,
L'odeur d'un pré, la saison, l'heure,
Un peu de bleu crépusculin,
Voilà! ce n'est pas plus malin...
On pleure!

« Eh quoi! pleurer comme d'amour
Pour un *lon lon la* monotone,
Pour le dernier soupir du jour,
Pour le vent dans les arbres, pour
L'automne?

« De quoi donc souffrent-ils, mes nerfs?
De quoi donc, mon âme, es-tu veuve,
Pour que, parmi ces champs déserts,
Un air tel que tous les vieux airs
M'émeuve?

« Est-ce là mon état normal?
De quel ciel suis-je nostalgique?
De quel pays ai-je le mal?...
Tais-toi, chant qui me rends ce val
Magique!

« Ah! de mes larmes il appert
Que dans un désordre je sombre!
Quoi! pleurer parce que Vesper
S'allume, et qu'une voix se perd
Dans l'ombre?

« Savourer le charme anxieux
Du moment et de l'atmosphère?
Jouir de l'ouïe et des yeux?
— Hélas! il y a pourtant mieux
A faire!

« Il y a pourtant plus d'un but
Digne d'un homme jeune et libre!
O chanson dans le lointain... chut!
Ne serai-je jamais qu'un luth
Qui vibre?

« Je m'en blâme... et toujours, si on
Chante un chant dans un lointain rose.
Je retourne avec passion
A cette délectation
Morose!

« La tristesse est un aconit
Doux et vénéneux, que j'aspire!
Et mon vivre est selon le rit
De ton Jacques d'*As you like it*,
Shakspeare!

« Mon cœur m'échappe, se mêlant
A toute fin de jour jolie;
Et sitôt qu'un air doux et lent
Monte, j'en suce la mélan-
Colie!

« Oui, tout le triste qui coula
D'un chant, à l'heure violette,
Est sucé par moi... lon, lon, la...
Comme l'œuf est sucé par la
Belette! »

Coteau d'Andilly, 1893.

II

EXERCICES

Secouons la léthargie
Où tout est trop oublié,
Et traitons notre énergie
Comme un muscle atrophié.

Veuillons pour vouloir. La chose
Importe peu ! Mais veuillons !
Veuillons cueillir une rose
Sur un gouffre, et la cueillons ;

Veuillons franchir un obstacle,
Devenir tireur adroit,
Organiser un spectacle,
Faire respecter un droit.

Parler la langue des Kurdes,
Écrire le nubien ;
Veuillons des choses absurdes
Pour apprendre à vouloir bien !

Quittons l'âme inoccupée
Que nul désir n'effleurait :
On apprend la lourde épée
Avec le léger fleuret.

Ces petits sports volontaires
Ne seront pas superflus.
Ainsi qu'on fait des haltères,
Veuillons peu d'abord, puis plus.

Ramassons, aux plages molles,
Des cailloux, et lançons-les !
On devient des discoboles
En maniant des galets.

Lorsque nous nous fatiguâmes
A vouloir, soyons contents ;
Car lorsqu'on a fait ses gammes
On n'a pas perdu son temps.

Telle ambition profonde.
Jouant un jeu qu'on moquait,
Guettait la boule du monde
Dans celle d'un bilboquet.

III

LES BARQUES ATTACHÉES

Dansez, les petites barques!
Dansez, les petits bateaux
Sur lesquels on voit des marques
De gros couteaux!

Dansez, les petites barges
Sur lesquelles sont écrits
Des noms cordiaux et larges
Comme des cris!

Dansez, le *Requin*, de Nantes,
Le *Marsouin*, de Paimpol,
Que des cordes frissonnantes
Tiennent au sol!

Dansez ces danses, penchées
Par l'effort sur un lien,
Que les barques attachées
Dansent si bien!

Quand on tient par une amarre
Que l'on ne peut pas casser
Au port plat comme une mare,
Il faut danser!

L'air a tant de transparence
Qu'on peut, au lointain de l'eau
Où vient se jeter la Rance,
Voir Saint-Malo!

Dansez! — En cognant vos quilles,
Faites onduler vos rangs!
Les paniers sont pleins d'équilles
Et de harengs;

Les goélands font des rondes
Sur les quais par l'eau vernis;
Les rouleaux de cordes blondes
Semblent des nids;

Et sur la pierre brûlante
Quelques mousses ingénus
Dorment en montrant la plante
De leurs pieds nus!

Dansez en roulant des hanches
Le long des pierres du bord,
Les petites barques blanches
Qu'on laisse au port!

Dansez, les peintes en rouge,
Dansez, les peintes en bleu,
Sur votre reflet qui bouge
Toujours un peu!

Dansez, les neuves, parées,
Et les très vieilles, qui n'ont,
Pour éblouir les marées,
Plus que leur nom!

Que chacune dans la Rance
Mire le beau nom qu'elle a!
Et dansez, *Bonne Espérance*,
Maris Stella!

Dansez, la *Belle Jeannette*,
Dansez, les *Trois Bonnes Gens*,
Le *Vieux Gabier*, la *Mouette*,
Les *Deux Sergents*!

Trompez, la *Nouvelle-Zemble*,
Votre impatience par
Un balancement qui semble
Presque un départ!

Là-bas, en blancheurs confuses,
Ces champignons des remous
Qu'on appelle des méduses
Naviguent, mous!

Dansez en rêvant aux vagues!
Ah! sur l'eau, d'un coup profond,
Quels colliers et quelles bagues
Les rames font!

Dans l'odeur d'algue et d'éponge
Du petit port trop serein,
Barques, bercez-vous d'un songe
Glauque et marin!

Acceptez ces ondes plates!
Le long de vos ventres ronds
Repliez, comme des pattes,
Vos avirons!

Faites comme les poètes :
Dans le banal clapotis
Trouvez les flots des tempêtes
En plus petits!

Sur l'eau verte où des bicoques
Mirent leurs toits renversés,
Vous poussant un peu des coques,
Barques, dansez,

En rêvant aux villes claires
Des pays orientaux
Qui, de près, sont des misères!
En rêvant aux

Archipels blonds et fertiles
Qui, si vous en approchez,
Vous paraîtront moins des îles
Que des rochers!

Sachez la vertu d'un câble,
Et que tout l'or du lointain
Est dans ce chanvre implacable
Qui vous retient!

On fait dans le creux d'une anse
Les voyages les plus beaux
Pendant qu'on tire en silence
Sur ses anneaux!

Alors, pourquoi le voyage?
Mon Dieu, si c'est pour laisser
Un sillage, — tout sillage
Doit s'effacer!

C'est pourquoi, dansez sur place!
On voit au loin Saint-Malo...
Le soir vient... la brise est lasse...
Dansez sur l'eau!

Bords de la Rance. 1892.

IV

MATIN

Il fait un temps si beau que l'on n'ose pas vivre.
On est comme l'enfant qu'intimide et qu'enivre
Le cadeau trop vermeil qu'il n'ose pas toucher.
On est comme devant une fleur de pêcher
Qu'on craint, en la cueillant, de connaître fragile.
Il fait un temps si beau qu'on dirait que Virgile
A voulu, ce matin, nous parler de plus près.
Un paysage entier fuit entre deux cyprès.
C'est l'heure la plus douce encor que l'on ait eue.
On descend vers le lac, et, comme la statue
Qu'éveillait peu à peu Monsieur de Condillac,
On n'est plus qu'un parfum de rose près du lac.
On ne sait pas pourquoi, ce matin, les buées
Se sont, aux flancs des monts, si bien distribuées.

C'est trop. L'on est honteux de ce matin si pur.
On devrait être heureux, baigné de tant d'azur
Qu'il semble qu'on respire au bout d'une presqu'île.
Mais, quand l'air est trop doux, le cœur n'est pas tranquille.
Il fait un temps si beau que, gauche et stupéfait,
On n'ose se servir de ce beau temps qu'il fait.
On voudrait décliner humblement l'atmosphère.
Il fait un temps si beau que, tout ce qu'on peut faire,
C'est de vivre. Et l'on vit. Mais non sans un remords.
Car ce temps est si beau qu'il fait penser aux morts.

V

SILENCE

Le silence est la chose exquise. Du silence
Dans de l'ombre, c'est la douceur par excellence !
Se taire dans une ombre où l'on ferme les yeux,
C'est le plus grand plaisir, c'est le plus anxieux,
Le chant le plus parfait, la plus haute prière...
Et l'on voit des ronds d'or naître sous sa paupière.
Oh! écouter, la nuit, entendre, nuitamment,
« Le bruit des ailes du silence!... » (*Saint Amant.*)

O silence introublé des nuits! Fenêtre ouverte!
Ombre muette et bleue! O raison qui déserte!
Illusions qui se retrouvent au complet!
Chevauchement de la Chimère qui vous plaît!

Ou, mieux encor, chagrins bien savourés! retraites
D'angoisse, qui ne sont d'aucun rire distraites!
Souvenirs d'autant plus chéris dans le secret
Qu'on sent que pour personne ils n'auraient d'intérêt!
Descentes en soi même! O prospecteur de l'âme,
Silence! pour qui seul le pur filon s'enflamme!
...Plus de voix résonnant, raisonnant (mot haï
Par un *é*, moins encor pourtant que par *a*, *i*!)
...Silence, ami profond qu'on écoute se taire.
Quand, dans le soir qui vient, on est assis par terre
Et qu'on est éclairé seulement par le feu!
Confident qui, toujours, lorsqu'il reçoit l'aveu,
Prend la voix de la conscience pour répondre!
Glaçon mystérieux qu'on sent sur l'âme fondre
Comme celui qu'au front porte un fiévreux brûlant!
Silence où l'on se met comme dans un lit blanc!
Oh! glisser, dans un grand silence, au fond des chambres,
Ses pensers, comme on glisse en un grand lit ses membres,
Et puis les étirer longtemps, loin des propos,
Et chercher les coins frais du silence!...

Repos.

Arrêt des boniments. Trêve des éloquences.
Évasion d'entre les paroles. Vacances.

Délassement délicieux. Cerveau guéri
De tous les coups dont il était endolori
Par tout le bruit que font tous les gens qu'on rencontre
Et qui ne cessent pas de parler pour et contre
La chose indifférente ou l'individu vain.
Suprême réconfort. Bain d'eau fraîche... le bain
Où les rêves lassés laissent tremper leurs ailes!
(Mais, quand ces ailes-là rebattront, auront elles
Jamais l'incomparable et divin battement
Des plumages muets qu'écoutait Saint Amant?)

O silence!

Et surtout, ne plus jamais entendre
Ceux qui disent, venant par le bouton vous prendre :
« Expliquons-nous! »

Grands dieux! ne nous expliquons plus!
On ne s'entend que grâce à des malentendus.

1890.

VI

BILLET DE REMERCIEMENT

Mon cher Mécène, quelques lignes
M'avisent que votre intendant
Vient de m'expédier deux cygnes
Pour embellir mon humble étang.

Priant les dieux qu'il ne s'égare
Sur leurs plumages éclatants
Aucun des charbons de la gare,
Je les attends! je les attends!

Après avoir brossé sa veste
Et mis dans ses poches du pain,
Le vieux jardinier, d'un pas leste.
Est allé les chercher au train.

Moi, des blancheurs plein la cervelle,
Fou de ce lumineux cadeau,
Je cours annoncer la nouvelle
Aux berges de ma pièce d'eau.

Je suis un peu honteux, à cause
Que je n'ai pas pour eux, hélas!
L'ombre auguste d'un laurier-rose,
L'eau divine d'un Eurotas!

Mais s'il vit, ce couple de cygnes,
Dans mon pauvre lac reflété,
Je croirai qu'en mes vers indignes
Pourra vivre un jour la beauté

VII

N'obligez pas le poème
Qui, mystérieusement,
Voudrait s'ouvrir de lui-même,
A devancer le moment.

Les bouquetières brutales,
Quand la fleur tarde à fleurir,
Lui soufflent dans les pétales
Pour la forcer à s'ouvrir ;

Alors, sur sa tige verte,
La rose s'ouvre à regret :
Il est vrai qu'elle est ouverte,
Mais son parfum n'est pas prêt.

Et la fleur compare, triste
Dans la corbeille d'osier.
Ce procédé de fleuriste
Au procédé du rosier.

VIII

LE SOUVENIR VAGUE

OU LES PARENTHÈSES

Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe
(Un chêne qui n'était peut être qu'un tilleul),
Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,
Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

Blonde comme on ne l'est que dans les magazines,
Vous imprimiez au vôtre un rythme de canot;
Un bouvreuil sifflotait dans les branches voisines
(Un bouvreuil qui n'était peut être qu'un linot).

D'un orchestre lointain arrivait un andante
(Andante qui n'était peut-être qu'un flon-flon),
Et le grand geste vert d'une branche pendante
Semblait, dans l'air du soir, jouer du violon.

Tout le ciel n'était plus qu'une large chamarre,
Et l'on voyait, au loin, dans l'or clair d'un étang
(D'un étang qui n'était peut-être qu'une mare),
Des reflets d'arbres bleus descendre en tremblotant.

Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes
(Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir),
Votre balancement m'éventait de dentelles
Que mes doigts au passage essayaient de saisir.

Sur le nombre des plis de vos volants de gazes
Je faisais des calculs infinitésimaux,
Et languissants, distraits, nous échangions des phrases
(Des phrases qui n'étaient peut-être que des mots).

Votre chapeau de paille agitait sa guirlande,
Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux
(De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),
Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.

Noir comme un gros pâté sur la marge d'un texte
Tomba sur votre robe un insecte, et la peur
(Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte)
Vous serra contre moi. — Cher insecte grimpeur!

Un grêle rameau sec levait sur le ciel pâle,
Ainsi que pour me mettre en garde, un doigt crochu.
Le soir vint. Vous croisiez sur votre gorge un châle
(Un châle qui n'était peut-être qu'un fichu).

L'ombre nous fit glisser aux pires confidences;
Et dans votre grand œil plus tendre et plus hagard
J'apercevais une âme aux profondes nuances
(Une âme qui n'était peut-être qu'un regard).

IX

Oui, sans doute, et tant pis pour ceux que l'aveu choque :
Une âme mélangée, obscure, et de l'époque;
Du grave et du frivole, et des hauts et des bas;
De grandes lâchetés après de grands combats...
Mais, du moins, nulle hypocrisie, une profonde
Franchise, un cœur pressé de se montrer au monde,
Qui, simplement, toujours, à tous, se dévoila,
Disant : « Voici le bien, et, le mal, le voilà;
Voilà ce que je suis, ni plus, ni moins » : la crainte
Toujours d'être prisé plus qu'on ne vaut, et mainte
Fois, pour qu'un sentiment ne devienne trop grand,
Le soin de l'amoindrir, vite, en se dénigrant;
Pour l'injuste louange autant de gêne à l'âme
Que peu d'étonnement pour un injuste blâme;
Le mépris d'une estime usurpée et du vol

D'une admiration ; l'orgueil peut-être fol
De vouloir être aimé tel quel, avec ses tares ;
Et tandis qu'ils s'en vont chantant sur leurs guitares,
Tous, toutes les vertus dont le ciel les orna,
La fierté satisfaite et rogue d'un qui n'a
Jamais voulu tromper, jamais été de force
A remettre au bois mort un peu de verte écorce ;
Qui, jamais ne mentant et ne bonimentant,
N'a voulu de soi-même être le charlatan
Et proposer un cœur où la faiblesse abonde
Comme le plus naïf et le plus pur du monde ;
Et qui, fardé, cherchant un traître demi-jour,
Jamais n'a raccroché l'amitié ni l'amour ;
Qui ne veut pas du tout, par surprise, qu'on l'aime,
Et qui, s'il est aimé rarement, l'est lui-même,
Lui-même pour lui-même, avec son peu de bon,
Son beaucoup de mauvais, lui tout entier, et non
Je ne sais quel monsieur de haute fantaisie
Fabriqué sans défauts par son hypocrisie.

Et tandis que je rêve ainsi, tout exalté
De découvrir en moi cette ultime fierté
Qui loin de toute feinte abaissante me pousse,
Une petite voix insidieuse et douce

Vient murmurer tout près de moi : « Turlututu !
Cette franchise, est-ce vraiment de la vertu ?
Cet effroi du mensonge à soutenir, qui gêne,
Ce superbe refus de se donner la peine
De jouer, pour les gens, tout un long rôle appris,
De se contraindre en quoi que ce soit, ce mépris
De toute hypocrisie, — entre nous, ne serait-ce
Pas simplement l'effet d'une extrême paresse ? »

X

NOS RIRES

Malgré l'amour, la vie et l'heure et les périls,
Nous rions quelquefois des rires puérils,
Des rires dont le son doit étonner nos âmes:
Pour rien, pour un détail dont nous nous avisâmes,
Des rires fous qui sont des fous rires vraiment.
Et nous pour qui l'amour est un déchirement,
La vie un songe en pleurs, l'heure une fuite pâle,
Et pour qui les périls ouvrent un long dédale,
Malgré l'amour, la vie, et l'heure et les périls,
Nos rires sont parfois de si brusques avrils,
Nos rires font sous bois des musiques si franches,
Si fraîches, qu'entendus de loin, entre les branches,
Par le passant qui rêve et ralentit le pas,
Ils doivent lui donner — hélas! il ne sait pas! —

L'illusion que là le bonheur simple habite,
Que la tendresse est calme, et la maison petite,
Et qu'on ignore encor tous les mauvais frissons.
Mais nous, nous cependant, lorsque ainsi nous laissons,
Gourmandes de gaîtés après de trop longs jeûnes,
Rire un peu, malgré nous, nos lèvres... qui sont jeunes,
Toujours nous évitons avec les plus grands soins
De laisser se croiser nos yeux... qui le sont moins,
Et, riant, nous n'osons nous regarder en face,
De peur qu'en un sanglot le rire ne se casse.

XI

LES DEUX CAVALIERS

Parce que j'ai voulu tourner beaucoup de clefs,
Parce que j'ai voulu pousser beaucoup de portes,
J'ai vu pendre à des clous mes rêves étranglés,
J'ai vu du sang caillé dans des cheveux bouclés,
J'ai vu d'affreux yeux blancs, — j'ai vu les Femmes Mortes !

Et depuis que je vis ces mortes, et depuis
Que, pâles, je les vis dans leurs robes à queue,
Le vieux Seigneur des Spleens, le Sire des Ennuis
Plonge en mon cœur un couteau long comme mes nuits,
A la manière du sinistre Barbe Bleue.

En vain, pour surveiller les chemins d'alentour.
— Hélas, quelle arrivée attendre, ou quel retour? —
J'ai fait monter mon Ame au sommet de la tour.
Je sens entrer en moi, lentement, cette lame
Que la cruelle main excelle à retenir.
Et je crie : « Ame, ma sœur Ame,
Ne vois-tu rien venir? »

Et l'Ame me répond : « Je ne vois rien que l'herbe.
L'herbe vulgaire, et courte, et vile, qui verdoie.
— Quoi! rien de clair, de grand, de chantant, de superbe?
— Rien que la platitude immense, qui poudroie!
— Quoi! vers ta blanche tour, en hâte, ne s'éploie,
Par le ciel de soie,
Aucun oiseau bleu?
— Non! sur le sol boueux, aussi loin que je voie,
Il ne vient qu'une oie
Claudicante un peu. »

— « Je sens qu'on m'entre cette lame!
Ne vois tu rien venir, sœur Ame? »

Elle répond :
« Je ne vois rien
Passer le pont! »

Elle répond :
« Je ne vois rien,
Sur l'or céleste,
Que le moulin
Du discours vain
Dont le seul geste
Répond au mien. »

— « Ne vois-tu rien venir? — Non rien,
Sur la grand'route, que le chien,
Je ne vois rien, sur la grand'route,
Que le chien poussiéreux du Doute,
Que le caniche fantômal
Que Faust écoute,
Que l'éternel et le banal
Barbet du mal. »

Et je crie : « Ame, ma sœur Ame,
Ne vois-tu rien venir? — Non, rien,
Sinon, toujours, le même infâme
Troupeau de jours pareils, qui vient! »

— « Ma sœur Ame, regarde bien!
Ne vois-tu rien venir? — Non, rien!

Sur la plaine où, du regard, j'erre,
Rien que la stupide bergère;
Aucune princesse étrangère;
Ni messager, ni messagère;
Et si, quelquefois, mensongère,
Une blancheur va s'élevant,
C'est un nuage de poussière
Qui ne précède que du vent! »

— « Je sens qu'on m'entre cette lame!
Ne vois-tu rien venir, sœur Ame?
Ma sœur Ame, regarde bien! »
Et ma sœur Ame ne voit rien!

Mais, un jour, il faudra que ma sœur Ame voie
Arriver du lointain, sur l'herbe qui verdoie,
Les deux cavaliers,
Qui, plus vite au signal du mouchoir qui s'agite,
Fendent l'air en piquant des deux, et qui, plus vite,
Sautent les halliers.

Alors, nous n'aurons plus, mon Ame, qu'à nous taire!
Et, laissant leurs chevaux dans la cour solitaire,
Alors le noir dragon et le blanc mousquetaire

Monteront par l'étroit escalier, monteront
Si vite par l'étroit petit escalier rond,
Qu'étant aux pieds du monstre, encore les mains jointes,
Je lui verrai soudain jaillir du sein deux pointes,
Car, entrés par derrière en ouvrant les rideaux,
Tous deux l'auront ensemble estoqué dans le dos!

Qui sera le dragon et qui le mousquetaire?
Seront-ils des soldats du ciel ou de la terre,
Les deux bons assassins qui, brusques, entreront
Dans la chambre où l'Ennui me tue, et le tueront?
Mon Ame, ces soldats, mes frères et les vôtres,
Seront-ils le Malheur et l'Amour... ou deux autres?
Deux autres?... Mais lesquels?... Lorsqu'on entend un pas,
Ce sont toujours ceux-là qui viennent, n'est-ce pas?
Sous quel nom viennent-ils? Sous quel masque? On l'ignore...
Mais je suis sûr qu'un jour, dans l'escalier sonore,
Signal de mon salut, ma sœur, nous entendrons
Le tintement précipité des éperons.

XII

L'HEURE CHARMANTE

Le repas s'achevait en musique, aux bougies.
Le vieux parc n'était plus le parc aux élégies,
Mais s'éclairait de ces lanternes du Japon
Qui, sous le fil de fer léger qui leur sert d'anse,
Au moindre éveil de brise entrent toutes en danse,
En étirant leurs corps annelés, de crépon.

Des reflets s'en allaient sous l'eau du lac moirée
Croiser leurs vrilles d'or. Ce fut une soirée
Unique. Le feuillage était notre plafond;
Des étoiles luisaient dans tous les interstices;
Les décors naturels se mêlaient aux factices;
L'amour était frivole, ému, libre, profond

Le réel avait tu sa rumeur importune.
Les ombrelles des pins se veloutaient de lune.
Un désordre joyeux régnait dans le couvert.
Les candélabres hauts de vieille argenterie
Portaient, à chaque branche, une flamme fleurie
D'un lilliputien abat-jour, mauve ou vert.

Ce fut une soirée unique de magie
Et dont nous garderons toujours la nostalgie :
Les cœurs étaient de choix, les esprits aristos;
Les silences disaient des passages de rêves;
Puis les mots repartaient, ennoblis par ces trêves.
Et les âmes vibraient ainsi que les cristaux.

Le vin était d'Asti; le luxe, véritable;
Des violettes en tous sens jonchaient la table;
Les unes se mouraient : elles étaient des bois;
D'autres duraient encore : elles étaient de Parme;
D'un verre qu'on eût dit soufflé dans une larme.
Des roses s'effeuillaient d'un seul coup, quelquefois.

Le moindre pli, le moindre nœud, la moindre ganse,
Résumait en soi seul des siècles d'élégance;
Le moindre mot de ces charmants civilisés,

Des siècles de finesse; et, dans les accessoires
Les plus inattendus, des siècles de victoires
Sur la lourde matière étaient totalisés.

On disputait de poésie et de musique;
Un doux bavard faisait de la métaphysique;
Les fraises, cependant, d'un tas pyramidal
S'écroulaient et roulaient sous les doigts des gourmandes;
Les rieuses offraient moitié de leurs amandes;
On entendait quelqu'un qui parlait de Stendhal.

Et les glaces fondaient, minuscules banquises,
En délivrant des fleurs qui dedans étaient prises.
On se sentait parfois dans une extase, et puis
On ne savait plus trop d'où venait cette extase,
Si c'était du joli mystère d'une phrase,
Ou de la nouveauté d'un couteau pour les fruits.

Ce fut l'heure où, parmi les coupes de Venise,
Dans un accoudement satisfait, s'éternise
L'égrènement rêveur des grappes de muscats;
Alors les beaux distraits qu'être une énigme flatte
Sourirent d'un sourire un peu haut sur cravate
Et tinrent des propos obscurs et délicats.

L'amour était ému, libre, profond, frivole;
Ceux-ci, faux puérils, jouaient à pigeon-vole;
Ceux-là disaient des vers. Et quand les premiers feux
Palpitèrent, des cigarettes allumées,
Aux cheveux plus légers que de blondes fumées
La fumée emmêla de bleuâtres cheveux.

Le paradoxe était aux lèvres des plus sages;
Les fracs étaient fleuris d'œillets pris aux corsages;
Et, comme on entendait de lointains violons,
Les femmes ne faisaient que des réponses vagues,
Et, machinalement, changeaient de doigts leurs bagues,
Avec des rires brefs et des regards très longs.

L'orchestre avait bien soin de n'être pas tzigane;
Sa valse eût fait valser Urgèle avec Morgane;
Puis, elle se taisait, pour reprendre soudain.
Ce fut une soirée unique de magie.
Contre tous les parfums d'un boudoir-tabagie
Luttaient tous les parfums d'un nocturne jardin.

Oh! les rires troublés! oh! les beaux bruits de jupes!
Les plaintes, à mi voix, ironiques, des dupes!
Les mots précis partant des coins esthétisants.

Les mots vagues des coins philosophants, les drôles
Des coins moqueurs... et les blancs haussements d'épaules
Aux madrigaux musqués des dolents bien-disants!

Puis, les frissons frileux dans les robes ouvertes,
Et, le soir fraîchissant, les fichus et les berthes
Jetés vite aux cous nus par les prestes galants;
Les fuites s'estompant, doubles, sous les grands arbres;
Les gestes bleus parmi les gestes blancs des marbres;
Les barques, sur le lac, commençant des tours lents;

Les barques promenant des chants et des lumières...
Énervements heureux et fébrilités chères!
Celui-ci qui, burlesque, éveillant des frons-frons,
Tente un refrain narquois sur une mandoline,
Cet autre proposant d'aller sur la colline...
Et la noble pâleur de tous ces jeunes fronts!

Ce fut une soirée unique de magie.
Le vent malin souffla la dernière bougie
Devant que se fondît notre ultime sorbet.
Parfois, faisant pousser des cris aux robes blanches,
On voyait, incendie indiscret sous les branches,
Une lanterne japonaise qui flambait.

Et nous nous augmentions l'exquis de cette fête
De la sentir frivole, imprudente, inquiète;
Et, délicats devins d'un brutal avenir,
Assurés de bientôt périr, — et quels artistes! —
Tous, nous la savourions, charmés, finement tristes,
Comme on fait ce qui doit et ce qui va finir!

Et ces chants, ces propos, ces clartés et ces femmes,
Et la communion légère de ces âmes,
Et ces plaisirs polis et doux d'honnêtes gens,
— Honnêtes, mais pervers un peu, — ces nonchalances,
Ces voix discrètes, ces musiques, ces silences,
Cette complicité parfaite d'indulgents,

La fraîcheur, sous les doigts, de ces perles, ces grâces,
Cette confusion d'esprits de toutes races,
Ces minutes, ce parc où l'on était si bien,
Joignaient le charme encore, à tant de charmes rares,
De tout ce que déjà menacent les barbares,
De tout ce dont bientôt il ne restera rien!

1892.

XIII

LE CAUCHEMAR

Nous étions prisonniers entre les quatre murs
D'une bibliothèque aux fenêtres grillées
Et d'où nous entendions sonner, rythmés et durs,
Des coups toujours suivis d'un long bruit de feuillées.

On abattait les bois autour de la prison;
Et, sans cesse, parmi la pénombre des branches,
Infligeant aux forêts de grands trous d'horizon,
La hache bleue avait des promptitudes blanches.

L'aubier meurtri rendait un déchirant parfum;
Et les hauts bûcherons triomphaient de leur force
Qui savent, en deux coups, faire, sur un tronc brun,
La blessure gommeuse aux deux lèvres d'écorce.

Et, sans cesse, à travers les barreaux, nous voyions
Un arbre ouvrir les bras dans l'or de la fenêtre,
Tournoyer comme pour s'accrocher aux rayons,
Et tomber. L'if tombait. L'orme tombait. Le hêtre

Tombait. Des voix criaient : « Abattez le noyer !
Coupez le cèdre auguste où passe le vent libre !
Car il nous faut du bois, du bois pour le broyer,
Du bois pour qu'on le râpe et pour qu'on le défibre ! »

Ces cris se distinguaient dans l'innombrable cri :
« Pour chaque arbre abattu j'offre un billet de banque !
Abattez les forêts — car tout le monde écrit,
Le papier va manquer ! Le papier manque ! Il manque,

« Car le nombre croissant des écrivains profonds,
Puissants, probes, nouveaux, sincères, purs, utiles,
Devient supérieur au nombre des chiffons
Que trouvent les crochets dans l'ordure des villes !

« Puisque le haillon manque aux boîtes du préfet,
Abattez, bûcherons, tous les arbres en hâte !
Et qu'on mette leur bois en pâte, puisqu'on fait
Du bon papier avec le bois qu'on met en pâte ! »

Et pour mieux faire à l'arbre une entaille en biseau,
Les bûcherons crachaient dans leurs mains des salives :
Et quand l'arbre tombait, parfois un nid d'oiseau
Éparpillait au loin cinq petites olives.

Et tandis que des chars emportaient ces piliers
Dont la longueur traînante aux chemins se profane,
On entendait crier des ordres singuliers :
« Mêlez le carbonate avec la colophane!

« Au travail! L'atmosphère est à deux cents degrés!
Cylindrez! Calandrez! Couchez! Mettez en colle!
Pour défibrer le bois nos meules sont en grès!
Vite! Le monde écrit comme une immense école!

« Quand passent deux passants, soyez sûr que dans l'un
Un Montaigne est éclos, ou va, dans l'autre, éclore.
C'est pourquoi, préparez la fécule et l'alun!
Neutralisez avec des sulfites le chlore! »

Et d'autres voix criaient : « Le papier manque! Il faut
Que, craquant à la place où la hache l'échancre,
Le cèdre se décide à tomber de son haut
Afin que nous puissions utiliser notre encre!

« La page de ce soir, sur quoi l'écrirons-nous? »
Et, la hache à leurs troncs faisant une jointure,
Les cèdres fléchissaient comme de grands genoux.
— Et la journée avait sa page d'écriture.

Et les rois, les ténors, les banquiers, les tailleurs,
Tous griffonnaient leur page, — et même les poètes!
Comme s'il se pouvait que des strophes ailleurs
Que sur l'onde et le sable aient jamais été faites!

« Fabriquer du papier, c'est là l'essentiel!
Puisqu'il est des auteurs de quoi couvrir la terre,
Il nous faut du papier de quoi vêtir le ciel! »
C'est ainsi que criaient des voix. Et le mystère,

La fraîcheur, le parfum, l'ombre, l'asile, l'eau,
S'en allaient avec l'arbre. Et l'on criait : « Il semble
Que l'on puisse employer le tremble et le bouleau! »
Et le bouleau tombait, abattu sur le tremble!

« Les sapins sont très bons! » Cylindre et laminoir
Avalaient les sapins qu'ils rendaient dans des cuves;
Les sapins sortaient blancs qui venaient d'entrer noirs;
Et le grand vent des monts ne portait plus d'effluves!

« Les peupliers sont excellents ! » Les peupliers
Tombaient en frissonnant de leurs longues échines,
Et puis, broyés, blanchis, lissés, coupés, pliés,
S'envolaient en journaux des ardentes machines !

« A cause de ses fleurs gardez l'acacia ! »
Ont, dans l'acacia, gémi les tourterelles.
Mais les femmes voulant écrire, on le scia,
Et l'arbre en fleurs devint trois cahiers blancs pour elles !

Et les femmes faisaient leur livre. Et les enfants
Faisaient leur petit livre. Et c'est pourquoi, par troupes,
On voyait s'échapper des biches et des faons
Du bois où sombrement l'on pratiquait des coupes.

Et tandis que les bois allaient se dépeuplant,
Sans cesse on entendait mille plumes hâtives
Grincer au premier plan, tandis qu'au second plan
Continuellement ronflaient les rotatives.

Eux-mêmes — car ceci se passait en des temps
Où tout ce qui venait du livre était la gloire ! —
Afin qu'on parlât d'eux, les arbres palpitants
Désiraient la cognée et voulaient la doloire !

Les beaux arbres disaient — car ces temps furent tels — :
« Il est beau d'être beau, mais il faut qu'on le sache !
Émigrons dans les vers afin d'être immortels !
Oui, tomber dans Ronsard vaut bien un coup de hache ! »

Et comme la nature et ses vertes beautés
Rendaient tous les humains impatients d'écrire,
Les arbres s'écroulaient afin d'être chantés,
Les bois disparaissaient pour qu'on pût les décrire !

Et, bois inspirateurs, bois pleins de souffles, bois
Dont Jeanne d'Arc disait, en parlant à ses juges :
« Si j'étais dans les bois j'entendrais bien mes voix ! »
Ainsi vous périssiez, solitudes, refuges !

Nous, pourtant, nous lisions, penchés sur des bureaux ;
Et quand d'un livre ouvert nous levions le visage,
Nous n'apercevions plus à travers les barreaux
Que deux ou trois forêts au fond du paysage !

Et plus on écrivait, et plus on imprimait,
Plus les quatre parois s'épaississant de livres,
Automatiquement sur nous se refermait
La chambre où des mots creux nous tenaient lieu de vivres.

Mais, sans même observer qu'elle se resserrât,
Tout joyeux d'habiter la ratière livresque,
Chacun de nous passait, selon ses goûts de rat,
Du lard scientifique au sucre romanesque.

Et toujours, lentement, sûrement, par milliers,
Les volumes venaient s'ajouter aux volumes,
Toujours, tous les brochés à tous les reliés,
Tous ceux que nous lirons à tous ceux que nous lûmes!

Et n'ayant que leurs noms, jamais, de différents,
Histoires sur romans et romans sur poèmes,
Ils triplaient, quadruplaient et quintuplaient leurs rangs,
Faisant toujours semblant de n'être pas les mêmes!

Et plus s'élargissaient les horizons dehors,
Plus la prison, dedans, se rétrécissait, comme
Si, frappant tous ces coups, donnant tous ces efforts,
L'homme ne travaillait que pour étouffer l'homme!

Et mangeant peu à peu l'espace tout entier
Dans lequel la lecture épuisait nos fantômes,
Les murs ne nous laissaient maintenant qu'un sentier
Où nous courions encore en compulsant des tomes!

Il n'y avait plus rien dehors qu'un pays plat.
Rien ne méritait plus, dans l'aride nature,
Ni qu'on le respirât, ni qu'on le contemplât :
Tout était devenu de la littérature!

A peine restait-il des bois vendus sur pied
Ces brindilles qu'au soir, fagotier, tu recueilles :
Tous les arbres étaient devenus du papier;
On trouvait des feuillets quand on cherchait des feuilles!

Les papetiers vendaient les bois aux imprimeurs.
Sitôt qu'un petit homme avait offert un chèque,
Une forêt tombait en murmurant : « Je meurs! »
Et les murs avançaient dans la bibliothèque!

Mais voici que, surpris par le progrès des murs,
Nous vîmes tout d'un coup qu'entre ces murs, nos têtes
Allaient, en s'écrasant comme des fruits trop mûrs,
Rendre leur pauvre jus de mots et d'épithètes!

Nous connûmes trop tard les immenses regrets.
Le livre même en eut pour ce qu'on assassine.
« *Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!* »
Soupira vainement la Phèdre de Racine.

On entendit gémir le grand vers de Hugo :
« *Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre!* »
Les branches n'étaient plus, ô pourpres, qu'un fagot.
Et vous faisiez mentir l'alexandrin de marbre!

Alors, près de mourir, lorsque le dernier bois
Jeta la dernière ombre au bord d'une prairie,
Nous comprîmes soudain, pour la première fois,
Que nous avions vécu dans une librairie;

Que les arbres d'avril et que les fleurs de mai
Avaient en vain passé devant nos âmes closes;
Car nous n'avions rien vu, rien connu, rien aimé,
Que l'image du monde et le portrait des choses!

Nous criâmes d'horreur; et pâles, voulant fuir,
Nous visitions les murs, nous cherchions les fenêtres,
De ces mains qui n'avaient caressé que du cuir,
De ces yeux qui n'avaient adoré que des lettres!

Nous comprîmes, pendant qu'entraient dans notre chair
Le maroquin rugueux ou le vélin jaunâtre,
Et la douceur de vivre et la beauté de l'air
Que chantait au lointain l'ignorance d'un pâtre!

Nous criâmes d'amour, quand craquèrent nos os,
Vers le soleil couchant dont s'allongeaient les cuivres,
Et, les livres des murs s'étant touchés du dos,
Nous fûmes écrasés entre des dos de livres!

1891.

III

LA MAISON DES PYRÉNÉES

I

LA MAISON

O toiture, tu te dessines !
Asile vert, je te revois !
Quatre colonnes de glycines
Supportent deux balcons de bois.

Le store met une paupière
Au regard d'un miroir sans tain ;
Et le bon jardinier Jean-Pierre
Flûte un petit rire enfantin.

L'étroit pont de schiste se marbre
Des ombres de la frondaison.
Le piano chante dans l'arbre,
Tant l'arbre est près de la maison.

La clôture est une volière
Où les oiseaux chantent en chœur
Qu'il faut bien agiter le lierre
Puisqu'il a la forme d'un cœur.

Toute cette maison chantante
Qui se mire dans un ruisseau
Sent le coutil, comme une tente,
Et sent l'iris, comme un berceau!

Décoré d'une antique huche
Et de trois chaises, l'escalier
Sent la cire, comme une ruche,
Et la pomme, comme un cellier.

Au salon tendu de cretonne,
Un doux lustre vénitien,
Quand nos rires montent, s'étonne
De se sentir moins ancien;

Les portes que le vernis dore
Semblent, pour rendre ce salon
Plus délicatement sonore,
Faites en bois de violon.

A voix haute on lit en famille
Tout ce qu'apporte le facteur,
Et la sonnette de la grille
Est la sonnette du bonheur !

Je revois tout cela ! — L'abeille
Bourdonnait, et j'avais dix ans.
Ah ! je crois que je me réveille
Dans ma chambre aux parquets luisants !

Les hauts volets de cette chambre
Étant de ce bois odorant,
De ce beau sapin couleur d'ambre
Que le soleil rend transparent,

Je pouvais, les fenêtres closes,
Dire que le ciel était bleu
Lorsque les volets étaient roses
Comme des doigts devant le feu !

Pour voir les pics couverts de neige
En faisant le grand tour du val,
Le vieil écuyer du manège
Venait me chercher à cheval.

Je rentrais... Abeille, je t'aime,
Qui, comme un miel sur du pain sec,
Mettais sur le grec de mon thème
Un murmure beaucoup plus grec !

Minutes que rendaient célestes
La mélodie et le travail !
Tous nos orgueils étaient modestes
Comme des bijoux de corail.

Le soleil baignait Sauvegarde.
Monsieur l'Inspecteur des forêts
Envoyait souvent, par un garde,
Des fougères que j'adorais !

Et cette maison de campagne
Sentait, lorsque tombait le jour,
La mousse, comme la montagne,
Le mystère, comme l'amour !

Un grand chapeau garni de tulle
Pendait aux cornes d'un isard.
Mon père traduisait Catulle,
Et ma sœur déchiffrait Mozart.

II

LES PYRÉNÉES

Pourquoi suis-je, ô mes Pyrénées,
Attiré sans cesse vers vous,
Et, riantes ou ravinées,
Qu'avez-vous pour moi de si doux?

Lorsque j'arrive de Provence
A travers des champs de maïs,
D'où vient que je sens à l'avance
Votre odeur de gouffre et de lys?

D'où vient qu'à vingt ans comme à douze
Je suis debout dans le wagon,
Dès qu'on a dépassé Toulouse,
Pour vous chercher à l'horizon?

Et sitôt qu'au béret d'un pâtre
Je connais que vous approchez,
Quel est ce courant d'air bleuâtre
Qui m'aspire entre vos rochers?

D'où vient que, lorsque à votre charme
Je veux résister, c'est vraiment
Comme si par le fer d'une arme
Je rendais plus fort un aimant?

D'où vient que pour moi, sur la terre,
Il n'est d'Alpes ni d'Apennins
M'attirant avec ce mystère
Qu'ont les grands pouvoirs féminins?

D'où vient qu'en Tyrol et qu'en Suisse,
Où je suis allé par hasard,
Il n'est pas un chamois qui puisse
Me sembler beau comme un isard?

Où donc est-elle cette force
A quoi je sens que j'obéis?
Dans quelle fleur? Sous quelle écorce?
D'où vient que j'aime ce pays?

J'aurais pu le trouver superbe
Sans le trouver aussi charmant :
Quelle est, entre ses herbes, l'herbe
D'où naquit cet enchantement?

Lézard vivant ou feuille morte,
Un talisman se glissa-t-il
Dans l'humble butin qu'on rapporte
D'une course au bord d'un péril?

Qui de vous est une amulette,
Caillou blanc où luit un mica,
Pierre à l'odeur de violette,
Bouquet au parfum d'arnica?

Quels cristaux, quelles marcassites,
Grands monts où je me trouve heureux,
Font-ils que, né loin de vos sites,
Je me sens adopté par eux?

Effleurai-je une mandragore
Dans les racines d'un sapin
Quand je me rendais à Bigorre
En passant par le col d'Aspin?

Je n'ai pas l'âme montagnarde :
D'où vient que vous me retenez,
Pâle ciel que le mont regarde
Avec de grands lacs étonnés?

Est-il une Circé des neiges
Versant son philtre au ruisseau clair?
Où donc êtes-vous, sortilèges?
Dans l'eau, dans la terre ou dans l'air?

Je cherche... D'où m'êtes-vous nées,
Tendresses pour ce haut jardin?
— Mais dans le soir des Pyrénées
Ma mémoire s'ouvre soudain.

Dans le soir une phrase vole,
Par mon père dite jadis :
« Ta grand'mère était espagnole. »
Ma grand'mère était de Cadix!

Ah! je comprends, montagne verte,
Pourquoi, souvent, dans vos sentiers,
J'ai marché d'un pas plus alerte
En rencontrant des muletiers!

Au tournant poudreux d'une route,
Je comprends, quand je vous entends,
Pourquoi, toujours, je vous écoute,
Grelots sonores, si longtemps!

Voilà pourquoi, sous les étoiles,
Je vous guettais au coin des ponts,
Attelages couverts de toiles,
De sparterie et de pompons!

Pourquoi j'aimais voir les saccades
Que l'âne imprime aux cacolets
Lancer dans l'argent des cascades
Des grains de raisins violets!

Tout s'explique, — et, bal du dimanche,
Pourquoi, toujours, mon cœur battit
Lorsque l'espadrille était blanche
Et que le pied était petit!

Je n'étais pas traître ou fantasque
Quand j'aimais, dans les bruits du bal,
Presque autant le tambour de basque
Que le tambourin provençal.

Ce n'est pas l'odeur forestière
Que je demande au sapin bleu,
C'est le parfum de la frontière
D'un pays dont je suis un peu.

Car l'Espagne qui me possède
Et qui fait que je vais, là-haut,
— Laissant en bas la brise tiède, —
A la rencontre du vent chaud,

Ce n'est pas cette espagnolade
Qui pendant un instant vous a
Lorsqu'on mord dans une grenade
Ou qu'on respire un mimosa;

Ni la jeune espagnolerie
Qui vous prend quand on lit Musset
Et qu'une basquine fleurie
Passe dans votre rêve... c'est

Une Espagne en mon cœur vivante
Au point que, lorsqu'il bat le soir,
C'est elle, à grands coups, qui s'évente
De son petit éventail noir!

Donc, à ma lyre — est-ce une tare ?
Mais avec fierté je le dis ! —
J'ai quelques cordes de guitare :
Ma grand'mère était de Cadix !

Et, ma race, tu m'accompagnes
Lorsque ici je cherche, en rôdant
Sur la lisière des Espagnes,
Un pittoresque plus ardent.

Si j'aime un nerveux paysage,
C'est que je promène sur lui
Les yeux qu'avait dans son visage
Celle à qui je pense aujourd'hui.

Quelques piments dans un platane,
Un foulard jaune, un grand manteau,
Éveillent la voix gaditane
Dont parle en moi le contralto.

Et c'est pourquoi, souvent, je semble,
Bien qu'immobile, voyager :
Un doux fil qu'on tire et qui tremble
Me relie à quelque oranger !

C'est la raison, blondes cigales,
De mon goût pour les grillons bruns,
Et de ces humeurs inégales
Que me reprochent quelques-uns !

Mes autres aïeux voient sans haine
Cette étrangère qu'il y a
Dans la famille phocéenne
Que je tiens de Massilia ;

Mais elle ! sa race est jalouse,
Et, quand mon âme a des sursauts,
Je crois bien que cette Andalouse
Me dispute à ces Provençaux !

Ah ! quand je sens mon énergie
Se briser en moi d'un coup sec,
Je suis pris d'une nostalgie
Qui ne vient pas d'un marin grec !

L'ancêtre que je commémore
Lorsque ainsi je deviens rêveur,
C'est peut-être, ô Cadix ! un More
Dont la romance est dans mon cœur.

Et ce qui vers vous, Pyrénées,
Sans cesse me ramènera,
C'est que vous êtes dessinées
Avec des fiertés de sierra!

C'est que le vent chaud vient vous battre,
Ce vent énervant et subtil
Qui fait rire comme Henri Quatre
Et pleurer comme Boabdil!

C'est que votre terre, voisine
D'un sol où j'ai quelque cousin,
Reste encore si sarrasine
Qu'un blé s'y nomme sarrasin;

C'est que toujours votre nature
Garde en son frémissant décor
Une arabe désinvolture,
— Et l'écho sublime d'un cor!

Je comprends de quel atavisme
M'est venu ce besoin moral
De sentir un fond d'héroïsme
Au tableau le plus pastoral.

Mon goût même devient logique :
Voilà pourquoi, vent africain,
Il me faut une Géorgique
Retouchée un peu par Lucain !

Et, Galice, Aragon, si proches
De ces cimes qu'on voit blanchir,
Pourquoi, toujours, devant ces roches
J'aime vivre — sans les franchir !

Votre Espagne, pour mon Espagne
Qui n'est qu'une goutte de sang,
Si je passais cette montagne,
Aurait un parfum trop puissant !

Mais ce que la France y mélange
Rend ici le parfum léger,
Et tout m'est doucement étrange
Sans que rien me soit étranger.

Superbe, et bien assez vermeille
Devant l'Espagne qui l'est trop,
La montagne est comme Corneille
Adaptant Guilhem de Castro !

Elle mêle une noble mousse
Aux rocs qu'un tonnerre ouvragea :
C'est de l'Espagne encore douce
Et de la France âpre déjà.

Ceux que le béret auréole
S'ajoutent, d'un air que je sais,
Ce rien de bravade espagnole
Qui rendit toujours plus français!

Les fouets claquent en mousquetade,
Les mots chantent sous le balcon,
Et déjà la rodomontade
Roule de l'*r* dans le gascon.

Folie où la raison chuchote,
La bravoure du béarnais
Porte Sancho sous Don Quichotte
Comme un gilet sous un harnais.

La sombre cape où l'on s'engonce
Ne se voit pas encor souvent ;
Mais l'œil sous le sourcil s'enfonce,
Et la fenêtre sous l'auvent.

Lorsque tourbillonnent ces rondes
Que l'on noue autour des pressoirs,
Quelques femmes sont encor blondes.
Tous les raisins ne sont pas noirs !

Au seuil des blanches maisonnettes
Danse un couple auquel je ne vois
Pas encore des castagnettes...
Déjà des claquements de doigts !

La danseuse, brusque et gentille,
Est encor française... Elle l'est...
Mais on dirait que la mantille
Commence dans le capulet !

Au fond des églises agrestes,
Riantes comme leurs curés,
Les ferveurs sont encor modestes,
Les autels déjà trop dorés !

D'une tendresse encor française,
La foi qui dans ces roches vit
Aurait peur de sainte Thérèse.
Et Bernadette lui suffit !

Devant ces crêtes mitoyennes
Voilà pourquoi je suis si bien :
Toute la France de mes veines
Dans ce clair pays me retient :

Car, parmi tout mon sang, vous n'êtes.
O goutte de sang espagnol.
Que comme entre mille alouettes
Un furtif petit rossignol !

Et si j'aime, depuis l'enfance,
Sous ce ciel venir, et rester,
C'est qu'ici, sans quitter ma France,
J'entends mon Espagne chanter !

III

L'EAU

Luchon, ville des eaux courantes,
Où mon enfance avait son toit,
L'amour des choses transparentes
Me vient évidemment de toi!

Ton nom seul, plein de bulles blanches,
Fait pour moi des ruisseaux couler
Sous des passerelles de planches
Que mon pied soudain sent trembler!

Où voit-on les bergeronnettes,
Qui s'y connaissent en ruisseaux,
Longer plus d'eaux vives et nettes
Sous de plus verdoyants arceaux?

Où la neige daignerait-elle
Descendre ainsi du pic sacré
Pour former une cascatelle
Dès qu'un passant est altéré?

Où voit-on s'offrir une vasque
A chaque tournant de chemin
Pour qu'on puisse tenir Vénasque
Dans le creux glacé de sa main?

Ce Vénasque au chapeau de brume
Ne cesse pas de faire au val
Des générosités d'écume
Et des largesses de cristal!

Prodigue sûr de ses ressources
Et que la pelouse bénit,
Le mont jette l'argent des sources
Par les fenêtres de granit!

Il veut, formidable Mécène
Qui sait que l'eau fait toujours bien,
Subvenir à la mise en scène
De ce décor virgilien.

Dans l'herbe, au fond du précipice,
Caressant ou rongeant le bord,
Partout l'eau sourd, l'eau court, l'eau glisse,
L'eau fuit, l'eau bout, l'eau rit, l'eau dort!

L'eau brille dans ta robe grise
Comme des glaives et des socs,
Montagne auguste dont Moïse
Semble avoir frappé tous les rocs!

Quand l'eau semble absente, un bruit tendre
Nous avise qu'elle est tout près,
Et quand on ne peut pas l'entendre,
On la sent dans l'odeur des prés.

O sentiers! ô ruisseaux sans nombre
L'un à l'autre se mélangeant!
Les sentiers sont des ruisseaux d'ombre,
Les ruisseaux des sentiers d'argent!

A travers d'obliques ondées,
L'Aurore, dans un bleu frisson,
Voit les collines accoudées
Comme des nymphes qu'elles sont!

Sur leurs épaules incarnates
Des torrents glissent, éperdus!
Et ces éblouissantes nattes
Sont faites de ruisseaux tordus!

De l'eau partout! Quand la rivière
Déborde, — histoire de pouvoir
Laisser autour de la chaumière
Des petits morceaux de miroir, —

Les champs ont du ciel dans leurs barbes
Comme un vieil homme a des yeux bleus!
Et vous savez, chevaux de Tarbes
Qui broutez les prés onduleux,

Combien de ces flaques dormantes
Il faut savoir franchir d'un bond
Lorsqu'on galope sur les menthes,
Dont l'écrasement sent si bon!

Quelle terre ne serait sèche
Auprès de cette terre? Ah! si
L'on vivait d'amour et d'eau fraîche,
Ce ne pourrait être qu'ici!

Et des fontaines! des fontaines!
Y en a-t-il!... Il y en a
Pour toutes les Samaritaines
Et pour toutes les Rébecca!

Partout de l'eau! Toujours des gouttes
Aux sandales des vagabonds!
Tant d'eau partout que, pour les routes,
Il faut, partout, des ponts, des ponts!

Voûtés comme de bons esclaves,
Les ponts, joyeux de leurs fardeaux,
Pour leur faire passer les gaves
Prennent les routes sur leurs dos!

Et les routes d'or, qui s'amusent
De voir les ponts plonger aux flots
Leurs grands pieds de pierre qui s'usent,
Ont de longs rires de grelots!

A l'heure où sortent les bréviaires,
Le crépuscule rend divins
Ces paysages de rivières,
D'arches, de pics et de ravins.

Et toute cette eau, source ou gave,
Sur le roc ou sous les cressons,
Voix joyeuse ou silence grave,
Nous instruit en fraîches leçons.

Ah ! quelle leçon vaudrait-elle
Cette claire leçon d'amour
Que donne la neige éternelle
En pensant aux ruisseaux d'un jour ?

Où s'apprend la persévérance ?
C'est au catéchisme de l'Eau
Qui, sous des airs d'indifférence,
Songe toujours à son niveau.

Contre la force ou le sarcasme,
L'Eau, noble et fine, nous apprend,
En bouillonnant, l'enthousiasme,
Et la patience, en filtrant !

Ses conseils n'ont rien de scolaire,
Car elle enseigne, en ses ruisseaux,
L'utilité de la colère,
Des belles chutes, et des sauts !

Elle murmure avec tendresse
— Car elle veut que nous rêvions —
Que bien souvent une paresse
Peut laisser des alluvions !

On sait tout lorsque l'on assiste
Aux cours délicieux de l'Eau :
Sous la fougère et sous le ciste
Elle explique, en passant, le Beau.

Prodiguant l'exemple qui frappe,
Elle prouve aussi bien qu'il est
Dans l'abondance d'une nappe
Que dans la grâce d'un filet.

La dignité, cet esclavage,
Ne rend jamais son flot boudeur ;
On ne connaît pas le rivage
Où l'attachera sa grandeur !

Son orgueil n'a pas la folie
De se priver des jeux charmants.
Ah ! comme elle aime qu'on oublie
Qu'elle est un des quatre éléments !

Quand de sa crue on s'inquiète,
Elle se pique de vermeil,
Ne dédaignant pas la paillette
Qu'elle sait être du soleil.

C'est par l'Eau que les blanches cimes
Se racontent aux peupliers :
Car les glaciers les plus sublimes
Parlent en ruisseaux familiers.

Eh quoi! l'Eau? la sœur de la Terre?
L'Eau qui féconde? la grande Eau?
L'Eau qui lave et qui désaltère
Daigne jouer sous ce rideau?

Elle joue avec l'écrevisse,
Avec le saule... Et, tout d'un coup,
Elle va se mettre en service,
Elle qui peut inonder tout!

Elle coulait, large et futile,
Sous les terrasses du château,
Et puis un besoin d'être utile
L'a prise brusquement, cette eau!

Lâchant la pompe fluviale,
Elle file, d'un air malin,
Dans la rigole triviale
Que lui propose le moulin !

Elle s'échappe des palettes,
Et, bravement, voulant avoir
De grosses bulles violettes,
Elle va mousser au lavoir ;

Elle entre, avec un bruit de foudre,
Dans une scierie aux longs toits,
Pour y mêler sa blanche poudre
A la poudre blonde du bois ;

Et quand on a dépecé l'arbre,
Elle va, toujours s'échappant,
S'embaucher pour scier du marbre
Chez un marbrier de Campan !

Elle a ses gaîtés les meilleures
Dans le travail et dans le bruit...
L'Eau divine a fait ses huit heures
Quand commence à tomber la nuit !

Le clair de lune y met sa traîne...
Le bétail y met ses naseaux...
Soyez, belle Eau Pyrénéenne,
Bénie entre toutes les eaux!

— Source calme ou torrent bravache,
L'Eau qui descend de la hauteur
Apprend tout ce qu'il faut qu'on sache
Pour être poète ou lutteur!

L'Eau ne cesse pas, gave ou source,
D'apprendre à l'homme, à chaque instant,
Qu'on emporte — en prenant sa course,
Et qu'on reflète — en s'arrêtant;

Mais que, malgré le flot qui rage,
L'arbre emporté d'un brusque effort,
O lutteur, devient un barrage
Lorsque le torrent n'est pas fort;

Et que, malgré l'azur, poète,
Quand le ruisseau n'est pas profond,
A travers le ciel qu'il reflète
On peut voir la terre du fond!

1893.

IV

LA BRANCHE

Cette branche pendante et gracile de saule,
Qui vibre parce que l'eau vibrante la frôle,
Ayant voulu sans doute écouter de plus près
Ce que dit le ruisseau dans son tumulte frais,
Se pencha, d'une souple inflexion de tige,
Un peu d'abord, puis trop, — maladresse ou vertige!
Et l'eau, par une feuille, en courant, la retint :
Si bien qu'elle, à présent, dont c'était le destin
De vivre, avec toujours le même geste calme,
Dans l'azur, d'une vie indolente de palme,
Elle doit s'agiter sans cesse, trembloter,
Sangloter quand il plaît à l'eau de sangloter,
Se secouer gaîment si l'eau devient rieuse,
Et s'épuiser en longs émois, la curieuse,

Qu'estiment bien punie alors ses vertes sœurs.
Mais qui n'a nul regret des tranquilles douceurs,
Mais qui secrètement les raille et les méprise,
Mais qui se sent, malgré le courant qui la brise,
Et l'affole, et malgré l'implacable ruisseau
Qui ne lui fait jamais grâce d'un seul sursaut,
Heureuse d'être celle avec qui communique
Le flot, et de savoir ce qu'il dit, elle unique!

V

LA FONTAINE DE CARAOUET

La Fontaine de Caraouet
Est la plus charmante de toutes.
Elle chante comme un rouet,
La Fontaine de Caraouet!
Elle est si fraîche qu'Arouet
Perdrait, en y buvant, ses doutes.
La Fontaine de Caraouet
Est la plus charmante de toutes.

O Fontaine de Caraouet,
Tu chantes sous de vertes voûtes!
Qui boit ton eau fait un souhait,
O Fontaine de Caraouet!

Quand celle qu'on aime vous hait,
En chantant tu vous désenvoûtes,
O Fontaine de Caraouet
Qui chantes sous de vertes voûtes!

O Fontaine de Caraouet,
De quelle ombre tu te veloutes!
C'est là que mon sort se jouait,
O Fontaine de Caraouet,
Là qu'un silence m'avouait
Ce qu'entend le cœur aux écoutes...
O Fontaine de Caraouet,
De quelle ombre tu te veloutes!

O Fontaine de Caraouet,
Est-ce que toujours tu glougloutes?
Les guides claquent-ils du fouet,
O Fontaine de Caraouet?
La villa blanche qu'on louait
Est elle encor près des trois routes?
O Fontaine de Caraouet,
Est ce que toujours tu glougloutes?

La Fontaine de Caraouet
Est au fond des heures dissoutes.
Ne me demandez plus où est
La Fontaine de Caraouet !
D'un bonheur on est le jouet.
Et puis, au jour, jour, tu t'ajoutes...
La Fontaine de Caraouet
Est au fond des heures dissoutes!

Les Fontaines de Caraouet
Nous laissent sur le cœur des gouttes.
Ces gouttes tremblent pour dire : « Et
La Fontaine de Caraouet? »
Même si l'on se secouait
Elles ne tomberaient pas toutes.
Les Fontaines de Caraouet
Nous laissent sur le cœur des gouttes!

VI

LA GLYCINE

A mon balcon cette glycine
Tord ses bras fleuris dans le soir,
Avec le tendre désespoir
D'une princesse de Racine.

Elle en a la fière langueur
Et la mortelle nonchalance ;
Et lorsqu'un souffle la balance,
Et que le jour traîne en longueur,

Et tarde à partir, et recule
Le déchirement tant qu'il peut,
Elle exhale une âme d'adieu.
Bérénice du crépuscule !

Le livre glisse de mes mains.
Le petit drame se termine.
« Cruel! » dit au jour la glycine.
Les cieux blessés ont des carmins.

Par la haute porte-fenêtre,
Mystérieusement, alors,
Une des branches du dehors,
Comme un geste vivant, pénètre.

Du frémissant encadrement
Ce bras jeune et souple s'échappe :
Et je sens sur mon front la grappe
Qu'il laisse pendre tendrement !

Tout s'embaume. Et je remercie.
Et, pour lui dire mon amour,
Je donne à la fleur, tour à tour,
Le nom d'Esther et d'Aricie.

Et je compare, les yeux sur
Mon livre tombé sans secousse,
L'odeur plus forte d'être douce
Au vers plus ardent d'être pur !

Un divin poison m'assassine !
Et je doute, en le chérissant,
Si de ma glycine il descend
Ou s'il monte de mon Racine !

VII

LE CARILLON DE SAINT-MAMET

Le Carillon de Saint-Mamet
Tinte quand d'or le ciel se teinte;
Comme si le soir s'exprimait,
Le Carillon de Saint-Mamet
Mystérieusement se met
A tinter dans l'air calme... Il tinte,
Le Carillon de Saint-Mamet,
Tinte, quand d'or le ciel se teinte!

Qui plaint-il, qu'est ce qu'il promet,
Ce chant de promesse et de plainte?
Plaint-il les gens de Saint-Mamet
Ou bien nous?... Est ce qu'il promet

Le pardon du mal qu'on commet
Dans l'âpre course où l'on s'éreinte?
Qui plaint-il? Qu'est-ce qu'il promet,
Ce chant de promesse et de plainte?

Mon cœur, croyant qu'on lui parlait,
Frissonnait à ce chant qui tinte,
Quand j'étais un enfantelet!
Mon cœur croyait qu'on lui parlait...
Ah! je voudrais encor qu'il ait
Cette délicieuse crainte!
Mon cœur, croyant qu'on lui parlait,
Frissonnait à ce chant qui tinte!

L'odeur des herbes qu'on brûlait
Disait bientôt l'automne atteinte.
Une chauve-souris volait.
L'odeur des herbes qu'on brûlait
Venait jusqu'à notre chalet,
Et nous avions la gorge étreinte.
L'odeur des herbes qu'on brûlait
Disait bientôt l'automne atteinte.

Levant les yeux de son ourlet,
La servante disait : « Il tinte ! »
Et regardait vers le volet,
Levant les yeux de son ourlet !
Ce tintement la consolait
D'être à d'humbles choses astreinte.
Levant les yeux de son ourlet,
La servante disait : « Il tinte ! »

La femme qui nous vend du lait
Se signait mainte fois et mainte ;
Vite mettant son capulet,
La femme qui nous vend du lait
Vers la petite église allait ;
Et, des morts traversant l'enceinte,
La femme qui nous vend du lait
Se signait mainte fois et mainte !

Le Carillon de Saint-Mamet
Ne tintait pas mieux qu'il ne tinte ;
Mais, alors, comme il nous charmait,
Le Carillon de Saint-Mamet !

La mère de ma mère aimait
L'écouter, la bougie éteinte...
Le Carillon de Saint Mamet
Ne tintait pas mieux qu'il ne tinte.

Mais notre vie, alors, coulait
Plus profonde d'être restreinte !
Comme un ruisseau sur le galet,
Ah ! notre vie, alors, coulait !
Nous n'avions qu'un petit valet,
Mais qui chantait une complainte...
Et notre vie, alors, coulait
Plus profonde d'être restreinte !

Le volubilis violet
Se mêlait à la coloquinte;
L'humble barrière où s'enroulait
Le volubilis violet
N'était pas encor ce qu'elle est :
Une belle grille bien peinte !
Le volubilis violet
Se mêlait à la coloquinte !

Toute aube sent le serpolet.
J'ignorais le mal et la feinte.
J'avais une âme d'oiselet.
Toute aube sent le serpolet.
Ah! si j'avais su qu'il fallait
Devenir Alceste ou Philinte!
Toute aube sent le serpolet.
J'ignorais le mal et la feinte.

Le Carillon tintait, fluet!
Au salon de perse déteinte
Ma sœur jouait un menuet.
Mais, quand tintait le son fluet,
Le menuet diminuait
Pour écouter le son qui tinte...
Le son, alors, entrait, fluet,
Au salon de perse déteinte.

Dieu! pourrait-on, si l'on voulait,
Te ravoir, simplicité sainte?
Reboire au premier gobelet?
Le pourrait-on, si l'on voulait?

C'est pourtant d'un oignon bien laid
Qu'on revoit fleurir la jacinthe!
Dieu! pourrait-on, si l'on voulait,
Te ravoir, simplicité sainte?

Une étoile se rallumait
Sur le val, obscur labyrinthe.
Au-dessus de chaque sommet
Une étoile se rallumait
Quand la cloche de Saint-Mamet
Tintait!... Oh! si, lorsqu'elle tinte,
Une étoile se rallumait
Sur la vie, obscur labyrinthe!

O Carillon de Saint-Mamet,
Tinte, quand d'or le soir se teinte!
Dans l'air bleu qui nous le transmet,
O Carillon de Saint-Mamet,
Tinte ce tintement qui met
Plus de calme en notre âme!... Tinte,
O Carillon de Saint-Mamet,
Tinte, quand d'or le soir se teinte!

VIII

PRIÈRE D'UN MATIN BLEU

Tout est bleu d'éther.
L'abeille du lys
Dit : « *Pater noster*
Qui es in cœlis... »

Le moineau des toits,
Le lézard du mur
Disent à la fois :
« *Sanctificetur...* »

« *Nomen...* », dit le jonc.
« *Tuum...* », dit l'étang.
Et le doux et long
Delphinium blanc

Répète : « *Tuum*... »
Sur autant de tons
Qu'un delphinium
A de clochetons !

Que dit l'eau du puits ?
« *Adveniat*... » L'air ?
« *Regnum tuum*... » Puis
Tout devient plus clair !

Bien qu'entre les pins
Glisse un canon mat,
Là-bas les lapins
Ont gémi : « *Fiat !*... »

Ayant accepté
Qu'un plomb la tuât,
La caille a chanté :
« *Voluntas tua !*... »

Un pigeon luisant
Quitte le bouleau
Et monte, en disant :
« *Sicut in cœlo !*... »

La bêche, à ce vol
Dont elle vibra,
Droite dans le sol
Gronde : « *Et in terrâ !* »

Et : « *Panem nostrum...* »,
Dit le sol vermeil.
« *Quotidianum...* »,
Répond le soleil !

Le ciel est si bleu
Que tout, ce matin,
Pense qu'il ne peut
Prier qu'en latin !

C'est le réséda
D'aube irradié
Qui murmure : « *Da*
Nobis hodie... »

« *Dimitte nobis*
Debita nostra... »,
Bourdonne l'iris
Où l'abeille entra.

Le fenouil léger
Qu'on appelle aneth
Dans le potager
A dit : « *Sicut et...* »

« *Nos dimittimus...* ».
Disent à mi-voix.
« *Debitoribus...* ».
Les fourmis du bois.

Dans ses petits pots
Le myosotis
S'éveille à propos
Pour dire : « *Nostris...* »

Blanc d'avoir traîné,
Le pur Lohengrin,
Le cygne dit : « *Ne*
Nos inducas in... »

Un corbeau plus vieux
Que Mathusalem
Croasse un pieux :
« *Tentationem.* »

« *Sed libera nos...* »,
Bêlent en marchant
Les doux mérinos
Qui broutent le champ.

Ayant le premier
Fait le mal subtil,
Que dit le pommier ?
« *A malo !* » dit-il.

Il dit : « *A malo...* »
Et le cyclamen
Incliné sur l'eau
Lui répond : « *Amen !* »

1891.

IX

OMBRES ET FUMÉES

J'aime les ombres, les fumées,
Ces fugacités et ces riens,
Ces formes vaguement formées,
Ces tremblements aériens.

Je t'aime, toi qui ne te poses
Jamais, Fumée, ô sœur du Vent,
Et je vous aime, Ombre des choses,
Plus que les choses bien souvent!

Je vous aime, parce que, vaines,
Vous me convenez, à moi, vain,
Et parce que, les incertaines,
Vous me charmez, moi, l'incertain!

Oui, j'aime toutes les fumées,
Celles qui traînent sur les champs,
Celles qui sortent des ramées,
Celles aux panaches penchants,

Les larges dont les hanches rondes
Se roulent dans l'azur profond,
Celles qui sont des boucles blondes
Qui de plus en plus se défont,

Ou des vrilles que l'air allonge,
Fins copeaux roulants et fuyards
De quelque menuisier de songe
Qui raboterait des brouillards;

J'aime celles qui sont, il semble,
— Leurs flocons ensemble étant pris
Et montant ainsi pris ensemble, —
Des grappes de gros raisins gris;

Celles dont le duvet tressaille
Sur les chaumes, piquant au bout
De ces obscurs chapeaux de paille
Des aigrettes de marabout;

Celles qui, tôt disséminées,
Par petits bonds légers s'en vont
Du chalumeau des cheminées,
Comme des bulles de savon ;

Les droites et les zigzagantes,
Et celles qui font sur les cieux
Des fioritures élégantes,
Des paraphes prétentieux ;

J'aime celles dont les spirales
Semblent monter d'un encensoir;
J'aime les roses, matinales,
J'aime les bleuâtres, du soir;

Et celles que j'aime entre toutes,
Sont les pâles, les faibles, les
Pas encor tout à fait dissoutes,
Mais presque, aux lointains violets ;

Celles aux graciles volutes
Qui, dans les vallons assombris,
Dénoncent à peine les huttes
Et les éphémères abris ;

Celles qu'un jeu de brise courbe,
Courbe et redresse tour à tour,
Sur les moribonds feux de tourbe
Abandonnés par le pastour,

Et dont les timides guirlandes
S'effacent à nos yeux ravis,
Et défaillent au loin des landes
Sur un horizon de lavis...

*

Et j'aime aussi toutes les ombres,
Et tous leurs caprices chinois,
Géantes, naines, pâles, sombres,
Selon l'heure et selon le mois :

Les belles ombres magistrales
Qui rampent solennellement ;
Les ombres caricaturales
A l'hoffmannesque mouvement ;

Les ombres surtout, je l'avoue,
Qui par des pinceaux très subtils
Semblent faites : sur une joue,
Cette fameuse ombre des cils ;

Cette ombre que, minutieuse,
Sur le bas du roc cinabrin
Ou sur le pied roux de l'yeuse,
Projette l'herbe, brin par brin ;

Sur le ruisseau, l'ombre d'un saule
Superposée à son reflet ;
Au fond du ruisseau, l'ombre drôle
D'un têtard vif sur le galet ;

Une ombre de fils d'araignée
Dans laquelle un insecte mort,
Balançant sa panse saignée,
Met une petite ombre encor ;

Votre ombre au rideau de l'auberge,
Moustaches du chat accroupi ;
L'ombre d'un cheveu de la Vierge ;
L'ombre d'une barbe d'épi ;

Et dans le lys, cadran solaire
A qui Mab dit : « Quelle heure est-il? »
En bâillant sous un capillaire,
L'ombre tournante du pistil!

Mais les ombres que je préfère,
Sont celles, naturellement,
Qu'un fugitif objet vient faire,
Les chères ombres d'un moment.

Et c'est l'ombre de ce qui vole
Qui me séduit le plus, étant
La plus vaine et la plus frivole,
Par son symbole inquiétant.

J'aime les ombres minuscules
Qui dansent sous les papillons,
Qui dansent sous les libellules,
Sur l'eau, les herbes, les sillons;

J'aime l'ombre que l'alouette
Laisse par terre en s'élevant,
Et la rapide silhouette,
Sur les toits, de l'engoulevent;

L'ombre d'un bond de sauterelle,
L'ombre, sous un zéphyr souffleur,
De la plume abandonnant l'aile,
Du pétale quittant la fleur :

Toute ombre vite évanouie,
Toute ombre qu'on perd brusquement :
Sur les lèvres de mon amie
L'ombre d'un attendrissement,

Dans toutes les ombres des branches
Toutes les ombres d'oiselets,
Celles, sur les poussières blanches,
De votre vol, duvets follets,

Et, sur la frissonnante page
Où j'écris ces vers, au jardin,
L'ombre que jette le passage
De quelque moucheron soudain !

Oui, lorsque à mon accoutumée
Je laisse aller jouer mes yeux,
C'est avec l'ombre et la fumée
Qu'ils s'amusent toujours le mieux :

Et parmi les ombres sans nombre
Au jeu desquelles je me plus,
La plus philosophique, l'ombre
La plus ombre, et, partant, la plus

Vraiment de mes regards aimée,
Ce fut, — ô deux riens s'assemblant! —
Ce fut l'ombre d'une fumée
Bleuissante sur un mur blanc!

1893.

X

LA FLEUR

J'étais là, bien couché dans ce bon tas de foin,
Dans ce bon tas profond de foin, qui, de très loin,
S'était promis à moi par son parfum qui rôde ;
J'étais là, caressé d'une chatouille chaude,
Presque disparaissant dans la ronde rousseur,
Le corps enveloppé d'une vaste douceur,
La tête, cependant, commodément plus haute,
Riant d'aise, alangui, remerciant mon hôte,
Lequel m'insinuait des brins astucieux ;
J'étais là bien couché, mon chapeau sur les yeux,
Bercé d'un tintement de cloches éloignées,
Ramenant quelquefois des touffes par poignées
Pour hâter mon complet ensevelissement,
Humant la forte odeur avec enivrement,
Et, béat, le cœur gai, le corps las, l'esprit veule,
Sentant crouler sur moi l'affectueuse meule !

J'étais là, somnolent, monologuant, et puis
Attentif aux milliers de craquants petits bruits
Secs et fins qu'on entend dans le foin qu'on écoute;
Je disais, mi parlant, mi chantonnant : « Le doute
Étant un oreiller, selon Montaigne, mol,
Doit être un oreiller de foin... de foin... Bien fol
Qui de courir les prés a conservé l'envie!
Pour moi, je vois ici l'emblème de ma vie.
Après avoir longtemps dans tous les sens erré,
J'ai, de mes verts espoirs, fait un grand tas doré,
Un tas de foin... de foin... sur lequel, à ma guise,
J'écoute, d'une oreille artiste et qui s'aiguise,
Des bruits ténus que nul ne percevrait que moi;
Sur lequel — d'autant plus méritoire, ma foi,
Que moi-même, et tout seul, j'ai dû faucher mon herbe. —
Je goûte le repos confortable et superbe. »
Je me félicitais ainsi, quand, tout d'un coup,
Je me sentis piqué vivement dans le cou,
Et, furtive d'abord, insaisissable, obscure,
Elle devint bientôt si forte, la piqûre,
Que dans mon oreiller j'en cherchai la raison :
Et je vis qu'une fleur prise en la fauchaison,
Moins souple que le foin, m'avait, morte revêche,
Enfoncé dans la chair sa tige dure et sèche.

XI

L'IF

Le sol était jonché d'une automne craquante :
Et je faisais, au fond des bois où je fréquente,
Mon petit tour contemplatif.
Les buissons roux étaient comme un cercle de faunes.
Soudain, il me sembla, parmi les arbres jaunes,
Que je voyais jaunir un if.

« Eh quoi ! vous, l'arbre vert, toujours vert », m'étonnai-je,
« Vous dont le vert profond reste noir sous la neige,
Vous, l'If, de ce jaune honteux? »
Mais, semblant désigner d'un mouvement de branche
Les arbres dont sur lui tout l'octobre se penche,
L'If me répondit : « Ce sont eux...

« Eux qui, supportant mal mes insolences vertes,
Des feuilles qu'ils perdaient ont mes branches couvertes.
Ces feuilles, innombrablement,
Se sont, comme des mains rageuses et crispées,
A tous mes verts piquants si jaunes agrippées,
Qu'on me croira jaune, un moment! »

« — Quoi! d'autres t'ont jeté ces feuilles que tu portes? »
Il reprit : « L'arbre mort jette des feuilles mortes!
Homme, ceci vous étonna?
Agit-on dans vos bois autrement qu'en les nôtres?
On prend toujours sur soi ce que l'on jette aux autres.
On ne prête que ce qu'on a.

« Il faut à son prochain que l'on prête, sans cesse,
Flétri, sa flétrissure, et, sec, sa sécheresse,
Et, mort, qu'on lui prête sa mort.
Quand nous différons d'eux, les arbres et les hommes
Veulent, de ce qu'ils sont couvrant ce que nous sommes,
Nous étouffer comme un remord!

« Sachez-le, puisqu'il faut qu'un arbre vous éduque :
La feuille persistante à la feuille caduque
Ne devrait pas se laisser voir.

N'est-il pas naturel que, voyant ma verdure,
Ces arbres aient trouvé, pour cacher que je dure,
De se laisser sur moi pleuvoir?

« Ah! quand ils souffrent trop, les tilleuls et les chênes,
De ne laisser tomber sur les mousses prochaines
Que tous ces tristes haillons bruns,
Que ces maigres chiffons dont l'horreur tourne et vole,
Ils peuvent bien, mon Dieu! si cela les console,
M'en attribuer quelques-uns!

« Le vent n'aura besoin que d'une chiquenaude
Pour faire s'écrouler tout ce qui s'échafaude
Fallacieusement sur moi.
Je serai nettoyé par quelques brises fraîches,
Car ces feuilles ne sont que de pauvres, de sèches...
Que dis-tu? Calme ton émoi!

« Voilà bien les grands mots des hommes : calomnies?
Feuilles mortes, tout simplement! feuilles jaunies!
En suis-je moins vert là-dessous?
L'indulgence est facile aux arbres qui demeurent,
Et nous pouvons laisser à des arbres qui meurent
Le plaisir de mourir sur nous! »

XII

LA BROUETTE

Tel un prince héritier qui se déguise et rôde,
Afin de découvrir l'injustice et la fraude,
A travers les états du roi son père, tel
Jésus reprend parfois son jeune front mortel,
Quitte en secret le firmament du Dieu son père,
Et, blond, s'en vient un peu voyager sur la terre,
— Télémaque divin que, comme un vieux Mentor,
Le bon saint Pierre, ôtant son auréole d'or
Pour n'être pas trahi par ses feux, accompagne.

Un jour, ayant battu longuement la campagne,
Le Seigneur et le Saint — on était en hiver. —
Firent halte en un bois dont le feuillage vert
N'était plus sur le sol que de l'humus rougeâtre.

Saint Pierre eût bien voulu s'asseoir au coin d'un âtre
Et chauffer ses vieux doigts, mais la seule maison
Qui levât son chapeau de chaume à l'horizon
Ne penchait pas au vent la plume de fumée
Qui fait rêver bon gîte et soupe parfumée.
Donc, ce bois valait mieux, d'autant que le soleil
Y donnait, un soleil timidement vermeil,
Un soleil pas bien chaud, c'est vrai, mais, tout de même,
Point trop à dédaigner en ce matin si blême.
Et Pierre, tout fourbu d'aller par les chemins,
S'étant assis, tendait vers ce soleil ses mains
Et les dégourdissait dans sa lumière rose,
Cependant que Jésus rêvait à quelque chose,
Debout, et ne sentant ni fatigue ni froid.

Pierre cria soudain : « Maître! Fils de mon Roi!
Regardez, regardez par ici cette femme!
N'est-elle pas stupide ou folle? Sur mon âme,
Elle veut ramasser du soleil. Voyez-la! »

Jésus leva les yeux. Une vieille était là,
De ces vieilles des champs, au dur profil de chouette;
Et cette vieille, avec une énorme brouette,
Se tenait au milieu du sentier, à l'endroit

Qu'éclairait un rayon de soleil tombant droit;
Et sitôt qu'il venait dorer son véhicule,
Cette femme tentait la chose ridicule
D'emporter le rayon, et poussait aux brancards
Bien vite; mais toujours, au moindre des écarts
Qu'elle faisait du point frappé par la lumière,
Le soleil s'échappait de la brouette; et Pierre
Se divertissait fort à regarder ce jeu :
La capture, d'abord, du beau rayon de feu
Entre les ais boueux et gris qu'il illumine,
Puis sa fuite rapide, et la piteuse mine
De la vieille pauvresse, interdite un moment,
Mais qui recommençait bientôt, patiemment,
Sans comprendre pourquoi, dès qu'elle entrait dans l'ombre,
Elle ne poussait plus qu'une brouette sombre!
« Est-elle simple! Dieu! voyez ce qu'elle fait!
Bon! elle recommence! »
Et Pierre s'esclaffait.

Mais voici que Jésus, dont l'intérêt s'éveille,
S'approche, et doucement interroge la vieille :
« Femme, que fais tu là? N'as-tu plus ta raison?
Il règne un froid terrible en cette âpre saison,
Et je ne comprends pas, ô femme, que tu veuilles,

Au lieu de ramasser du bois sec et des feuilles,
Ramasser ce rayon à peine réchauffant!

— C'est pour le rapporter à mon petit enfant,
Dit la femme, en levant le front. Je suis l'aïeule
D'un pauvre enfant malade à qui je reste seule,
Car cet hiver le père et la mère sont morts.
Pour travailler, mes bras ne sont plus assez forts.
Je ne peux que glaner, et ce travail-là chôme,
Et l'enfant va mourir sous notre triste chaume,
Sans même avoir connu ces douceurs, ces bonbons,
Qui font sourire encor les petits moribonds.
Ne pouvoir pas gâter alors qu'on est grand'mère,
C'est dur! Que lui donner? Je ne savais que faire;
Mais voici qu'il me dit, ce matin, au réveil :
« Je serais bien content si j'avais du soleil! »
Car le soleil jamais n'entre dans ma chaumière,
Et mon petit garçon est privé de lumière.
Alors, voyant qu'ici du soleil avait lui,
Je viens en ramasser un bon morceau pour lui. »
Et la vieille reprit avec foi sa besogne.

Quand il se sent ému, saint Pierre se renfrogne.
Il dit : « Elle est stupide! elle ne voit donc pas

Que son soleil s'en va dès qu'elle fait un pas!
Cette vieille cervelle est dure comme pierre
Et ne comprend plus rien! »

Mais Jésus dit à Pierre.
Pensif, ayant rêvé sur cette femme un peu :
« On ne sait pas ce que l'amour des simples peut! »
Et, n'ayant pas compris toute cette parole,
Saint Pierre répétait : « Mais cette femme est folle!
Elle est folle, Seigneur!... » Soudain, il s'arrêta,
Presque aussi confondu que quand le coq chanta :
Car la vieille marchait maintenant sous les branches,
Et les rayons restaient entre les quatre planches,
Et les rayons, dans l'ombre, étincelaient encor,
Et, paraissant pousser devant elle un tas d'or,
Sans s'étonner, la vieille, impassible et muette,
Emportait le soleil dans son humble brouette.

1892.

XIII

L'AMOUREUX DE MARGARIDON

« Vierge au regard loyal, fleur de notre campagne,
Si je puis être aimé de vous, Margaridon,
Demain même, je veux, pour vous en faire don,
Acheter un foulard au colporteur d'Espagne.

« Si nous nous accordons sans trop tarder, je crois
Que je ne saurai pas vous refuser la montre
Qu'un bijoutier gascon dans sa boîte nous montre
Au milieu de cœurs d'or, de bagues et de croix!

« Si nous nous marions aux premières pervenches,
J'irai jusqu'à donner du ruban de velours
Pour que le capulet même de tous les jours
Soit aussi bien bordé que celui des dimanches.

« Sans être un grand Crésus, j'ai mon petit avoir.
J'ai des bœufs. J'ai le champ que m'a laissé mon père.
Un potager. Enfin, la maison est prospère,
Et vous aurez du linge à porter au lavoir.

« Et si vous ne voulez que goûter le jeune âge,
Vous vivrez sans rien faire, aussi blanche de peau
Que les dames d'Albi qui portent un chapeau,
Car la mère est vaillante et fait tout le ménage.

« La chambre est belle. Elle a trois mètres de hauteur.
Moi-même j'ai taillé la poutre et les lambourdes.
J'ai pendu deux portraits sous la Vierge de Lourdes :
L'un, c'est Monsieur Hugo ; l'autre, Monsieur Pasteur.

« De l'huile de mon bras la commode est luisante.
Le lit est grand, profond : c'était le lit des vieux.
La mère l'a cédé pour que nous soyons mieux.
Tout ça sera bien beau quand vous serez présente !

« Les rideaux ont été passés à l'amidon ;
Et j'ai fait faire un cadre avec les coquillages
Que l'oncle a rapporté de ses lointains voyages,
Pour le petit miroir de ma Margaridon.

« J'ai, pour vos pots de fleurs, élargi d'une planche
La fenêtre où bientôt vous viendrez vous asseoir...
Et lorsque je suis seul, je regarde, le soir,
La place où vous mettrez votre main sur ma manche. »

1889.

XIV

LES BŒUFS

C'est l'heure où la nuit pose, en montant vers les cieux,
Son pied sur chaque mont comme sur une marche;
Et, déchirant le soir du cri de ses essieux,
Un char de foin a l'air d'une meule qui marche.

Deux bœufs traînent ce char, et, de leur front têtu,
Ils poussent en avant, les cornes abaissées;
Chacun d'un tablier de toile est revêtu,
Qu'on voit en bas frangé de ficelles tressées.

Cette frange descend sur leurs genoux noirauds
Pour éloigner, pendant les chaudes matinées
Où des bourdonnements s'échappent des sureaux,
Le harcèlement bleu des mouches obstinées.

Ils avancent, coiffés de peaux d'agneaux, les bœufs.
Flanquant des coups de queue à leur croupe écailleuse,
Et sans paraître voir le tournant trop bourbeux.
Ni qu'après le tournant la côte est rocailleuse.

Lorsque le char s'enfonce et qu'il faut l'arracher.
Dans le marbre gluant des naseaux noirs et roses.
Ils soufflent un instant. puis. sans daigner broncher.
Ils partent à nouveau. les paupières mi-closes.

Et tandis qu'ils sont là peinant. poussant plus fort.
Les bœufs mystérieux, énormes et timides.
Comme s'ils demeuraient étrangers à l'effort.
Gardent, sous leurs cils durs, toujours. leurs yeux humides.

Un attendrissement semble être en eux monté
Que ne peut plus troubler la présente détresse:
Et. les voyant souffrir avec cette bonté.
J'ai compris quelle était leur profonde sagesse.

Ils ne s'étonnent plus, les paisibles bœufs roux.
Car ils ont longuement réfléchi sur les choses;
Et ce sont devenus des philosophes doux.
Patients rumineurs des effets et des causes.

Ils ne s'étonnent plus, ils ne s'indignent plus,
Sachant qu'on perd son temps en révoltes superbes,
Quand la route implacable ouvre ses deux talus,
Et qu'il vaut mieux songer en remâchant des herbes!

Ils savent qu'à leur sort ils ne changeraient rien,
Mais que chaque moment des plus ingrates vies
Peut posséder le rêve, insaisissable bien.
Secrète liberté des races asservies!

Qu'importent l'aiguillon cruel, le taon haineux,
L'accouplement au joug, les cornes qu'on attache!
Ils ne souffrent de rien, ne vivant plus qu'en eux,
Et machinalement accomplissant leur tâche.

Qu'importe la charrue et d'avoir entendu
Le cri que le bouvier pousse à la capvirade!...
Chacun, posant sans bruit son large pied fendu,
Rêve, et sent près de lui rêver son camarade.

Ils vont, sans s'occuper des coups ni des faux pas,
Trouvant que pour rêver, déjà, la vie est brève,
Et que, si grands qu'ils soient, des maux ne valent pas
De détourner le sage, un moment, de son rêve!

C'est pourquoi, quand, la ronce accrochant les moyeux,
L'ornière sous la roue hostilement se creuse,
Au plus fort de la lutte ils gardent dans leurs yeux
Cette belle douceur de la pensée heureuse.

1889.

XV

LES GENÊTS

Sur ces balais — stupidement — dressés du sol
S'est abattu tout un doux vol.

Pour se poser — sur ces balais, — dans la campagne,
Des papillons viennent d'Espagne.

Des papillons — qui sont des fleurs, — des fleurs qui sont
Des papillons! Essaim? Buisson?

Sont-ils des fleurs ? — Sentez leur souffle ! — Ou bien sont-elles
Des papillons? Voyez leurs ailes!

Papillons-fleurs, — ces papillons — se sont, légers,
Sur chaque brindille étagés!

Les gros en bas, — et, tout en haut — de chaque tige,
Le plus petit de tous voltige!

Et tout ce vol — de papillons — tout palpitants
S'installe là pour quelque temps.

Et maintenant, — les vieux balais — ont une housse,
Et répandent une odeur douce :

Ça sent si bon — que c'est toujours — comme si on
Attendait la procession!

Et cette odeur — s'en va troubler — toute la lande,
Car le vent fait la propagande.

Balais! balais! — qui vous eût dit, — balais piteux,
Que vous seriez si capiteux?

Et tout d'un coup — (mais quel besoin — des fleurs ont elle
Étant des fleurs, d'avoir des ailes?)

L'essaim doré, — qui se souvient — d'être espagnol,
Prend au vent d'Espagne son vol!

Que reste-t-il — de l'or vivant, — des ailes douces?
Quelques noires petites gousses!

Vous n'avez plus — qu'à frissonner, — genêts frileux,
En nous offrant des balais bleus,

Des balais bleus — pour balayer — devant nos portes
L'amas prochain des feuilles mortes!

Balais! balais! — pauvres genêts, — vous êtes laids!
Vous n'êtes plus que des balais!

Et vainement — vous murmurez, — ne pouvant croire
A la fuite de tant de gloire :

« Qu'est-ce que c'est — que ces fleurs-là — qui fuient aux vent
Il faut consulter les Savants! »

« Que voulez-vous ! » — vous répondront — leurs voix cassées,
« C'est des papilionacées !

« Il faut avoir, — quand on a peur — de ces douleurs,
Des fleurs qui ne soient que des fleurs !

« Mais quand on veut — des fleurs en or — ayant des ailes,
On sait à quoi s'attendre d'elles ! »

XVI

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

On entend encor fuser quelques trilles.
La couleur du ciel commence à muer.
Des coups d'ailes font encor remuer
La vigne des murs, le lierre des grilles.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Les échanges vifs que faisaient les branches
D'oiselets lancés comme des volants
Deviennent plus mous, deviennent plus lents.
La lune, au ciel clair, met ses cornes blanches.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Le doux crépuscule a jeté sa cendre;
Les lointains sont bleus et vont se noyant;
Et la feuille d'or, tout en tournoyant,
Du grand peuplier se met à descendre.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Une cloche tinte, une chèvre bêle.
Une fille passe, et chante, et suit l'eau.
Le chant que l'on chante à cette heure est beau;
La fille qui passe à cette heure est belle.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Les pas des marcheurs attardés se pressent.
Un rameau, quitté par son chanteur fol,
Est encor tremblant de l'élan du vol.
Où vont ces oiseaux qui tous disparaissent?

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

La clarté s'esquive, et déjà l'on doute
Si l'objet qu'on voit est loin ou tout près.
S'en revenant seul, lentement, des prés,
Un poney velu traverse la route.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Un alignement de petites meules
Donne aux champs l'aspect de camps endormis.
L'heure est aux amants, et non aux amis.
Les cœurs vont par deux, les âmes vont seules.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

La vie est soudain comme une inconnue
Qui fixe sur vous de trop larges yeux.
Il semble que tout soit insidieux.
On s'entend parler d'une voix émue.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

On s'entend parler d'une voix de songe
Dont on ignorait la sonorité.
C'est l'heure charmante où la vérité
A tout à fait l'air d'être du mensonge.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Et si maintenant la rainette chante
Aux bords ébréchés des petits bassins,
C'est que, sur ton cœur ayant des desseins,
Cette heure a besoin d'être trop touchante...

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

1891.

XVII

L'OURS

Martin, ours. Une bête énorme. Un plantigrade
Que l'on n'aimerait pas avoir pour camarade.
Touffu, férocement espiègle, et reniflant.
Un ours qui jetterait un homme sur le flanc
D'un seul revers de patte, et, de deux coups de griffes,
Mettrait toutes ses chairs palpitantes en chiffes;
Un ours dont un géant ne viendrait pas à bout.
Et qui, s'il se montrait soudainement debout,
Ferait, comme devant la nuit le crépuscule.

S'évanouir Samson et se dissoudre Hercule :
Car Hercule, l'athlète aux puissantes sueurs,
Et Samson, le plus grand parmi les grands tueurs,
Ne seraient, dans les bras de la bête assaillie,
Malgré leur corps trapu, leurs muscles en saillie,
Leurs intrépides reins, leur imployable dos,
Qu'un giclement de sang et qu'un craquement d'os.

Et cet ours, au regard terriblement oblique,
Danse la mazurka sur la place publique.

L'homme qui tout petit à sa mère le prit,
Son montreur, l'apostrophe en faisant de l'esprit,
Dit qu'on peut l'approcher, le toucher, sans qu'il morde,
Et roule du tambour, et tire sur la corde
Qui s'attache à l'anneau de la narine en sang,
Et lui chante un refrain monotone et dansant;
Et docile, et craignant de perdre la cadence,
Le formidable ours brun de la montagne danse...
Soulevant le gros rire épais des hommes saouls,
Il danse, sous la pluie insultante des sous.

Une bosse de chair et de fourrure sale
Lui ballotte au sommet de l'épine dorsale;

Et de peur de déplaire à cet homme, cet ours
Fait, devant l'honorable assistance, des tours.
L'homme n'a qu'à parler, et l'ours obéit vite.
L'ours ne se fait jamais prier. L'homme l'invite,
Sitôt que la mazurke est dansée, à polker :
Et l'ours polke ; à valser : l'ours valse ; à mieux marquer
La mesure : l'ours marque avec sa patte, et volte,
Gracieux comme un ours qui fait le désinvolte;
A s'asseoir : l'ours se met, grave, sur son séant ;
A manier un peu sa trique de géant :
L'ours a l'air, s'escrimant dans le vide qu'il rosse,
Sa trique entre les bras, d'un gros guignol féroce ;
A montrer « comment l'ours marche en montagne » : l'ours
Marche, allongeant des pas silencieux et lourds ;
A faire le bourgeois riche qui se promène :
Et l'ours, caricature horriblement humaine,
Se lève sur ses pieds ; puis, plein de dignité,
Déposant sur sa tête énorme, de côté,
Un tout petit chapeau de paille ridicule,
L'ours vient faire un salut au public — qui recule !
Et puis, l'ours roule et tangue et feint d'être un peu gris ;
Et puis, l'ours fait le mort, et les coups et les cris
Et les piétinements le laissent immobile...
Et puis, l'homme à chacun va tendre sa sébile.

Grommelle en la sentant légère dans sa main,
Relève l'ours encor couché sur le chemin
En donnant à l'anneau deux coups de corde brusques,
Lance à la bête un coup de pied, reprend ses frusques,
Ramasse son gourdin, rajuste son tambour,
Et part, suivi d'enfants.

Ainsi de bourg en bourg,
Ainsi de ville en ville.

Et je n'ai pas, en somme,
Compris pourquoi cet ours ne mangeait pas cet homme.

Saint-Béat, 189...

XVIII

TOUT D'UN COUP

Les clartés qui, là-bas, piquant les ombres bleues,
Révèlent qu'un menu village, à bien des lieues,
Doit au flanc rond de quelque colline s'asseoir,
Les clartés, tout d'un coup, que nous voyons, ce soir,
Du haut d'un col, avant de descendre les rampes,
Luire, — et qui sont, là-bas, les chandelles, les lampes,
Les feux d'une gaîté, d'un travail, d'un souci, —
Ces clartés, tout d'un coup, nous rappellent que si
L'on rêve au bord des ciels, on vit au ras des terres :

Que si l'on rêve un peu sur les monts solitaires,
On vit, dans les vallons, on vit, on vit beaucoup :
De sorte que nos cœurs, oubliant, tout d'un coup,
Que les feux du méchant, ses lampes, ses chandelles,
Ne font pas, au lointain, des lumières moins belles
Que les lampes, les feux, les chandelles du bon,
Et que l'affreux signal qu'allume un vagabond
Et la douce fenêtre au seul rideau de serge
Qu'éclaire saintement le coucher d'une vierge
Sont deux étoiles d'or identiques, — nos cœurs,
Pour lesquels, tout d'un coup, ces petites lueurs
Ne sont plus, dans la nuit, que d'autres existences,
Nos cœurs qui, tout d'un coup, sentent qu'à ces distances
Vous ne différez guère, ô pires, des meilleurs,
Aiment également tous ces lointains veilleurs !

XIX

LE MENDIANT FLEURI

Il n'est pas du pays. D'où peut il être?... d'où?
On ne sait pas. C'est un mystérieux bonhomme.
Sur le bord du chemin parfois il fait un somme.
Il porte un vieux chapeau qui paraît être — comme
Ceux que portent les champignons — en amadou.
Eut il un nom? Lequel? On l'ignore. On le nomme
Le Mendiant Fleuri. C'est tout.

Il a cette folie, il a cette jolie
Folie : il se fleurit. Il se déguise en Mai.
Son chapeau d'amadou porte un phlox pour plumet.
Dès qu'il découvre un trou dans sa veste, il y met
Du lilas, un pavot. Si c'est une folie,
Cet affreux vagabond des routes se permet
La même que vous, Ophélie!

Cet homme a des crocus aux plis de ses lambeaux
Comme les champs en ont aux creux de leurs ornières.
A ses poches il a des touffes printanières
Comme les bois en ont aux seuils de leurs tanières.
Au lieu des vieux boutons de corne, il a, plus beaux,
Des boutons d'or. Au lieu des pailles coutumières,
Il a du thym dans ses sabots.

Il reprise sa cape en ajonc qui s'accroche,
Reborde un vieux revers avec des serpolets,
Pique de la tremblette aux fentes des ourlets,
Enrichit de bleuets roses et violets
Sa pauvre barbe dont le chanvre s'effiloche;
Puis, fume, luxueux, parmi tous ces bleuets,
Une pipe d'aristoloche!

Qu'il est beau quand il va de maison en maison,
Chamarré d'herbe-aux-gueux, d'airelle et de spargoutte!
La flore du moment sur lui frissonne toute.
Qu'il est beau quand il passe, en fleurs, et qu'il s'ajoute,
Comme un calendrier vivant, à l'horizon!
De sorte qu'il suffit de le voir sur la route
Pour savoir quelle est la saison!

Il réussit parfois des toilettes charmantes.
Je lui connus un col d'aspérule, un camail
De scabieuse ayant un chardon pour fermail.
Qu'il est beau quand il va de portail en portail,
Et que, chargé de coquelourdes et de menthes,
On le voit, rouge et vert comme un saint de vitrail,
Passer dans les herbes fumantes!

*

O bizarre bonhomme, ô vagabond falot,
Misère dont toujours embaumait le passage,
Vieillesse où le muguet attachait un grelot,
O Mendiant Fleuri, gueux parfumé, fou, sage!

Brave pauvre, qui, loin d'être un pauvre honteux,
Marques la déchirure avec une jonquille,
On t'est reconnaissant, presque, d'être boiteux,
Tant la guirlande est belle autour de ta béquille!

Cynique éblouissant, héroïque et finaud,
Je ne saurais assez préférer, quand j'y pense,
Tes courageuses fleurs au facile tonneau,
Diogène charmant de nos routes de France!

Inconscient donneur d'une grande leçon,
Merci, fou gracieux, poète et philosophe,
D'oser, sous le soleil, enseigner la façon
D'accommoder de fleurs les restes de l'étoffe!

Il nous apprend, ton humble et rustique talent,
Ce qu'on peut faire avec quelques fleurs, quelques-unes!
Alors, pourquoi traîner sa vie en étalant
Des misères, des trous, des tares, des lacunes?

Pourquoi ne pas avoir un iris au chapeau
Qu'on tend vers le passant — ou qu'on tend vers la gloire?
Ah! Mendiant Fleuri, quand rentre le troupeau,
Ils font bien, les bergers, de te verser à boire!

Que ton moyen me plaît! Tous mes accrocs d'hier
Vont aujourd'hui, du moins, servir à quelque chose.
Si tu fais le faraud, moi je ferai le fier.
Ton gilet a son lys? Mon cœur aura sa rose!

J'ai compris qu'il ne faut, qu'on ne peut, qu'on ne doi
Présenter au prochain nulle image cruelle,
Puisqu'on n'a qu'à rouvrir sa blessure du doigt
Pour y mettre la fleur qui va la rendre belle!

Bonhomme, j'ai compris qu'il faut être coquet
De sa blessure, au lieu que d'en être malade,
Et que même, parfois, pour y mettre un bouquet,
Il convient d'élargir la simple estafilade.

On n'a plus peur de rien lorsqu'on prend ce parti,
Et l'on acquiert bientôt la grâce, et la manière
D'être reconnaissant au buisson qui, gentil,
Pour la fleur qu'il vous tend vous fait la boutonnière!

Dès qu'on est décousu par un poignard nouveau,
Il faut en profiter pour se fleurir encore.
Plus on est malheureux, plus on doit être beau!
Faisons tous nos malheurs en corolles éclore!

Servons-nous du malheur. — Un jour, un jardinier
M'a dit cette parole ingénue et profonde :
« Si Job avait planté des fleurs sur son fumier,
Il aurait eu les fleurs les plus belles du monde ! »

1891.

XX

LE CONTREBANDIER

Ayant longtemps suivi le sentier de montagne,
Distrait, j'avais gagné la frontière d'Espagne,
Et j'avais pris, au bout du pont,
La place où bien souvent, près du troupeau qui broute,
J'écoute ce que dit le douanier, et j'écoute
Ce que le muletier répond.

Toujours la même scène ingénument éclate :
Le petit gabelou galonné d'écarlate,
Avec un sourire entendu,
Écoute le récit que l'autre lui rabâche,
Puis va vers la charrette, et, sous un cuir de bâche,
Trouve le flacon défendu.

Ce jour-là, c'était l'heure où s'enflamment les vitres.
Le grillon, dont l'amour fait chanter les élytres,
Avec le grillon alternait
Comme un berger d'églogue avec un autre alterne.
Déjà le voiturier allumait sa lanterne.
Tout le soir sentait le genêt.

Parfois, de ces garçons passaient qui, sans rien dire,
Glabres, la cigarette au coin de leur sourire,
Vont à pas souples et prudents;
De ces filles riaient, si brunes, sous les branches,
Que, dans l'ombre, on ne peut voir que deux choses blanches :
Leurs espadrilles et leurs dents.

Et j'aperçus venir un vieillard maigre et brusque,
Un de ces paysans dont le regard s'embusque
Sous un béret qui se rabat.
Feignant de ramasser des pompons de platane,
Il trottinait, courbé, derrière un petit âne
Qui portait un sac sur son bât.

L'âne disparaissait sous le grand sac champêtre.
— Au moment où le vieux allait passer peut-être,
Inoffensif et toussotant,

Le douanier n'ayant eu vers lui qu'un regard vague,
L'âne fit un écart. Et soudain une dague
Tomba sur le sol en tintant.

Une très vieille dague espagnole. — Et puis, comme
L'âne faisait, malgré les efforts du pauvre homme,
Des bonds de poulain andalou,
On vit un ancien casque en forme d'astrolabe
Et deux longs éperons de style presque arabe
Tomber aux pieds du gabelou.

Et comme l'âne, ému par ces nouveaux vacarmes,
Ruait, — chaque ruade éparpilla des armes!
Et, tout le sac s'ouvrant dans l'air,
Ce fut, pendant qu'au bruit accouraient des marmailles,
Un envol de rivets, de tassettes, de mailles,
Un feu d'artifice de fer!

Quoi! c'étaient, dans ce sac, sous une avoine fourbe,
Des armes que cachait ce vieillard qui se courbe
Et craintivement s'amoindrit?
Prépare-t-on la guerre au fond de la vallée?
Ou bien veut-on passer une armure volée
A l'Armeria de Madrid?

Quelle armure est-ce là qui tombe et se bosselle?
La courroie a souvent fait place à la ficelle,
Les boucles n'ont plus d'ardillons.
Quelle est cette rapière?... Oh ! comme elle est usée!
La coquille brimballe autour de la fusée!
La garde est veuve de quillons!

Une jambe de fer dont le genou se rouille
En rencontrant le roc un instant s'agenouille ;
Et, de ce fantastique sac,
On croit voir, sur le sol rose de crépuscule,
Tomber un chevalier qui se désarticule
Avec un bruit de bric-à-brac!

La rondache, roulant comme un cerceau superbe,
S'échappe. Un gantelet crispe ses doigts sur l'herbe
Où le rejoint un vieux houseau.
L'âne bondit toujours. Et cependant, à terre,
Une cuirasse a l'air d'un grand coléoptère
Vidé par le bec d'un oiseau.

Enfin, de ce ballot que chaque bond déballe
Jaillit un cuivre étrange, une vieille cymbale,
Une sorte d'astre échancré,

On ne sait quel plateau de balance fantasque,
Luisant, plat comme un plat, martelé comme un casque,
Fourbi comme un vase sacré !

Et quand tout eut roulé devant lui, de l'air digne
Qu'on prend quand on observe à regret la consigne,
Le douanier recula d'un pas.
Puis — que pouvaient avoir de terrible ces armes
Qu'un vieillard ramassait en les couvrant de larmes? —
Puis il dit : « Ça ne passe pas! »

Chacun aida le vieux. Une fille d'auberge
Ramassa la rondache, un enfant la flamberge ;
Et, lorsque tout fut ramassé,
Le vieux, s'étant laissé sur les bras tout remettre,
Car l'âne en bondissant avait fui loin du maître,
S'éloigna, pesant et cassé.

Et le douanier s'en fut boire avec une fille
L'anisette espagnole où trempe une brindille
Qu'entoure du sucre candi.
Moi, je suivis le vieux. — Il allait, le dos triste.
Bientôt, il se crut seul sous le ciel d'améthyste.
— Et je vis qu'il avait grandi.

Oui, l'homme, maintenant, haussant sa silhouette,
Droit, — comme s'il savait aussi bien qu'un poète
Que, lorsqu'on se retrouve seul,
Il n'est pas de fierté que l'on ne récupère, —
N'avait plus l'air d'un paysan et d'un grand père,
Mais d'un seigneur et d'un aïeul.

Le vent du sud soufflait sa brûlante caresse.
Et je suivais ce vieux en murmurant : « Serait ce?... »
Et, tout d'un coup, je dis : « Mais c'est!... »
Et me mis à courir à travers la campagne,
Pâle de voir que, plus il entrait en Espagne,
Plus le vieil homme grandissait.

Il jeta son béret, hocha sa tête grise;
Puis, comme s'il avait entendu dans la brise
Le nom que je n'avais pas dit,
Il posa sur le sol ses armes en silence,
Se coiffa fièrement du plateau de balance,
Et, se retournant, m'attendit.

Nous étions seuls, tous deux, au milieu d'une lande.
Basse sur l'horizon, la lune était si grande
Que tout prenait un air sorcier.

Et le vieux, dépouillant sa cape paysanne,
M'apparut, sec, vêtu d'une stricte basane,
Et jambé comme un échassier.

Alors, je reconnus sa pauvre soubreveste,
La beauté de son front, la largeur de son geste,
Et la jeunesse de ses yeux.
Et je crus que j'allais trouver des mots sans nombre :
Mais, tremblant, je ne pus que m'incliner dans l'ombre
En disant le nom de ce vieux !

A son nom, il grandit encor, mit sur sa lèvre
Un long doigt sarmenteux qui grelottait de fièvre,
Sourit un peu de mon émoi,
Puis, avec le plus noble et touchant savoir-vivre,
Il ôta gravement sa cymbale de cuivre,
Et me dit : « Eh bien ! oui, c'est moi. »

Je vis sa tête, avec l'auréole immortelle
Que lui font, en tournant sans cesse derrière elle,
Les ailes des moulins à vent !
Mais : « Seigneur bachelier... », prononça-t-il, tandis que,
Très digne, il remettait sur sa tête le disque,
« Pardonnez à votre Servant

« Si la profession qu'il exerce l'oblige
A demeurer coiffé d'un armet. Armet, dis-je,
Car je doute qu'un bachelier
— Le fût-il de Paris, qui vaut bien Salamanque ! —
Prenne un armet auquel la mentonnière manque
Pour l'obscur bassin d'un barbier ! »

Il se tut un instant. Puis, parlant par saccades,
En ce langage où la sierra mit ses cascades
Et l'Alhambra ses rossignols :
« Seigneur!... » et je renonce à traduire le flegme,
La morgue qui redonde, et le ton d'apophtegme,
Et les jeux de mots espagnols ;

« Seigneur! mon œil vous scrute au moment qu'il vous toise :
Vous n'êtes pas bien grand, mais votre âme courtoise
Est de celles que nous aimons.
Eh bien?... prétendra-t-on encor que j'exagère
Quand je dis que je suis Chevalier Errant? — J'erre
Depuis soixante ans dans ces monts.

« Je les ai parcourus de la Rhune à Vénasque,
Des pays catalans jusqu'à ce pays basque
Dont les pommiers sont pleins de gui.

Là, j'ai des Douze Pairs vu les douze ombres tristes.
Et j'ai causé, du temps des batailles carlistes,
Avec Zumalacarrégui.

« Fredonnant le vieil air des Rois de Pampelune.
Buvant le lait de chèvre et le rayon de lune
Au creux de l'âme et de la main,
Dormant contre la meule où l'on plante une perche,
J'erre, j'erre, Seigneur, dans ces monts où je cherche
Un passage, un col, un chemin!

« Je voudrais les franchir. Car la brise m'apporte
Je ne sais quelle odeur de conscience morte
Que n'aimerait pas Amadis.
Moi qui ne vieillis pas, je sens vieillir l'Europe.
Je devine combien s'épaissit et sirope
Le sang latin, si clair jadis!

« Oui, ce morne géant qu'il faut tuer, ce terne
Caraculiambro de l'époque moderne,
L'Égoïsme, père d'Ennui,
Fait régner sur le monde une nuit si grognonne
Que les coiffes de la duègne Quintagnone
Sont moins noires que cette nuit!

« Je veux franchir ces monts. Je veux, puisqu'il m'oublie,
Aller remettre un peu le siècle à la folie!
Il a besoin de me revoir
Et de reboire une eau qu'il n'a plus guère bue.
Ma lance doit piquer l'humanité fourbue
Pour la pousser à l'abreuvoir!

« Et quant aux vils ruisseaux où l'on se désaltère,
Je dois, dans leur eau grise où roule tant de terre
Qu'ils ne sont jamais lumineux,
Je dois, dans leur eau fade où s'affaiblit la race,
Aller jeter un clou de ma vieille cuirasse
Pour les rendre ferrugineux!

« En vérité, Seigneur bachelier de mon âme,
Je ne suis pas content d'une Europe qui blâme
Les héroïsmes superflus.
Il est temps que j'y entre, et c'est à quoi je pense.
Mais on n'y peut entrer qu'en passant par la France,
Et la France ne m'aime plus!

« Je ne dis pas cela parce qu'elle me raille.
Jadis, elle raillait tendrement ma ferraille.
Elle s'en méfie aujourd'hui.

Des gens, pour nous brouiller, veulent lui faire croire
Qu'un redresseur de torts n'est qu'un chercheur de gloire
Dont le geste au gouffre conduit.

« Ah ! je voudrais sortir d'Espagne, où je me ronge,
Pour m'en aller rapprendre au vieux monde le songe,
L'oubli de soi, l'amour féal,
Et la façon dont on se fait des Dulcinées !
Mais, hélas ! il y a toujours des Pyrénées
Pour les colporteurs d'idéal !

« Dès qu'elle me verrait j'aurais la France entière.
Et comme on le sait bien, on veille à la frontière ;
Et toujours, quand je veux sortir,
Quand, déguisé, baissant le front, je me dépêche,
La grande armure me trahit, que rien n'empêche
De briller ou de retentir !

« C'est en vain qu'enlevant ma chère carapace
Je la mets dans un sac, parfois, pour qu'elle passe,
Ou sous des branches de genêt :
De maudits enchanteurs habitant des guérites
Savent percer de l'œil les formes hypocrites,
Et toujours on la reconnaît !

« Je sais, vous me direz qu'on croit que je trafique,
Que j'exporte une armure ancienne et magnifique
Sans la déclarer !... C'est ainsi
Que toujours, quand le Sort injuste me querelle,
On veut me l'expliquer de façon naturelle.
Mais je ne suis pas fou. Merci !

« Que n'ai-je, pour franchir la douane et sa baraque,
Le zèbre sur lequel chevauchait Muzaraque !
J'aurais vite joué le tour.
Mais je n'ai qu'un ânon. Car Votre Grâce ignore... »
Il s'arrêta. Sa voix soudain fut moins sonore.
« ...Que Rossinante est mort, un jour !

« Un jour, on me l'a pris. On m'a fait cette peine.
Et savez-vous la fin que réservait leur haine
A la monture d'un héros?
Elle qu'à voir la mort j'avais habituée,
Elle est morte *les yeux bandés !* — On l'a tuée
Dans une course de taureaux ! »

Une larme coula sur la Triste Figure.
« Voilà pourquoi, Seigneur bachelier, j'inaugure
Une chevalerie à pied.

Mais qui rendrait jaloux Palmerin d'Angleterre;
Et Roland reviendrait qu'il mettrait pied à terre.
Vive Dieu! pour me copier!

« Jusqu'à ce que je puisse à travers ces montagnes
Passer pour aller faire en France des campagnes,
Je jure de ne plus m'asseoir.
Je n'ai plus d'autre but, d'ailleurs. Car Votre Grâce
Ne sait pas... » Et sa voix soudain devint plus basse.
« ...Que Dulcinée est morte, un soir.

« Depuis qu'en son cercueil j'ai disposé sa robe,
Mon existence à moi ne vaut plus une arrobe
De raisin sec de Malaga!
Mais il faut qu'un talon écraseur de couleuvre
Sonne aux chemins du monde. Il faut accomplir l'œuvre
Pour laquelle on vous délégua.

« Je dois rapprendre aux gens des choses en grand nombre!
Car vous ne savez pas... » Sa voix devint plus sombre.
«...Que Sancho vit encore. Il vit!
Celui-là ne meurt pas. Et même il monte en grade.
J'eus tort d'aimer jadis comme un bon camarade
Le gros homme qui me servit!

« On l'a laissé passer, lui qui n'avait pas d'armes !
Tandis que contre moi la peur met ses gendarmes
Qu'elle voudrait qu'on centuplât !
Et partout, à présent, le Pança sur le monde
A si soigneusement roulé sa panse ronde
Qu'à présent, partout, tout est plat !

« Sancho règne ! Il raconte en farce mon histoire.
On l'acclame quand il crache dans l'écritoire
De Cid-Hamed-Ben-Engeli.
Sur ses genoux cagneux la Beauté se dégrafe.
Il promulgue sa loi, qui n'a qu'un paragraphe :
« L'enthousiasme est aboli ! »

« On ne reconnaît plus le drôle. Il a du linge.
Les ciseaux ont passé dans sa barbe de singe.
Il se lave. On le décrassa.
Il soupe avec des rois chez les femmes superbes.
Il fait des mots au lieu de dire des proverbes.
Mais c'est toujours Sancho Pança !

« Il amuse les gens assez vils pour permettre
Qu'il trahisse à la fois le grand Manchois son maître,
Et son père le grand Manchot !

Mais il tremble toujours, pendant qu'il les fait rire,
De me voir sur le seuil paraître pour lui dire :
« Taisez-vous. Vous êtes Sancho ! »

« Il le sait bien, qu'il l'est ! C'est ce qui l'importune.
Car on profite mal d'une bonne fortune
Quand on s'en étonne tout bas.
Il sait bien quelles sont les choses éternelles,
Et qu'on peut s'amuser à démoder les ailes :
Les pattes ne voleront pas !

« Mais, hélas ! triste et long j'erre sur la colline !
Triste comme une nuit sans bruit de mandoline
Et long comme un jour sans combat !
Je ne peux pas aller interrompre son règne !
Et sans cesse je sens, à mon vieux cœur qui saigne,
Que quelque rêve au loin s'abat !

« Je ne pourrais passer qu'en laissant mon armure !
Mais ce serait faiblir, admettre une entamure.
Mon armure est comme mon nom.
Et j'en irais là-bas prendre une autre, peut-être ?
Non, car je rougirais de ne plus reconnaître
La forme de mon ombre ! Non,

« Car à sa silhouette on doit rester fidèle !
La mienne me convient si c'est à cause d'elle
Qu'à la sottise je déplus !
Qui me dessinerait un bon harnois de guerre ?
Je n'ai pas confiance au goût de l'antiquaire,
Et Gustave Doré n'est plus !

« Ah ! pour porter là-bas tout l'attirail en fraude,
Il me faudrait un page, un complice qui rôde,
Par les rocs, le long des ruisseaux...
Veux-tu faire avec moi, fils, de la contrebande ?
Puisque pour la passer mon armure est trop grande,
Nous la passerons par morceaux !

« En un pareil combat la ruse est exemplaire !
Il ne laisserait pas, Seigneur, de me déplaire
Que Votre Grâce me blâmât
D'oser requérir d'elle une souplesse adroite,
Car tout le monde sait que j'ai l'âme aussi droite
Qu'un fuseau de Guadarrama !

« Ce n'est qu'un rôle obscur qu'ici je vous propose.
Mais, Seigneur, vous aurez à quelque grande cause
Peut-être un service rendu

Quand, passé par tronçons que nul n'aura vu luire,
On verra tout d'un coup, là bas, se reconstruire
Un paladin inattendu!

« Si vous faites cela pour la moustache blanche
Du Très Ingénieux Hidalgo de la Manche,
Si vous me consacrez un peu
De cette jeune ardeur que le ciel vous octroie,
Je jure, bachelier, qu'avec bien plus de joie
Vous regarderez le ciel bleu!

« Allons, donne ta main! A moi tu t'affilies!
Quoi? Tu ne sais, dis tu, que chanter des folies
Et cueillir les fleurs du buisson?
Chante, et cueille des fleurs d'un air de nonchalance!
On peut dans un bouquet passer un fer de lance,
Un signal dans une chanson!

« Voici l'heure! La nuit paillette sa basquine!
Mes armes, qu'un reflet d'étoiles damasquine,
Sont là, d'argent, d'or et d'airain!
A quoi fais-tu passer aujourd'hui la frontière?
Veux-tu le soleret? Veux-tu la cubitière?
Ou bien veux tu le gorgerin? »

Il ouvrait ses longs bras à l'immense envergure!
J'hésitais... Mais je vis sur la Triste Figure
Une telle déception
Que : « Perle de l'honneur! Miroir de la bravoure! »
M'écriai je, en prenant un air d'Estramadoure,
« A votre disposition! »

— « Choisis donc!... » Un rayon toucha comme un doigt pâle
Le plateau de balance — ou la vieille cymbale —
Ou l'espèce d'astre échancré,
La chose qui luisait sur le crâne fantasque,
L'objet plat comme un plat, martelé comme un casque,
Fourbi comme un vase sacré!

Et je dis : « Par le cor de Roland! par la griffe
De Pantafilando! par le bonnet d'Alquife
Et par l'âme de Galaor!
Je choisis — car la seule illusion m'enivre,
Et l'objet qui de tous était le plus en cuivre
Pour moi sera le plus en or! —

« Je choisis, Chevalier, ce qui, de ton armure,
A soulevé le plus de rire et de murmure!
C'est ton armet. Donne-le-moi!

Puisque tu l'as couvert d'un ridicule immense.
Il convient que ce soit par lui que je commence!
Je n'ai pas peur. Et j'ai la foi.

« Je jure que ceci n'est pas un plat à barbe!
Donne! » Et le long des rocs tout fleuris de joubarbe
Dont parfois j'arrachais un brin,
Le soir même, furtif, et de ma veste brune
L'empêchant d'accrocher quelque rayon de lune.
J'emportais l'armet de Mambrin!

Et depuis lors, dans l'ombre où passe un vent morisque,
Intéressé par l'œuvre, égayé par le risque,
Je suis toujours sur le sentier;
Je cueille des bouquets, je marche, je m'arrête,
Et je chante... Et je dis que je suis un poète;
Mais je suis un contrebandier.

Frontière d'Espagne, 189...

TABLE

TABLE

I

LA CHAMBRE D'ÉTUDIANT

II

INCERTITUDES

III

LA MAISON DES PYRÉNÉES

IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères

PARIS


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.
The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.
MAY 10 1954
cc 14,3,58
04 JAN. 1993
20 DEC. 1992
SEP 29 1999
SEP 20 1999

